





ESSAI

SUR LE GÉNIE ET LE CARACTÈRE

DE LORD BYRON.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.

ESSAI

SUR LE GÉNIE ET LE CARACTÈRE

DE LORD BYRON,

PAR A. P....T;

PRÉCÉDÉ

D'UNE NOTICE PRÉLIMINAIRE,

PAR M. CHARLES NODIER.

EXTRAITS DE LA QUATRIÈME ÉDITION DES ŒUVRES COMPLÈTES DE LORD BYRON,

(Six volumes in-8°, ornés de vignettes.)

PARIS.

LADVOCAT, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,

GALERIE DE BOIS, N°. 195.

M. DCCC. XXIV.

NOTICE

PRÉLIMINAIRE.

L'APPARITION de lord Byron dans la littérature européenne, est un de ces événemens dont l'influence se fait ressentir à tous les peuples et à toutes les générations; non que lord Byron soit, comme l'ont avancé quelques critiques irréfléchis, le créateur d'un nouveau genre de poésie; il n'appartient pas à l'homme de rien créer, et moins encore la langue poétique, c'est-à-dire celle du goût et du génie, que la langue usuelle des besoins. Témoin du renouvellement d'une civilisation, lord Byron a été l'interprète le plus puissamment inspiré de tous les sentimens, de toutes les passions, tran-

chons le mot, de toutes les frénésies qui s'éveillent dans l'intervalle orageux où se confondent les essais d'une société naissante, et les convulsions d'une société qui tombe. Je le répète : il n'a pas plus inventé cette poésie que cet état de choses. Il l'a révélée.

On se récrie cependant sur cette multitude d'imitations plus ou moins heureuses que le succès presque universel des poëmes de lord Byron a produites, soit dans notre littérature, soit dans la plupart des littératures contemporaines ; on s'étonne, dis-je, de l'envahissement immense et simultané du genre romantique, à défaut de reconnaître que cette tendance des esprits résulte bien moins de l'influence accidentelle d'un homme de génie que de l'état et des besoins réels de notre société. Essayons de montrer comment cette révolution s'est faite, et d'établir que son action inévitable n'a pu se manifester par d'autres résultats.

Depuis les siècles de renouvellement qui ont succédé aux âges appelés barbares, toutes les sciences et toutes

les idées éclectiques de l'homme ont tendu à se matérialiser; et, par un effet de réciprocité infaillible dont la cause est dans notre nature, qui aspire toujours à exister quelque part hors d'elle-même, les choses purement matérielles de la vie, ont éprouvé le même penchant progressif à la spiritualité. Ainsi, d'une part, les idées abstraites de l'étendue et du temps ont été soumises à des formules exactes et à des figures inaltérables; les incompréhensibles merveilles de la création se sont trouvées prisonnières dans l'enceinte étroite et abstraite des méthodes; les combinaisons inextricables des substances élémentaires ont subi la loi capricieuse des nomenclatures; la morale, arrangée en aphorismes, a pris place parmi les sciences d'observation, peut-être même parmi les sciences de calcul; la politique, subordonnée à des règles de statique et d'équilibre, est devenue un mécanisme particulier où le jeu de quelques ressorts et le balancement de quelques contre-poids est substitué aux principes de l'ordre, et aux opéra-

tions de l'intelligence; la religion elle-même, convertie par la réforme en une simple institution réglémentaire, s'est confondue peu à peu avec les polices communes de la société, et n'en diffère presque plus dans une grande partie de l'Europe, que par quelques cérémonies sans pompe et sans mystères. On dirait enfin qu'une âme a été retirée de la civilisation, et qu'un génie funeste est venu tout à coup lui enseigner le néant. D'un autre côté cependant, ce qu'il y a de plus positif, de plus matériellement perceptible à nos connaissances, et par conséquent de plus passager dans la vie de l'homme, se raffinait avec une puissance incroyable. Ce sentiment d'une destination divine qui caractérise notre noble essence, violemment chassé de la région des idées intellectuelles et morales, se réfugiait dans l'être physique, et lui rendait, comme en se jouant, cette âme que la philosophie croyait avoir bannie de la nature. L'amour, si nul chez les anciens, où un spiritualisme ingénieux animait toute la création, et où la pensée, divisée en-

tre tant d'objets, manquait de cette intensité de loisirs et de réflexion qu'exigent les affections profondes, prit chez les modernes un caractère éminemment passionné qui fut susceptible de revêtir toutes les nuances de l'expression poétique, depuis le naïf jusqu'au terrible, et d'embrasser tous les extrêmes de l'imagination, depuis les émotions les plus célestes jusqu'aux aberrations les plus infernales. La mélancolie, espèce de maladie mentale dont le nom même indique l'origine toute physique, n'avait présenté à l'antiquité classique que l'idée d'une triste infirmité : elle devint une muse. Le présent sans espérances et sans avenir n'entretint le poëte que des regrets du passé, et du souvenir des splendeurs éteintes et des joies évanouies. Les ruines, rares chez des peuples nouveaux, jaloux de la conservation de leurs monumens, et pour qui la dégradation des temples, fût-elle même l'ouvrage du temps, était une profanation; muettes chez des peuples dissipés et voluptueux qui n'appréciaient que les jouissances réelles; ces ruines

qui racontent l'histoire des âges écoulés, et qui menacent la pensée de la décadence infaillible de toutes les grandeurs et de toutes les prospérités, inspirèrent le génie rêveur de la nouvelle école. Elle s'informa curieusement des misères de l'homme dont notre stérile matérialisme et notre scepticisme dédaigneux avaient abdiqué les hautes destinées. Elle s'inspira de ses passions; elle s'asservit à ses faiblesses; elle peignit de préférence les angoisses de la douleur et les scènes de la mort, parce que c'est dans ces crises solennelles que les puissances physiques de l'être luttant avec sa destruction, semblent suppléer, à force d'expansion et d'énergie, au privilége divin que l'incrédulité lui refuse. Trahie par une philosophie avide et cruelle, la poésie sentait de plus en plus la nécessité d'oser. Les sophistes avaient tout matérialisé jusqu'à la pensée. Elle divinisa tout jusqu'à la matière; elle inventa en quelque sorte le genre descriptif en lui donnant une extension tout-à-fait inconnue des anciens, qui n'y voyaient qu'un orne-

ment, et qui ne paraissaient pas s'être avisés, du moins dans les rares exemples qui nous en restent, de coordonner l'impression des faits naturels à des idées morales d'un ordre sérieux. Dans l'hypothèse incroyable où notre société se trouvait placée, je dois le redire encore, c'étaient les seuls objets matériels qui pouvaient rappeler les idées morales; et la poésie, entraînée par le mouvement de cet ordre vicieux, en accepta les obligations pour en obtenir les conséquences. La nature morte prit une existence, une physionomie, des passions; les ténèbres se peuplèrent; le tombeau s'anima, le néant fécondé répondit à l'appel du génie, et l'on put dire, en imitant l'expression de Bossuet, que tout avait pris une âme, depuis que l'homme avait répudié la sienne.

L'époque littéraire dont je parle sera sans doute unique dans la durée éternelle des temps, et par conséquent elle devait porter un sceau qui la distinguât éternellement de toutes les autres. Qu'on n'oublie pas que tout ce qu'il y a de vraiment inspirateur dans les

croyances de l'homme, et même dans ses fictions, avait alors disparu. La nouvelle école poétique trouva la mythologie des anciens, cette riche moisson d'images et d'allégories, tellement défleurie par la fade profusion des mêmes formes et des mêmes figures, tellement fanée par les récoltes fastidieuses d'une imitation monotone, que le lever du soleil, si touchant et si sublime pour un homme bien organisé, ne se présentait plus à la pensée sans quelque mélange de ridicule, avec les doigts de roses de l'Aurore. Le christianisme, long-temps exilé par de respectables scrupules des domaines de l'imagination, et qui aurait offert au poëte des couleurs neuves et brillantes, était proscrit de ses temples et de ses autels; toutes les inspirations élevées de l'esprit et du cœur s'étaient retirées avec lui; et dans la poésie comme dans la société retentissait ce cri épouvantable que les navires de Tibère avaient entendu gronder sur l'Océan au milieu d'une tempête : *Les dieux sont morts*.

Une grande difficulté dut se présenter alors aux talens audacieux que la séche-

resse d'une éducation prosaïque n'avait pas découragés, et qui osaient essayer encore d'entretenir le feu des muses. La poésie ne peut se concevoir sans merveilleux, et celui qu'inventa le génie, dépossédé à la fois des rians mensonges de l'antiquité et des vérités solennelles de la religion, participa nécessairement du caractère frénétique de l'âge d'exception au milieu duquel il avait été conçu; il fut tout ce qu'il pouvait être, et ce que sont toujours les prétendues inventions de l'esprit de l'homme, c'est-à-dire l'expression et le symptôme de la grande maladie sociale qui l'avait produit; et l'avenir y trouvera un monument triste, quoique imposant, de nos infortunes et de nos erreurs. Ce merveilleux, inconnu de tous les siècles littéraires, fut emprunté aux idées vagues et à peine indiquées, que les classiques paraissent s'être formées de l'état qui précède et qui suit l'existence animée de l'être matériel. On le chercha dans ce mélange confus d'élémens sans formes, sans rapports, sans nécessité, sans objet, que l'imagination est obligée de se représenter, quand

elle veut supposer l'absence de la création vivante; on le chercha dans les images ténébreuses de l'Érèbe et de la Nuit, dans ces émanations informes et muettes des tombeaux auxquelles la terreur attribue une figure analogue à celle des morts dont elles apportent sur la terre les sinistres messages; dans cette abstraction indéfinissable et terrible dont parle Tertullien : *Je ne sais quoi* qui succède au cadavre, et qui n'a de nom dans aucune langue. Le monde mystérieux n'eut plus d'autres habitans que les Larves altérés de sang du onzième livre de l'Odyssée; mais cette fable extraordinaire n'était qu'une anomalie effrayante dans l'enfer homérique; elle fut pour la nouvelle poésie une mythologie toute entière. Il existe même un poëme allemand qui contient la révélation de cette poétique barbare. Aux premiers rayons de la lune frappant à travers les vitraux d'une église solitaire, bien loin de l'enceinte des villes, tout ce qui reste de plus subtil de la dépouille des morts s'élève entre les ais du cercueil, soulève le sable mouvant de la fosse, agrandit, pour

s'ouvrir un passage, la fente des pierres sépulcrales, et puis s'assied sur les tombeaux avec un aspect semblable à celui des vivans. Ces images imparfaites de la créature qui n'est plus, viennent demander au Fils de l'Homme l'immortalité qu'il leur a promise, et le Fils de l'Homme paraît pour leur annoncer le néant dont cet inconcevable ouvrage est l'Épopée. Il ne s'agit pas ici d'examiner ce qu'une pareille fiction a de profane et de monstrueux, puisque nous sommes renfermés dans les bornes étroites d'une discussion littéraire; mais nous ne contesterons pas à cette composition le mérite d'exprimer avec une horrible puissance les idées prédominantes du siècle. Voilà la poésie qu'il nous a faite.

Un autre caractère qui lui est propre, et qui reconnaît une origine commune avec ceux que nous avons remarqués jusqu'ici, c'est-à-dire, l'incroyable déviation de la raison humaine, c'est ce vague de passions dont l'admirable épisode de René est le type classique, mais qui, tout-à-fait isolé des idées religieuses, ne présente qu'un

des symptômes les plus redoutables de la grande révolution qui s'accomplit dans la société. L'exercice de la pensée, corrompue par un fol orgueil, est devenu un tourment pour les intelligences les plus actives et les plus élevées. A mesure que les liens de l'institution ancienne, relâchés et dissous par la force d'anéantissement à laquelle le monde social est soumis, ont laissé à l'homme solitaire et comme abandonné la faculté de réagir sur lui-même, et que cette faculté, convertie en besoin, a fait place à un individualisme de plus en plus effrayant, ce vague s'est accru de toutes les ténèbres du doute appliqué à toutes les perceptions de l'être rationnel et sensible. L'âme plongée comme à plaisir dans un chaos d'incertitudes, a trouvé une sorte de volupté à s'emparer du néant par anticipation, et la moralité de la vie a disparu tout entière devant je ne sais quelle philosophie expérimentale qui n'est appuyée sur aucune croyance. Une envie passionnée de pénétrer dans la réalité des chóses, et d'arriver partout à l'inconnu, a entraîné l'imagi-

nation au delà de toutes les bornes. Les digues salutaires que la religion, les lois, la nature elle-même avaient opposées aux irruptions de cette curiosité funeste, n'ont fait qu'irriter son activité infernale. On connaît la sublime allégorie des Égyptiens, qui avaient placé l'inviolable sanctuaire d'Isis derrière un grand nombre de voiles qui se levaient pour les initiés suivant les progrès qu'ils avaient faits dans les mystères, jusqu'à un voile inaccessible au vulgaire, qui ne se levait que devant les prêtres, et après lequel Isis encore voilée restait cachée à leurs propres yeux. C'est ce voile que le génie insensé des modernes déchire par lambeaux, dans l'horrible espérance qu'il ne cache qu'un cadavre. Telle est l'idée sur laquelle sont fondées ces fictions romantiques qui appartiennent à un ordre de passions délirantes, ignorées des anciens, mais trop réelles et trop exaltées pour n'être pas poétiques. Le sentiment que nous inspire la poésie, résulte de l'intérêt sympathique que nous prenons à des émotions et à des douleurs avec lesquelles notre pensée

est plus ou moins familière. Ainsi, les héros classiques devaient être exposés à des dangers réels, attaqués par des ennemis visibles, ou poursuivis par des êtres moraux dont la croyance publique admettait l'existence et le pouvoir. Les héros des fables modernes n'ont guère de lutte à soutenir que contre leurs propres penchans, leurs erreurs, leurs préjugés, leurs passions, parce que notre sècheresse et notre égoïsme n'ont pas laissé d'autres agens de sympathie à la disposition du poëte. C'est là l'idée première des principaux poëmes de lord Byron. Il n'en est aucun qui ne puisse servir à l'histoire philosophique de la pensée.

Ces considérations difficiles à exprimer clairement, sous la forme à laquelle j'ai été obligé de les réduire, pouvaient se développer, selon moi, avec beaucoup d'intérêt, et fournir aux aperçus les plus instructifs, dans leur application à l'examen raisonné des poëmes de lord Byron ; et j'avais accepté le soin de ce travail, non sans quelque défiance de mes forces, mais non sans quelques motifs d'en attendre

d'heureux résultats. Il suppose, à la vérité, des études préparatoires assez étrangères au genre de mes études particulières et à la nature de mes occupations actuelles, mais je me reposais avec une sécurité souvent justifiée par l'expérience, sur la sollicitude amicale de M. Amédée P., mon collaborateur et mon guide accoutumé dans ces recherches de philologie exotique presque nouvelle pour moi, et qu'une longue habitude du génie des écrivains dont il a si heureusement exprimé les beautés, lui rendent, au contraire, extrêmement familières. Elles exigeaient d'ailleurs une connaissance locale de certains faits, une appréciation comparée de certaines opinions qui ne pouvaient être recueillies ou estimées à leur valeur que par la conscience intime d'un juge immédiat, et il visitait l'Angleterre. Ces études sont devenues, sous sa plume, un livre que le public appréciera, et que je ne me suis pas cru le droit de modifier dans les endroits mêmes où un sentiment exagéré de bienveillance a certainement trompé l'auteur sur quelques ouvrages de la même école. Le traduc-

teur de lord Byron connaissait mieux que personne les mystères du talent de ce grand poëte, et c'était à lui seul qu'il appartenait de les expliquer.

CH. NODIER.



ESSAI

SUR LE GÉNIE ET LE CARACTÈRE

DE LORD BYRON.

2...

....He knew
How to make madness beautifull, and cast
O'er erring deeds and thoughts a heavenly hue
Of words, etc.

« Il sut donner un charme à la démence;
» De son style brûlant les célestes couleurs
» Sur le crime lui-même ont fait verser des pleurs, etc. »

(Childe-Harold, stance sur J. J. Rousseau.)

ESSAI

SUR LE GÉNIE ET LE CARACTÈRE

DE LORD BYRON.

Si nous n'avions à juger la poésie de lord Byron que d'après les simples règles littéraires, notre tâche nous paraîtrait moins délicate. La critique, par qui la cause du goût ne doit jamais être désertée, sans s'effrayer du grand nom soumis à son examen, ferait la part des défauts qui appartiennent à la jeunesse de l'auteur, à ses négligences, aux écarts d'une imagination sans frein, aux contradictions et aux vices de ses systèmes; avec la même franchise elle louerait cette profonde énergie qui anime tout ce qu'elle touche, ce pouvoir de créer des combinaisons nouvelles et d'éveiller des émotions jusqu'alors inconnues; ce style rapide et brûlant, riche d'images, plus riche de pensées, enfin cette audace d'un génie indépendant, qui, sûr de lui-même, dédaigne de rien emprun-

ter aux autres, et réunit tous les caractères de la véritable inspiration.

Mais au nom de lord Byron s'élève une question plus grave : celle de la tendance morale de ses écrits et du danger de leur influence. Le noble lord n'est-il qu'un de ces fils harmonieux de la fiction que le disciple sévère de Socrate eût bannis de sa république avec des fleurs et des parfums? ou faut-il le considérer comme un ennemi déclaré des lois sociales outragées par ses vers, et le proscrire en prononçant contre lui anathème? De terribles accusations pèsent sur cette noble muse dans la patrie qui s'honore de ses lauriers. Nous ne craindrons pas de les reproduire, mais nous n'oublierons pas que le malheur et l'exil ont des droits sacrés : nous tâcherons de démasquer la calomnie spécieuse, et, sans atténuer les torts d'un cœur aigri et d'une fierté blessée, nous en rejetterons quelquefois avec justice la cause sur des persécutions perfides. Lord Byron a tellement identifié son caractère avec ses écrits, dont une grande partie est comme un miroir où se réfléchissent tous les mouvemens de son âme, que le critique doit bien se pénétrer du sentiment de son impartialité avant de condamner dans ses jugemens l'homme avec le poëte. C'est une pénible discussion que celle qui met au grand jour et les erreurs du génie et celles

d'une vie privée; mais c'est lord Byron lui-même qui le premier a appelé le public dans la confidence de son existence domestique, de ses chagrins secrets, de ses ressentimens. « Jusqu'ici, » comme l'avait dit madame de Staël, « l'orgueil anglais s'était refusé à ce » genre d'aveux et de détails, à ces écrits de » soi faits par soi-même, qui ont multiplié » en France les mémoires particuliers, et » auxquels se rapportent les confessions de » Jean-Jacques Rousseau [1]. » Il était réservé à un noble pair, comblé des dons de la fortune et de la naissance, et entouré de tous les élémens apparens du bonheur, d'offrir une exception à la vérité de cette remarque, et de forcer ses admirateurs à lui accorder une sorte de pitié respectueuse.

Le caractère de la poésie de lord Byron ne s'éloigne pas moins de l'esprit de la poésie anglaise, en général, par le choix de ses sujets, par le mépris et l'ironie amère qu'il verse si souvent sur tout ce qui fait la gloire de sa patrie, ses institutions et ses triomphes. Il affecte de renoncer à cette *nationalité* (si l'on veut me permettre ce mot) qui est le trait principal de tous ceux que les lettres ont illustrés dans la Grande-Bretagne. Son style même, si varié et si remar-

---

[1] De la Littérature dans ses rapports, etc.

Son individualité revient sans cesse s'offrir à nos pensées; son esprit, comme celui de Lara, nous porte le défi de l'oublier.

Cette identité de l'homme et du poëte, cette étude de l'âme d'un grand écrivain à travers le voile de la poésie et de la fiction, ont un intérêt bien au-dessus de celui qu'excitent les compositions ordinaires; et je ne sais quel charme sauve de la monotonie ce développement continuel du même caractère et des mêmes pensées.

Telle est la véritable source de l'ascendant qu'exercent sur les hommes qu'ils dédaignent et qu'ils bravent, des écrivains tels que Rousseau et Byron. Malheureusement le parallèle entre ces deux peintres des passions s'efface de plus en plus, depuis que, dans ses derniers écrits, le barde anglais, naguère si éloquent et si grand dans l'expression solennelle de sa mélancolie, semble, par une inexplicable aberration, copier de préférence la philosophie moqueuse de Voltaire, et détruire avec une amère raillerie l'illusion qu'il a produite lui-même. Mais nous allons essayer de suivre dans sa carrière capricieuse cet homme extraordinaire et apprécier, autant que possible, la liaison qui existe entre ses ouvrages et les autres événemens de sa vie.

Georges Gordon, lord Byron, naquit le 22 janvier 1788.

Ses ancêtres, originaires de Normandie, combattirent sous les drapeaux de Guillaume le Bâtard, pour la conquête de l'Angleterre, et en partagèrent les dépouilles. Leur nom a toujours figuré depuis dans les annales de la gloire, et un John Byron reçut l'ordre de la chevalerie de l'épée d'Édouard III sous les murs de Calais. L'agrandissement de cette famille date surtout du règne de Henri III. Ce prince, lors de la dissolution des monastères, octroya à un autre sir John Byron l'abbaye de Newstead [1], dans le comté de Nottingham, qui a été jusqu'à ce jour la résidence seigneuriale de ses descendans, quoique ses ruines n'offrent plus qu'un triste reste de son antique splendeur.

C'est à cet antique édifice que le poëte a consacré les premiers essais de sa muse à l'âge de quinze ans :

« A travers tes créneaux, ô Newstead, » mugissent les vents des orages ! Demeure » de mes pères, tu n'es plus qu'une ruine ; » dans tes jardins, jadis si rians, la ciguë et » la ronce ont étouffé la rose qui parfumait » leurs allées sablées.

» Ces orgueilleux barons bardés de fer, qui » guidèrent leurs vassaux dans les plaines

---

[1] Newstead, *nouveau lieu*, *novus locus*.

» de la Palestine, n'ont laissé d'eux d'autres
» traces que l'écusson et le bouclier dont
» l'ouragan fait gémir le fer rongé de
» rouille, etc., etc. »

Dans les guerres civiles de la première révolution, les Byrons se distinguèrent par une inviolable fidélité à leur souverain malheureux, et la reconnaissance de la maison Stuart éleva à la pairie, avec le titre de baron, l'aîné de huit frères qu'ils étaient. Le premier lord Byron, nommé plus tard gouverneur du duc d'York, eut l'honneur de faire la campagne de Flandres avec son pupille sous le grand Turenne. Il mourut sans enfans, et son titre échut à son frère.

Un des membres les plus illustres de cette famille a été l'amiral Byron né en 1723, si connu par ses aventures extraordinaires et ses utiles voyages dans l'Océan Pacifique. L'amiral Byron fut aussi opposé à la flotte commandée par le comte d'Estaing dans l'Amérique du Nord. Il passait pour être si malheureux, que ses matelots qui l'aimaient personnellement, mais superstitieux comme les matelots le furent toujours, l'avaient surnommé « Jacques-Mauvais-Temps [1]. » Il fut malheureux jusque dans son fils, le capi-

[1] Foulweather Jack.

taine Byron, dont la renommée scandaleuse naquit de son adultère avec la marquise de Camarthen qu'il finit par épouser quand le divorce eut rompu les liens légitimes qui l'attachaient à son premier époux. Ce second hymen ne fut pas plus heureux pour elle que le premier : les vices du capitaine et sa brutalité la firent mourir de douleur.

En 1785, M. Byron prit pour seconde femme miss Gordon, riche héritière écossaise, d'une naissance royale ; elle fut bientôt victime des extravagances de son mari, qui abandonna sa femme et son fils, le lord actuel, et fut mourir à Valenciennes pour éviter ses créanciers.

Cette veuve délaissée vécut assez longtemps pour voir son fils reçu dans la chambre des pairs, lorsque lord Williams, son oncle, mourut en 1798, sans postérité directe. Mais elle n'a pu voir que l'aurore de sa gloire poétique, et il lui fut même refusé la douceur de l'embrasser dans ses derniers momens, étant expirée en Écosse pendant ses voyages en 1811.

Il est à regretter que lord Byron n'ait pas conservé plus long-temps celle qui lui donna le jour ; ne peut-on pas croire que les tendres conseils de l'amour maternel auraient tempéré cette âme altière et influé peut-être favorablement sur ses inspirations. Ah ! sans doute, il eût respecté davantage certains

sentimens sacrés, en pensant que ses écrits seraient d'abord offerts à sa mère ! La piété filiale est, elle seule, une religion toute-puissante. Dans les dernières stances du IIe. chant de Childe-Harold on reconnaît combien cette perte fut douloureuse pour le poëte [1].

Le dernier lord Byron, homme de passions violentes, avait eu le malheur de tuer dans une rixe un nommé M. Chaworl, dont les dernières paroles compromettaient tellement son meurtrier, qu'il fut jugé par la cours des pairs, et ne dut qu'à son privilége d'être acquitté de la sentence qui le déclarait homicide. Il s'était depuis retiré dans l'abbaye de Newstead, où il vivait solitaire; odieux à ses vassaux, en guerre avec ses voisins, sans communiquer avec sa famille; aliénant plusieurs de ses domaines, et laissant tomber en ruine la demeure de ses aïeux [2].

---

[1] All thou could'st have of mine, stern death, thou hast :
The parent, etc.

[2] « La bizarrerie (*eccentricity*) semble être une maladie héréditaire dans la famille, » observe l'auteur d'un mémoire sur lord Byron, vrai libelle inspiré par la faim. La sœur de lord William Byron, Isabelle, comtesse de Carlisle, mère du comte actuel, était une femme d'esprit, mais très-singulière. On trouve dans divers recueils plusieurs de ses pièces, qui ne man-

Cependant le jeune Georges Gordon, son neveu, passait en Écosse sa première enfance auprès de sa mère. A la difformité d'un de ses pieds, il joignait les signes d'une constitution rachitique. Lady Gordon, pour fortifier la santé délicate de son fils, sentait tout le prix d'un air vif et de l'exercice. L'enfant errait librement sur les bords de la mer, gravissant ces montagnes où la muse de sir W. Scott allait recueillir, à la même époque, les traditions sur lesquelles sont fondés les titres de gloire de l'Homère des mœurs calédoniennes.

Après la mort de lord William, les droits du jeune Gordon furent légalement reconnus, et sa tutelle confiée à son cousin le comte de Carlisle. On s'occupa alors de l'en-

---

quent ni de grâce ni de verve. Elle brilla longtemps dans le beau monde; puis tout à coup il lui prit fantaisie de vivre et de mourir en recluse.

Le comte de Carlisle, son fils, est un poëte de mérite, et Johnson applaudit à sa tragédie de « la Vengeance paternelle » dont on loue le style et la vigueur. Ce tuteur de lord Byron a été sacrifié par lui au ridicule dans la « Satire des Critiques et des Poëtes. » Il paraît que des torts réciproques mirent la discorde entre les deux parens; lord Byron s'en plaint avec son ton de sarcasme ordinaire, dans la note ajoutée aux vers qui le regardent dans son espèce de Dunciade.

3...

voyer dans une école dans laquelle il recevrait une éducation convenable à son rang. On choisit celle d'Harrow, où W. Jones et Sheridan avaient été initiés aux secrets des muses classiques [1]. L'indépendance de ses premières années fut naturellement regrettée par le jeune élève, quand il se vit soumis aux règles de la discipline scolastique. On a voulu lui faire un crime d'avoir éprouvé quelque impatience sous la férule de ses pédagogues. Hélas! qui de nous ne s'est pas quelquefois rappelé avec douleur les charmes du toit paternel dans ces murs qu'un vague instinct de liberté rend de véritables prisons pour l'enfance! Le chef de l'institution d'Harrow fut malheureusement la victime des premiers traits satiriques du poëte précoce, qui le désignait sous le nom de *Pomposus*. Dans une note de Childe-Ha-

---

[1] Harrow-on-the-Hill (Harrow sur la colline) est un village à dix milles de Londres, ainsi appelé par ce qu'il est situé sur la plus haute colline du comté de Middlesex. Nous avons visité l'école qui fut fondée sous Élisabeth par John Lyon. Nous y avons vu, dans les chambres qu'ils occupaient, les noms du docteur Parr, de sir Williams Jones, de Sheridan, du comte de Spencer, et de lord Byron, qu'on y cite avec orgueil parmi ceux qui ont fait honneur à cette institution, une des plus considérables des Trois Royaumes.

rold, lord Byron nous révèle cependant qu'il a conservé un pieux souvenir d'Harrow et du révérend docteur Joseph Drury, son précepteur, à qui s'adresse surtout l'hommage de son respect et de sa reconnaissance. Voici quelques vers simples et touchans, composés par lui avant de quitter le séjour de ses premières études, et dans lesquels on aurait quelque peine à deviner la misanthropie de son âge mûr.

« Ida [1] ! c'est à toi que je dois l'amitié
» que je n'aurais pu trouver ailleurs. La
» mort, en me rendant orphelin, m'avait
» privé des leçons d'un père ! Ah ! les hon-
» neurs d'un rang élevé, le nom d'un illustre
» tuteur [2], peuvent-ils suppléer à la ten-
» dresse qui nous parle dans les yeux d'un
» père ! Qui pourrait me consoler de la perte
» prématurée du mien ? Serait-ce la richesse
» ou un titre pompeux ! Hélas ! un frère
» m'a-t-il protégé de son amitié, les baisers
» d'une sœur ont-ils jamais séché mes larmes ?
» Combien est triste le vide de mes jours : il
» n'a pas été donné à mon cœur de connaître
» les doux liens qui unissent les enfans sor-
» tis du même sang. »

[1] Nom poétique d'Harrow.

[2] Lord Byron veut sans doute parler du comte de Carlisle.

Ce fut à l'âge de seize ans que lord Byron passa d'Harrow à Cambridge, où il devint élève du collége de la Trinité. Il paraît que les études sérieuses de cette illustre université l'occupèrent fort peu ; il se livrait de préférence à la lecture des poëtes, et s'exerçait lui-même à les imiter, pendant les trois années que dura son séjour sur les bords du Cam. Les professeurs ne lui ont pas pardonné d'avoir, comme Milton, déclaré leur académie indigne de la faveur des muses, et d'avoir fait, à leurs dépens, l'éloge de leurs rivaux d'Oxford. On raconte aussi que leur noble disciple leur fit ses adieux par un trait de sarcasme original. Son compagnon favori était un ours, qu'il avait dressé lui-même, et qui le suivait partout; mais il le laissa dans son logement du collége, comme candidat à la première place d'élève vacante.

Ce fut dans la solitude de Newstead-Abbey que lord Byron, cédant à l'importunité de quelques amis, fit un choix de ses pièces fugitives, qu'il intitula : *ses Loisirs* [1], et qu'il livra aux chances de la publication, en les dédiant à son tuteur, le comte de Carlisle. Il était impossible, à moins d'être injuste par une malveillance calculée, de ne pas y

---

[1] « *Hours of Idleness* (Heures de loisir), *by Georges Gordon, lord Byron a minor.* » Ce volume fut imprimé à Newark.

reconnaître les germes précieux d'un talent précoce, et poétique jusque dans les imitations où le jeune homme ose lutter contre le génie des auteurs de la Grèce et de Rome. Mais son imagination se plaît surtout dans les chants ossianiques; il adresse d'éloquentes apostrophes aux âpres montagnes de la Calédonie, et à la gloire guerrière de ses ancêtres maternels. Les soupirs d'un premier amour se mêlent à ces souvenirs de l'enfance, et le doux nom de Marie est associé souvent aux noms sauvages des anciens héros et des lieux illustrés par leurs exploits :

LES REGRETS.

I.

« Naguère, jeune montagnard, j'errais sur » la sombre bruyère; je gravissais ton som- » met escarpé, montagne de Morven, pour » contempler le torrent qui descendait avec » le fracas du tonnerre, ou les vapeurs de la » tempête s'amoncelant sous mes pieds [1] :

[1] Il n'est pas rare, quand on est arrivé sur le sommet du Benevis, du Ben-Lomond, etc., d'apercevoir, entre soi et la vallée, des nuages versant la pluie et quelquefois accompagnés de tonnerre, tandis que le spectateur contemple paisiblement l'orage à l'abri de ses effets.

» sans Mentor et sans guide, étranger à la
» crainte, et sauvage comme les rochers où
» grandissait mon enfance, je ne nourrissais
» dans mon sein qu'un seul sentiment chéri :
» ai-je besoin de dire, ô ma douce Maria,
» que c'était toi qui l'inspirais. »

II.

« Cependant, ce ne pouvait être l'amour,
» car j'en ignorais le nom; quelle passion
» peut habiter dans le cœur d'un enfant?
» mais je sens encore la même émotion qui
» m'agitait alors dans ces vallons abrités par
» les rochers. Une seule image, une seule,
» restait gravée dans mon cœur; je chéris-
» sais ma demeure du désert, je n'en dési-
» rais point d'autre; mes besoins étaient en
» petit nombre, tous mes vœux étaient ac-
» complis, et mes pensées étaient pures, car
» mon âme était avec toi. »

III.

« Je me levais avec l'aurore; précédé de
» mon chien, je parcourais les montagnes;
» mon sein luttait contre l'onde impétueuse
» de la Die [1], et j'entendais de loin la bal-

[1] La Dee ou la Die est une belle rivière dont la source est près de Mar-Lodge, et qui va se perdre dans la mer à New-Aberdeen.

» lade du montagnard. Le soir, sur ma paisible couche de bruyère, les songes ne » m'offraient que l'image de Maria; j'adressais toujours au ciel l'expression d'une » piété fervente, car ma prière était une bénédiction sur toi. »

IV.

« J'ai abandonné ma demeure du nord, » et mes visions m'ont abandonné. Les montagnes ont disparu, et ma jeunesse s'est » évanouie; comme le dernier de ma race, » je me flétrirai dans la solitude, et je suis » condamné à n'avoir d'autre plaisir que la » mémoire du passé. La Fortune est venue » me trouver, pour rendre ma destinée » amère. Où êtes-vous, jouissances de mes » jeunes ans! Mes espérances sont déçues, » mais elles ne sont pas oubliées; mon cœur » s'est refroidi, mais il ne cesse de s'occuper » de toi. »

V.

« Quand j'aperçois quelque sombre colline élevant sa crête vers les cieux, je pense » aux rochers qui hérissent Colbleen [1]. Quand » je vois l'azur de deux yeux exprimant l'a-

[1] Colbleen est une montagne des Highlands, près des ruines de Dee-Castle.

» mour, je pense à celle dont les regards pré-
» taient des charmes aux sites les plus sauva-
» ges. Quand je trouve les boucles légères
» d'une chevelure qui ressemble faiblement
» à celle de Maria, je pense à ces longues
» tresses d'or qui ajoutaient encore à la
» beauté que le ciel n'a donnée qu'à toi. »

VI.

« Cependant il reviendra le jour où les
» montagnes apparaîtront de nouveau à ma
» vue avec leurs manteaux de neige : elles
» s'élanceront encore vers les cieux, et leur
» aspect n'aura pas changé. Mais Maria sera-
» t-elle là pour m'accueillir ? — Hélas ! non.
» Adieu donc, montagnes où mon enfance
» eut son berceau ! adieu, ondes chéries de
» la Die ; adieu ! aucune demeure dans la fo-
» rêt n'abritera ma tête. Ah ! pourrais-je y
» habiter sans Maria ! »

Les critiques de la Revue d'Édimbourg ne virent dans les épanchemens de cette jeune muse que le sujet d'un de ces articles, cruellement ironiques, dont ils aiment parfois à amuser leurs lecteurs. Plus d'un talent naissant s'est vu ainsi écrasé sans pitié par ce colosse littéraire, et tels auteurs dont le génie et la renommée ont survécu à ses coups, comme Wordsworth, Southey, Montgommery, etc., sont restés soumis à ses sarcasmes



périodiques. Lord Byron est peut-être le seul dont les représailles aient amené en quelque sorte à composition les aristarques calédoniens.

Nous transcrivons ici cet article, devenu fameux depuis que les journalistes ont changé de ton.

»HEURES DE LOISIR,

» Par GEORGES GORDON, LORD BYRON, mineur. Newark, 1809.

» La poésie de notre jeune lord est de cette classe que ni les dieux ni les hommes ne tolèrent, comme dit Horace. Ses inspirations sont si constamment plates, qu'on pourrait les comparer à une eau stagnante. Comme pour s'excuser, le noble auteur ne cesse de rappeler qu'il est *mineur*. Nous trouvons ce mot sur le premier titre et sur le dos du volume; il accompagne son nom comme faisant partie de son *style*. La préface en fait mention, et chaque pièce de vers y appelle l'attention par la date de l'année où elle fut composée. Or la loi qui règle les droits des mineurs est parfaitement claire. Le défenseur peut seul la réclamer, le plaignant ne peut s'en prévaloir. Si donc on pouvait intenter un procès à lord Byron pour le forcer d'émettre devant la cour une certaine quantité

de poésies, et si un jugement était prononcé, il est très-probable qu'il ne serait pas reçu à présenter comme *poésies* le contenu de ce volume. A cela il opposerait l'excuse de sa *minorité ;* mais comme il fait aujourd'hui l'offre volontaire de l'*article*, il n'a aucun droit d'en exiger le prix en éloges, si la denrée n'est pas « vendable. » C'est ainsi du moins que nous considérons la loi. Peut-être cependant ne parle-t-il tant de son âge que pour accroître notre admiration et non pour adoucir notre censure.

» Peut-être veut-il dire : « Voyez comme un mineur écrit! Ce poëme a été composé par un jeune homme de dix-huit ans, et celui-ci par un jeune homme de seize! » Mais, hélas! nous nous rappelons tous la poésie de Cowley à dix ans et celle de Pope à douze. Loin d'apprendre avec surprise que de mauvais vers ont été écrits par un écolier au sortir du collége, nous croyons la chose très-commune; et, sur dix écoliers, neuf peuvent en faire autant et faire mieux que lord Byron.

» Il est un autré privilége que notre auteur a l'air de dédaigner : dans ses vers comme dans ses notes il fait souvent allusion à sa famille et à ses ancêtres, et, tout en renonçant à être loué à cause de son titre, il prend bien soin de nous faire souvenir de ce que disait le docteur Johnson : « Que lors-

qu'un noble se fait auteur, il faut reconnaître franchement son mérite. »

» Dans le fait, cette seule considération nous fait donner une place à lord Byron dans notre journal, outre notre désir de lui conseiller d'abandonner la poésie pour mieux employer ses talens, qui sont considérables, ainsi que tous ses autres avantages.

» Dans cette intention, nous lui dirons que la rime et le nombre des pieds, quand ce nombre serait toujours régulier, ne constituent pas toute la poésie. Nous voudrions lui persuader qu'un peu d'esprit et d'imagination sont indispensables, et que, pour être lu, un poëme a besoin aujourd'hui de quelque pensée ou nouvelle ou exprimée de façon à paraître telle.

» Lord Byron devrait aussi prendre garde de tenter ce que de grands poëtes ont tenté avant lui, car les comparaisons ne sont nullement agréables, comme il a pu l'apprendre chez son maître d'écriture. L'ode de Gray, adressée au collége d'Éton, aurait dû lui épargner ses dix stances boiteuses sur le village et l'école d'Harrow.

« *Lorsque la pensée*, etc. »

» De même les vers exquis de M. Rogers sur une larme auraient dû effrayer le jeune poëte quand il a voulu rimer le même sujet.

» Nous ne croyons pas non plus que lord Byron soit capable de traduire, à son âge,

l'apostrophe d'Adrien à son âme, traduction dans laquelle Pope n'avait réussi que médiocrement.

» Néanmoins nous avons peur que les traductions et les imitations ne soient un peu trop du goût de lord Byron. Il nous en donne de toutes les couleurs, depuis Anacréon jusqu'à Ossian. A ne les considérer que comme des exercices de collége, elles peuvent passer; mais pourquoi les imprimer après qu'elles ont servi à leur véritable usage? Pourquoi appeler traduction le passage de la page 79 où deux mots (θέλω λέγειν) de l'original sont délayés en quatre lignes; et cet autre de la page 81 où μεσονυκτίοις ποθ' ὥραις est rendu par trois distiques estropiés.

» Quant à ses imitations de la poésie ossianique, nous n'en sommes pas très-bons juges, et nous nous y connaissons si peu que nous risquerions de critiquer du Macpherson tout pur, en voulant exprimer notre opinion sur les rapsodies de ce nouvel imitateur.

» En supposant que le début suivant d'un hymne des bardes est de sa seigneurie, nous oserons l'analyser autant que nous pourrons le comprendre.

« Quelle forme s'élève au-dessus du fracas » des nuages, quel sombre spectre brille sur » le fleuve sanglant des tempêtes? c'est Oila, » le fils d'Octhona. Il était, etc. » Après avoir retenu « ce sombre chef » quelque

temps, les bardes concluent en lui conseillant de « relever ses cheveux blonds et de les étendre sur l'arc-en-ciel; » et puis « de sourire à travers les larmes de l'orage. » Suivent neuf pages de cette force-là; tout ce que nous pouvons en dire, c'est qu'elles ressemblent à du Macpherson, et nous sommes sûrs qu'elles sont tout aussi stupides et ennuyeuses que celles de notre compatriote.

» Les poëtes ont le privilége d'être égoïstes, mais ils ne devraient pas en abuser; celui qui se vante d'être (à dix-neuf ans, il est vrai) un « barde enfant » ne devrait pas en savoir tant, ou devrait feindre de ne pas en tant savoir sur ses ancêtres. Après un premier poëme sur la demeure des Byron, nous en avons un autre de douze pages sur le même sujet, sous prétexte que des amis en ont désiré l'impression, etc., etc. Ce dernier poëme finit par cinq stances sur le poëte lui-même « le » plus jeune et le dernier d'une noble race. » Il y a aussi de longs vers sur ses ancêtres maternels, dans une pièce sur « Lachin y Gair », montagne où il a passé une partie de sa jeunesse et où il aurait dû apprendre qu'un *pibroc* n'est pas plus une cornemuse qu'un duo n'est un violon.

» Une grande partie du volume est consacrée à immortaliser les occupations de l'auteur pendant son éducation; nous sommes fâchés de donner une mauvaise idée de la

psalmodie du collége par la citation de ces stances attiques :

« Notre chœur serait à peine excusable, » considéré même comme une bande de no- » vices; quelle indulgence méritent de tels » pécheurs croassans ?

» Si David, quand ses travaux furent finis, » avait entendu chanter de tels nigauds, » jamais ses psaumes ne seraient descendus » jusqu'à nous; dans sa fureur il les aurait mis » en pièces! »

» Mais, quelque jugement qu'on puisse prononcer sur les poëmes du noble mineur, il nous semble que nous devons les prendre comme nous les trouvons et nous en contenter; car ce sont les derniers que nous recevrons de lui : « Il n'est guère, dit-il, qu'un intrus dans les bosquets du Parnasse. » Il ne vécut jamais dans un grenier comme les poëtes véritables, et quoiqu'il « ait erré jadis, montagnard insouciant, » sur les montagnes d'Écosse, il n'a pas joui de cet avantage dernièrement; de plus il n'attend aucun profit de son livre, et qu'il réussisse ou non, il est très-peu probable qu'il condescende de nouveau à devenir auteur. Prenons donc ce qui nous est offert et soyons reconnaissans. De quel droit ferions-nous les délicats, pauvres diables que nous sommes! c'est trop d'honneur pour nous de tant recevoir d'un homme du rang de ce lord, qui ne vit pas dans un

grenier, mais qui commande dans l'abbaye de Newstead. Soyons reconnaissans, nous le répétons; et ajoutons avec le bon Sancho : Que Dieu bénisse celui qui nous donne; ne regardons pas le cheval à la bouche quand il ne coûte rien. »

Telle est cette critique dont on ne saurait qualifier l'impertinente ironie.

La satire des *critiques écossais et des poëtes anglais* atteste l'exaspération du jeune poëte. La verve de ce morceau est remarquable : pourquoi l'auteur ne s'est-il pas contenté de frapper ses aggresseurs, sans confondre dans son aveugle ressentiment presque tous ses contemporains. On croirait voir un gladiateur qui, révolté dans l'arène, tournerait son glaive non-seulement contre les juges barbares à qui son inexpérience servait de risée, mais encore contre ses frères condamnés comme lui à amuser leurs cruels loisirs. Que d'inimitiés particulières lord Byron s'est attirées par ces imprudentes attaques que l'amour-propre seul l'a depuis forcé de soutenir!

C'est ce qu'il a sans doute senti plus tard lorsqu'il a supprimé de lui-même ce poëme. Il avait aussi renouvelé le combat dans une *épître* à Horace dont il arrêta l'impression après le tirage du second exemplaire.

Il paraît que pendant l'espace qui s'écoula depuis la publication de sa satire jusqu'à sa majorité, le jeune lord ne fut guère poëte

que par occasion, et que les plaisirs du monde l'occupèrent plus que le culte des chastes muses.

Comme Harold il fit l'amère expérience des fausses amitiés et des fausses amours ; ne chanta plus que rarement la pauvre Maria oubliée pour de plus faciles maîtresses, et il fut désabusé de bonne heure des riantes illusions qui nous séduisent à l'entrée de la vie. Les ennuis de la satiété pesèrent sur son cœur. On reconnaît déjà ces tristes impressions dans l'épitaphe du chien de Terre-Neuve, qui avait remplacé l'ours de Cambridge dans ses affections. Le grand amusement de lord Byron était la nage et l'art de conduire un bateau, exercices dans lesquels son habileté est connue. Pour éprouver la fidèle sagacité de son ami, il feignait de tomber dans un lac par accident, et l'animal, se précipitant aussitôt après lui, ne manquait jamais de le saisir et de le conduire jusqu'au rivage. Lorsqu'il perdit ce chien, il lui fit élever un mausolée en mémoire de son attachement, et il termine son panégyrique par ces quatre vers :

Ye, who perchance behold this simple urn,
Pass on, — it honours none you wish to mourn ;
To mark a Friend's remains these stones arise ;
I never knew but one, and here he lies.

¹ O vous qui contemplez cette urne funéraire,



» Passez... vous n'avez point à pleurer en ces lieux :
» Cette urne est d'un AMI le monument pieux ;
» Je n'en connus qu'un seul — Il est sous cette pierre. »

Mais la bizarrerie du noble lord est surtout remarquable dans le choix qu'il fit pour sa coupe de la tête d'un de ses ancêtres. La boutade poétique gravée sur « cette dépouille dérobée au tombeau » est d'un goût certes fort étrange.

Les belles convives de Newtead-Abbey ne devaient pas accepter sans quelque effroi les invitations d'un seigneur qui ressuscitait ainsi dans le dix-neuvième siècle les usages de ses ancêtres Scandinaves.

« Cependant Harold languit dans sa terre natale qui lui semble plus triste que la solitude d'un anachorète ; il avait soupiré pour plus d'une beauté quoiqu'il n'en aimât qu'une ; mais celle-ci ne pouvait être à lui : un besoin de distraction lui fit prendre la résolution de traverser les mers pour aller visiter ces climats qu'éclaire un soleil brûlant. »

On s'étonna que le jeune lord, parvenu à sa majorité, dédaignât d'aller siéger parmi les pairs de la Grande-Bretagne. La cause de l'opposition appelait ses précoces talens : dans sa misanthropie sauvage il eût craint de les prostituer au service d'une faction, et il refusa de croire à la vertu et au patriotisme de ceux qui se disent les défenseurs de la

liberté. C'était toutefois dans leurs rangs qu'il avait dès lors choisi ses amis. Son compagnon de voyage fut le fameux Hobhouse [1], à qui depuis il dédia le quatrième chant de son Pèlerinage poétique. Ils s'embarquèrent à Falmouth pour le Portugal. Arrivés à Lisbonne, ils faillirent être les victimes d'un assassinat, et s'étonnèrent de voir le poignard menacer chaque jour leurs compatriotes. Les secours intéressés de l'Angleterre humiliaient les Lusitaniens dont la religion et les usages étaient souvent tournés en ridicules. On a reproché à la vanité française d'avoir quelquefois légèrement blessé les préjuges et l'amour-propre des peuples conquis chez lesquels, pendant vingt-cinq ans de révolution et de gloire, nous avons transporté nos camps. L'orgueil britannique a aussi son intolérance : les officiers anglais firent un jour une procession publique de francs-maçons dans les rues de Lisbonne, et affectèrent de passer dévotement devant un corps-de-garde portugais qui crut rendre les honneurs militaires au symbole du culte catholique. Si lord Byron avait connu ce trait et d'autres semblables, il n'eût pas attribué les assassinats fréquens qui ensanglantaient le Portugal à une

---

[1] John Hobhouse, auteur de plusieurs ouvrages politiques et littéraires.

dégradation nationale. Ces hommes dégénérés, indignes, selon lui, des riches contrées qu'ils habitent, ont offert récemment à l'Europe le phénomène d'un peuple chez lequel la liberté s'est établie paisiblement. Le poëte voyageur se hâta de franchir « l'onde argentée qui sépare les deux royaumes rivaux. » La patrie chevaleresque de Pélage était alors le théâtre de la glorieuse lutte de l'indépendance nationale contre une agression impie. Malgré son admiration pour la valeur castillane, lord Byron désespéra du succès de la bonne cause, et il crut que le glaive de Bonaparte mis dans la balance devait l'emporter contre les destinées de l'Europe conjurée : qui lui eût dit alors que, quelques années plus tard, sa muse, oubliant ses malédictions, irait déposer une guirlande funèbre sur la tombe du dominateur des rois dans une île lointaine du monde [1] !

Après avoir visité les champs de bataille, les villes incendiées et les cités moins malheureuses, qui, telles que Séville et Cadix, n'avaient point vu leurs enceintes profanées par l'invasion étrangère, les deux amis prirent leur passage sur une frégate anglaise, et partirent pour aller parcourir l'Albanie, la Grèce et l'empire ottoman. La philosophie

---

[1] Voyez l'Ode à l'île Sainte-Hélène, vol. IV.

chagrine d'Harold s'était déridée quelquefois aux sons voluptueux de la guitare, mariés à la voix plus séduisante encore des tendres Ibériennes. Il les proclama plus tard dignes de la couronne de l'Amour, mettant bien au-dessous d'elles « les fades beautés du nord [1]. »

Une mystérieuse Inès charma surtout son exil volontaire, et lui inspira un chant de mélancolie et d'amers regrets. Mais déjà la course rapide du vaisseau, et les divers objets qui se succèdent à ses yeux, l'ont rendu aux rêveries de son indifférence : c'est même en vain que l'île de Calipso lui révèle une enchanteresse non moins dangereuse que l'amante d'Ulysse [2] : « Son cœur capricieux est de marbre » pour Florence, surprise de n'obtenir de lui que le stérile hommage de quelques vers.

Il reconnaît Actium, Lépante, le pauvre royaume d'Ithaque, le promontoire de Leucade, et salue enfin les rivages de l'Épire et les classiques sommets du Parnasse; Janina, Bérent, Tépalen, sont visitées tour à tour. Le costume des Albaniens lui rappelle ceux des montagnards écossais, parmi lesquels s'est écoulée sa première enfance. Ali-Visir le re-

---

[1] Childe-Harold, chant Ier.
[2] L'île de Goza. Voyez les vers à Florence.

çoit avec honneur à sa cour sauvage; et l'hospitalité des Suliotes lui devient précieuse dans un danger. L'aspect de tous ces sites sublimes ou gracieux charme le trouble de son âme : mais le voilà en présence des débris imposans d'une terre consacrée par les arts et le génie; le voilà parmi ce peuple « ruine vivante lui-même[1] », sur la poussière de tant de monumens de toutes les gloires. Vivement ému par ce contraste d'une nature toujours belle, et de la dégradation de la postérité des héros, courbée sous le joug des barbares, le noble lord retrouve toute sa sensibilité, tout son enthousiasme. Ce n'est plus un Sybarite poursuivi par le malaise de l'ennui, c'est un poëte digne de célébrer les disgrâces de la patrie des Muses, et de réjouir dans leurs tombeaux tant de mânes illustres par des chants de vengeance et de liberté. Il rougit de voir sa terre natale s'enrichir des dépouilles de la ville de Cécrops, et sa satire contre lord Elgin[2] exprime toute son indignation.

Le nouvel Érostrate avait fait inscrire son

---

[1] Expression de lord Byron si heureusement transportée dans notre langue par un éloquent professeur (M. Villemain), dans la dernière séance de l'Académie.

[2] Voyez la traduction de la Malédiction de Minerve, poëme dont le noble auteur a transporté le début au IIIe. chant du Corsaire.

nom et celui de lady Elgin sur une des colonnes du temple de Minerve. En lisant cette inscription d'une vanité toute britannique, lord Byron cria au sacrilége; au danger de sa vie, il gravit la colonne, et effaça lui-même le nom odieux du spoliateur, en épargnant toutefois celui de sa compagne. Il porta le zèle plus loin, en faisant graver profondément ces deux lignes, en latin gothique, sur le marbre profané :

Quod non fecerunt Gothi
Hoc fecerunt Scoti [1].

Lord Byron a extrait de ses mémoires quelques notes curieuses qui accompagnent les deux premiers chants de Childe-Harold; il y examine la question de l'affranchissement de la Grèce avec impartialité : malgré son opinion prononcée contre le despotisme turc, il trahit dans ses notes tout le mépris que lui inspirent les gouvernemens de l'Europe en général, sans en excepter celui de l'Angleterre. Il va même parfois jusqu'à préférer le caractère des Ottomans à l'hypocrisie des sociétés chrétiennes. Les mœurs de l'Orient avaient séduit ses goûts aristocratiques, et les beautés de ce pays n'occupèrent

[1] Ce que les Goths ne firent pas, a été fait par des Écossais.

pas moins ses loisirs que ses pèlerinages de ruine en ruine, l'étude de la langue romaïque, et l'ébauche de ses principaux ouvrages. Quelques-unes de ses poésies légères sont consacrées à rappeler de tendres liens formés sur ces rivages lointains.

Nous ne citerons ici que ce qu'il raconte de l'état de désolation dans lequel il laissa les restes d'Athènes :

« Nous sommes tous susceptibles d'éprouver ou d'imaginer, dit-il, le douloureux regret causé par le spectacle des ruines de ces cités qui furent jadis des capitales d'empire; mais jamais la petitesse de l'homme et la vanité de ses plus nobles vertus, qui sont le patriotisme et la valeur du citoyen, ne furent rendues plus évidentes que par le souvenir de ce que fut Athènes, et la certitude de ce qu'elle est aujourd'hui. Ce théâtre de la lutte des factions et des orateurs, du triomphe et de la chute des tyrans, de la gloire et de l'ostracisme des guerriers, n'est plus qu'une scène de petites intrigues, et de querelles continuelles entre les agens tracassiers de certains nobles anglais. Les renards du désert, les hibous, les reptiles des ruines de Babylone, étaient certes moins dégoûtans que des hôtes pareils. Les Turcs peuvent alléguer le droit de la conquête pour justifier leur tyrannie, et les Grecs n'ont souffert que

les chances de la guerre, fatales aux braves. Mais quelle dégradation, depuis que deux peintres se disputent le privilége de piller le Parthénon, et triomphent tour à tour, suivant la teneur de chaque firman!

» Sylla ne put que punir Athènes, Philippe la soumettre, et Xerxès l'incendier! Mais il restait au misérable antiquaire et à ses vils mercenaires de la rendre aussi méprisable que lui-même. Le Parthénon, avant les ravages du siége fait par les Vénitiens, avait été successivement un temple, une église et une mosquée. C'était un édifice trois fois sacré; sa profanation est un triple sacrilége [1]. »

Pendant son séjour à Athènes, lord Byron se joignit à deux voyageurs anglais [2] pour rendre un hommage à la tombe d'un jeune savant, élève comme lui de l'université de Cambridge, et qu'une mort prématurée avait surpris au milieu de ses voyages. Ses cendres reposaient ignorées dans le temple de Thésée. Ce ne fut pas sans éprouver quelque opposition de la part du Wayvode que ses compatriotes placèrent sur sa sépulture un marbre funéraire, avec une inscription.

Quand il eut visité la Morée et toute l'A-

---

[1] Notes du II[e]. chant.
[2] Walpole et Fiott.



chaïe, lord Byron s'embarqua pour Constantinople sur la frégate «The Salsete,» capitaine Bathurst. Pendant que le navire était à l'ancre dans les Dardanelles, il s'éleva parmi les officiers une discussion sur la possibilité de traverser l'Hellespont à la nage, et de vérifier ainsi les récits d'Ovide et de Musée, au sujet de Léandre. Lord Byron et le lieutenant Ekenhead convinrent d'en faire l'expérience, et l'exécutèrent le 3 mai 1810. Il raconte lui-même son exploit, dont un accès de fièvre fut la suite; ce qui lui fournit le sujet d'une pièce de vers assez plaisante.

Depuis cette aventure, un Anglais nommé Turner renouvela la même tentative sans réussir, et se permit quelques remarques sur le récit du poëte. Celui-ci, offensé de ses doutes, se hâta de les réfuter dans une lettre adressée à son ami le libraire Murray.

« Ravenne, le 21 février 1821.

» MON CHER MONSIEUR,

» A la page 44, vol. 1, des Voyages de Turner (que vous m'avez envoyés dernièrement), il est dit que lord Byron, en publiant combien il était facile de traverser le détroit d'Abydos à la nage, semble avoir oublié que Léandre fit le double trajet avec et contre le courant, tandis que le noble lord

n'en fit que la partie la plus aisée, en nageant de l'Europe à l'Asie.

» Je ne pouvais certainement avoir oublié ce qui est su de tout écolier, que Léandre traversait la mer le soir, et revenait le matin. Mon but était de vérifier si l'Hellespont pouvait être traversé à la nage, et c'est à quoi nous réussîmes, M. Ekenhead et moi, l'un en une heure et dix minutes, l'autre en cinq minutes de moins. Le courant ne nous favorisait pas; au contraire, la grande difficulté consistait à nager malgré le courant, qui, loin de nous porter vers le rivage d'Asie, nous poussait vers l'Archipel. Nous n'avions aucune idée de la différence du courant dont parle M. Turner : je dis nous, c'est-à-dire, ni M. Ekenhead, ni moi, ni personne à bord de la frégate, depuis le capitaine (aujourd'hui l'amiral Bathurst) jusqu'au dernier matelot. Voici la première fois que j'en entends parler, ou j'aurais pris l'autre direction.

» Notre seul motif pour partir du rivage d'Europe fut la considération que le petit cap au-dessus de Sestos était un point de départ plus marqué, et que la frégate, qui était à l'ancre au-dessous, formait un meilleur point de vue.

» M. Turner dit : « Tout ce qu'on jette à la mer de cette partie du rivage d'Europe doit constamment aborder au rivage d'Asie. »

» Cela est si peu exact, que le courant entraine plutôt dans l'Archipel, quoiqu'il puisse arriver parfois qu'un vent violent du rivage d'Asie produise un effet contraire. M. Turner tenta le trajet du côté de l'Asie, et ne réussit pas, y renonçant au bout de vingt-cinq minutes, épuisé complétement, et sans avoir avancé plus de cent toises. Cela est très-possible; il aurait pu lui en arriver autant s'il était parti du rivage opposé. J'ai positivement remarqué, et M. Hobhouse en a fait autant, que la résistance des flots nous força de faire un trajet de trois à quatre milles, tandis que le détroit n'en a qu'un d'étendue. Je puis assurer M. Turner que son succès m'eût fait grand plaisir, parce qu'il m'eût fourni une preuve de plus : il n'est pas très-bien à lui de prétendre que, parce qu'il a lui-même échoué, Léandre n'a pu mieux faire que lui.

» On peut citer quatre exemples de la possibilité du trajet; M. Ekenhead et moi nous avions été précédés par un jeune Napolitain et un Juif.

» Quant à la différence du courant, je n'en reconnus aucune. Il n'est favorable d'aucun côté, mais il peut être surmonté si le nageur plonge dans la mer plus haut que le point opposé du rivage où il tend. La résistance est forte; mais, en calculant bien, on peut arriver à terre.

» Ma propre expérience, et celle des autres, me fait prononcer que le passage de Léandre est très-praticable : tout jeune homme bien portant et passable nageur peut le pratiquer des deux rivages. J'ai mis autrefois trois heures à traverser le Tage, trajet bien plus hasardeux, puisqu'il exige deux heures de plus que l'Hellespont.

» Je mentionnerai un autre fait pour prouver tout le chemin qu'on peut faire à la nage.

» En 1818, le chevalier Mengaldo, bon nageur de Bassano, désira faire une espèce de défi avec mon ami Alexandre Scott et moi. Comme il paraissait y tenir beaucoup, nous le satisfîmes.

» Nous partîmes tous trois de l'île du Lido, et nageâmes jusqu'à Venise. A l'entrée du grand canal, Scott et moi nous étions déjà trop loin pour voir notre ami d'Italie : il ne courait aucun danger, du reste; car une gondole le suivait pour garder ses vêtemens, et le secourir au besoin.

» Scott dépassa le Rialto, où il s'arrêta, moins à cause de la fatigue que du froid, étant resté quatre heures dans l'eau sans se reposer, si ce n'est en nageant sur le dos, ce qui entrait dans nos conditions.

» Je continuai ma course jusqu'à Santa Chiara, y compris tout le grand canal (outre la distance depuis le Lido). Je ne cessai



de nager qu'à l'endroit où la Lagune se rouvre à Fusina.

» J'étais resté dans l'eau quatre heures et cinq minutes, à ma montre, sans toucher la terre ni aucune barque. Cette partie eut pour témoin M. Hoppner, consul général, et d'autres personnes s'en souviennent.

» M. Turner peut aisément vérifier le fait, s'il le juge à propos, en s'adressant à M. Hoppner. Nous ne pûmes mesurer exactement la distance parcourue; elle devait naturellement être considérable.

» Je traversai l'Hellespont en une heure et dix minutes seulement. J'ai aujourd'hui dix ans de plus, et vingt si je compte d'après ma constitution. Cependant il y a deux ans que je fus capable de nager pendant quatre heures et vingt minutes; et je suis persuadé que j'aurais pu continuer deux heures encore, quoique j'eusse une paire de pantalons, accoutrement qui n'aide nullement, comme on sait. Mes deux compagnons restèrent aussi quatre heures dans l'eau. Mengaldo pouvait avoir trente ans, et Scott vingt-six. Après de tels essais sur les lieux et ailleurs, qui pourrait me faire douter de l'exploit de Léandre? Si trois individus ont fait plus que de passer l'Hellespont, pourquoi aurait-il pu faire moins? Mais M. Turner ne réussit pas; et, cherchant naturellement une cause plausible, il

en rejette la faute sur le rivage d'Asie. Selon moi, cette cause est évidente. Il voulut nager directement, au lieu de remonter plus haut pour prendre l'avantage du courant. Autant aurait valu essayer de voler par-dessus le mont Athos.

« Qu'un jeune Grec des temps héroïques, amoureux et robuste, ait réussi dans cette entreprise, il n'y a rien là d'étonnant ni de douteux; qu'il l'ait fait ou non, c'est une autre question, parce qu'il aurait pu avoir un *petit bateau* pour s'en éviter la peine.

» Je suis tout à vous,

» BYRON. »

« *P. S.* M. Turner dit que le trajet de l'Europe à l'Asie était « la partie la plus facile du voyage. » Je doute que Léandre le trouvât ainsi, parce que c'était pour lui le retour: cependant il avait plusieurs heures dans les intervalles.

» Un peu plus haut comme un peu plus bas, dit aussi M. Turner, le détroit s'élargit tellement, qu'on ne gagnerait guère à y chercher un point de départ. » Cet argument n'est bon que pour de mauvais nageurs; un homme, tant soit peu exercé, fera toujours moins d'attention à la distance qu'à la force de l'eau. Si Ekenhead et moi nous avions voulu traverser l'espace le plus étroit, au

lieu de partir du cap, nous aurions été entraînés à Ténédos. Le détroit n'est pas cependant extraordinairement large ni au-dessus ni au-dessous des forts. Comme la frégate stationna quelque temps dans les Dardanelles, en attendant le firman, je me baignai plusieurs fois depuis notre premier trajet, et généralement du côté de l'Asie, sans m'apercevoir de la plus grande violence du courant, dont parle M. Turner, pour pallier son mauvais succès. Notre amusement, dans la petite baie sous le fort d'Asie, était de plonger pour attraper les tortues de terre, pendant qu'elles rampaient en amphibies au fond de l'eau : ce qui ne prouve pas que le courant soit là plus rapide que du côté de l'Europe.

» Quant à ce qui est de la modeste insinuation que nous choisîmes ce rivage comme plus « facile », j'en appelle à M. Hobhouse et à l'amiral Bathurst, le pauvre Ekenhead étant mort.

» Si nous avions entendu parler de cette prétendue différence des courans, nous l'aurions du moins examinée, sans y renoncer au bout de vingt-cinq minutes, comme M. Turner. »

Ne semblerait-il pas, quand on lit cette lettre, que le poëte est plus jaloux de son habileté, comme nageur, que de toute sa gloire littéraire? Il est curieux de rappro-

cher des détails de ces divers exploits *aquatiques* le passage des « deux Foscari [1] », où le jeune Vénitien, à la vue de l'Adriatique, se rappelle les plaisirs de ses jeunes années. On n'est plus surpris que lord Byron ait traité ce sujet *con amore*.

« Que de fois j'ai fendu ces vagues, oppo-
» sant à leur résistance un sein plus auda-
» cieux ! Avec le geste rapide du nageur, je
» rejetais en arrière ma chevelure humide,
» puis j'élevais en souriant mes lèvres au-
» dessus de la mer, qui les caressait comme
» une coupe. Plus les flots s'élançaient, plus
» ils me soulevaient avec eux; et souvent, en
» me jouant, je plongeais dans leurs gouffres
» de vert cristal, et j'allais toucher les co-
» quillages et les plantes marines, invisibles
» à ceux qui, restés sur le rivage, trem-
» blaient de ne plus m'apercevoir ! Soudain
» je reparaissais, portant à la main les gages
» qui prouvaient que j'avais mesuré l'abîme.
» Je m'élevais en frappant avec force les
» ondes retentissantes, et, donnant un libre
» cours à mon souffle long-temps suspendu,
» j'écartais avec dédain l'écume qui m'entou-
» rait, et je poursuivais ma carrière comme
» l'oiseau de la mer. »

Après avoir parcouru la Troade, Homère

---

[1] Acte I, scène I.

à la main, lord Byron passa quelque temps à Constantinople, fit plusieurs excursions dans la Romanie, et revint à Athènes, où son ami Hobhouse se sépara de lui, et le précéda en Angleterre. Enfin, le jeune lord revit lui-même, au bout de trois ans d'absence, les rivages de sa patrie; mais, hélas! il n'y retrouva plus de sa mère qu'un vain tombeau; une amie à laquelle de tendres liens l'avaient uni depuis l'enfance avait aussi cessé de vivre.—Une autre, Maria peut-être, était à jamais séparée de lui par une barrière insurmontable. Que de nouvelles sources d'amers regrets s'étaient ouvertes pour son âme! Sa muse du moins resta fidèle à ses douleurs.

La publication des deux premiers chants de Childe-Harold eut lieu dans les premiers mois qui suivirent son retour, et révélèrent un puissant rival aux nombreux poëtes qui se partageaient la gloire de donner à la littérature anglaise une ère nouvelle, non moins remarquable que celle du siècle d'Élisabeth et du siècle de la reine Anne.

Malgré quelques essais heureux de miss Joanna Baillie, l'art dramatique était à peu près délaissé par les Muses, depuis Shéridan et la mort prématurée de J. Tobin; mais chaque jour de nouvelles productions, originales par la forme et le sujet, révélaient une pensée active, une poésie d'inspiration

et de verve, jalouse de suivre le mouvement imprimé aux esprits par les grands événemens du dernier siècle. La littérature, du temps de la reine Anne, se ressentait des importations du continent; c'était généralement une littérature de cour et de salon, plus artificielle que naturelle, et un délassement de beaux esprits, plutôt que la vocation du génie, digne interprète de l'enthousiasme, de la philosophie et de la liberté (1).

Quelles que soient les erreurs de la nouvelle école, elle avait le mérite de s'éloigner des sentiers de l'imitation, pour être plus nationale que ses devanciers. Chacun des nouveaux poëtes osait avoir un caractère à soi,

---

1 Les progrès des sciences, les découvertes nautiques, etc., doivent nécessairement étendre le cercle de la poésie dans notre siècle. Notre intention n'est pas de développer ici la tendance de la nouvelle école divisée en plus d'une secte; nous lui avons consacré une partie de notre Voyage en Angleterre et en Écosse, où nous avons essayé d'en faire apprécier les erreurs comme les beautés. Nous nous contentons d'observer que lord Byron parut dans une époque féconde en poëtes parmi lesquels il eût été difficile à la médiocrité de se distinguer. Nous avons non-seulement analysé les principaux poëmes de l'époque actuelle; mais, admis dans la société des auteurs, ou de leurs amis, nous avons pu aussi exposer leur système et raconter quelques anecdotes de leur vie privée.



au lieu de se soumettre à la monotonie des formes convenues.

Quand Childe-Harold parut, l'émule de Cowper, G. Crabbe, après un long silence, venait de se montrer de nouveau avec toute la fraîcheur et la force de sa jeunesse encouragée par les éloges de Johnson et de Burke; Rogers conservait la tradition de l'harmonie du Pope et de Goldsmith [1]; Campbell [2], non moins élégant et pur dans ses essais didactiques, prenait un essor plus élevé dans l'ode, et préparait sa Gertrude, modèle de sensibilité et de grâce; Coleridge avait annoncé par des fragmens sa métaphysique rêveuse et sa puissante imagination, perdue depuis par sa propre indolence; Wordsworth, malgré ses puérilités, savait trouver souvent un langage aussi sublime que les grands spectacles de la nature, sur lesquels il aime à méditer. Southey, qui plus tard fut l'auteur de Rodéric, avait célébré une héroïne française [3] avec des vers quelquefois dignes de Milton, et naturalisait dans la poésie du nord les bizarres fictions des Indous [4]; Moore, surnommé l'Anacréon irlandais, cultivait une muse plus gracieuse

[1] Pleasures of memory.
[2] Pleasures of hope.
[3] Joan of arc.
[4] The curse of Kehama, etc., etc.

dont les accens un peu libres effarouchaient par momens la pudeur timide, mais qui se prêtait aussi aux hymnes de la gloire, ou à la plainte d'un peuple opprimé [1]. Walter Scott, enfin, le plus populaire de tous, choisissant ses modèles dans les traditions du moyen âge, ressuscitait, avec plus de grâce et de vigueur, les chants de ces ménestrels, fidèles compagnons des preux sauvages de la chevalerie écossaise.

L'enthousiasme accueillit partout le nouveau poëte. Les mêmes éloges retentirent dans tous les cercles, et les journaux s'empressèrent de s'enrichir de nombreuses citations, qui firent oublier les critiques même les plus justes.

La Revue d'Édimbourg ne pouvait garder le silence, et il est curieux de comparer à l'article un peu cavalier sur *les loisirs*, l'espèce de rétractation chagrine qu'elle se voit forcée de faire en faveur du jeune lord, poëte malgré ses arrêts, et qui menace de lui arracher plus d'une fois encore des éloges :

« Lord Byron a singulièrement profité depuis sa dernière comparution à notre tribunal. Voici un volume original et plein de talent; non-seulement il expie les péchés lit-

[1] Irish melodies.

téraires de sa minorité, mais de plus, il promet bien davantage. Ce qui est surtout surprenant dans cet ouvrage, c'est qu'il plaise et intéresse si fort, privé comme il est de presque tout ce qui plaît et intéresse ordinairement. Point d'histoire, point d'incident; tout le poëme consiste en réflexions et en descriptions, sans ordre, etc.

» Son principal mérite est une liberté, et une hardiesse singulière de pensée, une force et un bonheur de diction qui séduisent d'autant plus qu'on ne sent ni travail, ni copie servile, etc. »

On s'abandonne en lisant Childe-Harold à l'impulsion du génie de l'auteur; on est entraîné avec lui dans le tourbillon de ses pensées, sans avoir le temps de regretter le défaut d'ordre et l'irrégularité de son essor. C'est le vol audacieux de l'aigle qui parcourt librement les cieux, à travers les nuages, les ténèbres et les tempêtes, et qui plane avec orgueil au-dessûs des mortels.

On sent que ce n'est qu'avec peine que le poëte habite l'enceinte populeuse des cités, il ne respire avec calme que dans l'atmosphère de la solitude; il ne sent d'enthousiasme véritable que pour la nature; les grandes infortunes, les ruines des empires, semblent seules dignes de sa sympathie. Tout ce que les annales de l'histoire lui offrent d'imposant, et les événemens extraordinaires qui

ont fait l'étonnement de la génération actuelle, l'inspirent tour à tour. Il juge les résultats de la bataille d'Actium et de celle de Trafalgar avec la même indépendance. Les images des rois et des conquérans de l'antiquité figurent dans ses vers à côté des souverains qui vivent encore sur le trône ou dans l'exil : tel qu'un célèbre sculpteur [1], quand il lisait l'Illiade, lord Byron exalte la taille des héros, et s'élève avec eux au-dessus du vulgaire.

A l'époque de la publication des deux premiers chants du *Pèlerinage*, l'attention de tous les peuples était fixée sur les lieux que visite Harold, et particulièrement sur l'Espagne, d'où partait le cri de résistance à l'oppression qui a réveillé l'Europe. Puisse l'hydre de l'anarchie ne point dévorer les promesses de la liberté, chez une nation qui donnait alors au monde d'héroïques exemples de fidélité, de courage et d'honneur! Les voyages du poëte n'étaient pas entrepris en quelque sorte dans le seul but de distraire son inquiétude et sa mélancolie. Il semblait avoir reçu une mission de ses compatriotes, pour étudier, célébrer la péninsule, la Grèce et l'empire ottoman. Il était comme le représentant de l'intelligence de tout un peuple :

---

[1] Bourchardon.



mais en rendant compte de ses impressions, sa noble fierté lui défend de reconnaître des juges; il veut moins exciter l'intérêt que commander les sentimens et les passions de ceux qui l'écoutent. Selon l'expression d'un autre poëte [1], sa renommée est plus qu'une renommée littéraire; et, tel que le chef déchu dont la grande image est si souvent devant ses yeux, il tend à exercer un despotisme universel sur l'esprit des hommes.

La hardiesse d'attribuer la plupart de ses propres réflexions au personnage presque odieux de Childe-Harold a été souvent reprochée à lord Byron; et ce reproche était une accusation indirecte contre lord Byron lui-même, qu'on s'obstinait à identifier avec lui, quoiqu'il n'eût peut-être d'abord qu'une idée confuse du caractère qu'il voulait dessiner. Mais cette misanthropie contribuait elle-même à faire naître la curiosité : c'était comme un prisme à travers lequel les objets devaient ressortir avec des formes bizarres, sans doute, mais du moins nouvelles. S'il y a quelque chose de pénible dans ces boutades chagrines et ce scepticisme décourageant, qui confondent un moment nos prétentions à une céleste origne, et ébranlent notre confiance glorieuse dans un avenir meilleur, on se ré-

[1] Th. Moore, Ed. Rev.

concilie bientôt avec cette muse du désespoir, quand elle cède elle-même à un besoin d'émotions plus douces et plus consolantes. Sa douleur filiale et son amitié fidèle s'effraient du néant qu'il a cru voir après la tombe; il espère que les cœurs de ceux qu'il a aimés lui répondront dans un autre séjour.

Les accens de lord Byron s'adoucissent encore quand ils s'adressent aux beautés de la terre; les enchantemens de leurs regards sont plus puissans que le cercle magique que sa misanthropie a tracé autour de lui pour l'isoler de la race humaine : sa main demande à la lyre des accords mélodieux pour célébrer leurs charmes; et quand le patriotisme les a élevées au rang des héros, il leur prête des hymnes de triomphe et de gloire :

LIV.

« Est-ce en vain que la vierge espagnole » aura suspendu aux saules sa guitare silencieuse! Oubliant son sexe, elle a revêtu la » cotte de mailles des guerriers, elle partage » leurs périls et chante l'hymne des batailles. » Celle qui naguère pâlissait à la vue d'une » blessure, et que les cris lugubres de l'oiseau » de nuit glaçaient de terreur, voit aujourd'hui de sang-froid l'éclair des sabres, et la » forêt mouvante des baïonnettes. Foulant » aux pieds les soldats expirans, elle s'avance,

» avec le courage de Minerve, dans les lieux » où Mars lui-même craindrait de marcher. »

LV.

« O vous qui entendrez avec étonnement » l'histoire de ses exploits, si vous l'aviez con- » nue aux jours de la paix, vous auriez ad- » miré ses yeux plus noirs que son voile, ses » accords mélodieux, les boucles pendantes » de sa chevelure, sa taille aérienne, sa grâce » divine; mais auriez-vous pu croire que les » tours de Sarragosse la verraient un jour » sourire à l'approche du danger, comman- » der des soldats et conduire la chasse péril- » leuse de la gloire? »

LVI.

« Son amant tombe.... elle ne répand pas » une larme inutile; son chef est tué... elle le » remplace au poste fatal; l'ennemi est re- » poussé, elle guide les vainqueurs : qui pour- » rait apaiser mieux qu'elle l'ombre d'un » amant? qui pourrait venger aussi bien la » mort d'un chef et rendre l'espérance aux » guerriers consternés? »

Le rhythme de Childe-Harold est le même que celui du poëme de *la Reine des Fées* [1].

---

[1] The Fairy Queen, by Spencer.

L. Byron a aussi quelquefois heureusement imité la naïveté de Spencer; mais il n'a pas toujours réussi dans ses *personnifications* allégoriques. Le démon de la sottise présidant à la convention de Cintra est burlesque plutôt qu'épique; en revanche le génie de la guerre auquel la montagne de Talavéra sert de marche-pied est une de ces terribles conceptions dignes du ciseau de Michel-Ange.

L'invocation au Parnasse, écrite au pied de ce mont sacré, a toute l'harmonie et la pompe des vers de Pindare. Quand le poëte revient à l'Espagne, on sent qu'il a puisé à la source de la muse antique. Le *combat du taureau* surpasse toutes les descriptions connues de ce jeu cruel des habitans de la péninsule.

Une apostrophe solennelle aux grandeurs éclipsées d'Athènes commence le second chant, consacré aux disgrâces de la Grèce. On doit convenir qu'aucun poëte n'a su peindre avec le même charme le tableau de ces lieux si fameux dans l'histoire. Les poëmes que lord Byron a publiés après Childe-Harold doivent une grande partie de leur intérêt aux mêmes sites où il se plaît à nous ramener, et avec lesquels nos premières études nous ont presque familiarisés: mais, nous le répétons, nul poëte n'avait su associer, comme lord Byron, l'intérêt des souvenirs classiques et les beautés éternelles du paysa-

ge. La terre des Hellènes ne s'était pas encore montrée à nous si belle par son climat et par ses ruines ; jamais nous n'avions été si vivement émus du contraste de sa gloire ancienne et de son abjection actuelle :

LXXXV.

« De quels charmes tu es encore parée dans
» tes jours de deuil, patrie des dieux et de
» tant de héros dignes de l'Olympe ! La ver-
» dure éternelle de tes vallons, tes monta-
» gnes toujours couronnées de neige, te
» proclament encore l'objet de tous les dons
» variés de la nature ; tes autels et tes tem-
» ples renversés, leurs débris confondus avec
» les cendres des héros sont encore brisés par
» le fer de la charrue. Ainsi périssent les mo-
» numens élevés par des mains mortelles ; la
» vertu célébrée par les muses survit seule au
» ravage des siècles. »

LXXXVI.

« Une colonne solitaire est aperçue de loin
» en loin ; le temple de Minerve orne encore
» le rocher de Colonna, et apparaît au-des-
» sus des flots ; çà et là sont aussi les tombes
» ignorées de quelques guerriers ; leurs pier-
» res noircies et leur vert gazon bravent les
» siècles et non l'oubli ; des voyageurs étran-
» gers sont les seuls qui, comme moi, s'y



» arrêtent avec vénération, et s'en éloignent
» en poussant un soupir. »

LXXXVII.

« Beau climat, l'azur de ton ciel est tou-
» jours pur, et l'aspect de tes rochers tou-
» jours pittoresque; la fraîcheur règne en-
» core dans tes bocages, et la fertilité dans
» tes champs. Tes olives mûrissent comme
» au temps où tu voyais Minerve te sourire:
» l'abeille erre librement sur l'Hymette, et y
» construit encore sa ruche odoriférante.
» Apollon n'a pas cessé d'embellir tes étés;
» le marbre de Mendeli n'a rien perdu de
» son ancienne blancheur; les arts, la gloire,
» la liberté, ne sont plus, mais la nature est
» toujours belle. »

Quelques petits poëmes accompagnaient les deux premiers chants de Childe-Harold, entre autres les vers adressés à Thyrsa. Il y a dans ces plaintives élégies une grâce délicate qui conserve quelque chose de son charme, même dans la prose d'une traduction.

Les fragmens de l'histoire du Giaour commencèrent peu de temps après la série de ces compositions énergiques et sombres, qui sont le retour du même caractère, revêtu chaque fois d'attributs différens. Tous ces héros, le Giaour, Conrad, Lara, n'ont d'autre héroïsme que l'audace dans le crime ou le

danger. Ils font leur vertu de l'orgueil, comme le Satan de Milton, véritable type de tous ces rebelles qui ont déclaré la guerre à l'ordre et à la société : leurs passions impétueuses sont l'instinct qui les dirige ; ils se considèrent eux-mêmes comme la foudre dont la mission est de frapper indifféremment le faîte du palais, le chaume de la cabane, l'homme et l'insecte qui se trouvent sur son passage.

Un seul sentiment humain leur reste, c'est celui de l'amour ; mais d'un amour qui a toute l'énergie et l'exaspération naturelle de leur âme.

Lord Byron se plaît à représenter de tels caractères comme de nobles cœurs atteints d'une dégradation morale, et déchus de leur céleste destination, mais qui eussent été également capables de l'extrême vertu, si une fatalité aveugle n'en avait décidé autrement.

Le poëte pénètre toutes les sombres passions, tous les secrets mouvemens de ces hommes extraordinaires ; il les analyse et les peint avec une vigueur et une fidélité effrayantes, soit dans la terreur involontaire de leurs remords, soit dans les sauvages plaisirs de leurs vengeances. Un contraste est habilement ménagé entre le stoïcisme orgueilleux et farouche de ces âmes déshéritées du ciel, et la douceur, le dévouement et la

chaste tendresse de l'héroïne. La rapidité du récit, une véritable condensation de pensées et d'images [1], la vigueur, l'originalité, la précision, tels sont les caractères du style de lord Byron, et qu'on retrouve dans tous ses rhythmes. Le plus sombre de ces héros est sans doute ce Giaour, qui prend plaisir à se nourrir de son désespoir comme d'un poison. Ce poëme fut achevé en cinq jours; on comprend cette rapidité de composition : le poëte, entraîné par sa verve, a négligé les transitions et les liaisons des différentes scènes entre elles. C'est moins une histoire que les fragmens d'une histoire; il y a eu négligence ou intention de la part de l'auteur, d'oser publier sans autre apprêt cette espèce de songe du désespoir. Il fut dédié à son ami Samuel Rogers, qui, dans *Christophe Colomb*, avait le premier donné l'exemple de ces réticences capricieuses. Ce n'est qu'à travers le voile mystérieux d'un sombre nuage, que nous entrevoyons l'Émir, la belle Léila, le pêcheur que le hasard rend témoin de la plupart des incidens, et même le personnage principal, ce Giaour dont la confession trahit plutôt ses pensées tumultueuses que sa tragique histoire. Malgré tant d'obscurité, je ne sais quel intérêt entretient dans l'âme du

[1] Expression de la Revue d'Éd.

lecteur la curiosité, et tour à tour les émotions d'une terreur et d'une pitié réelles. L'épisode de la tête sanglante d'Hassan apportée à sa mère est évidemment suggérée par l'histoire dramatique de Sizara, dans le livre des Juges [1]. On y retrouve la noble simplicité de l'historien sacré; mais rien n'égale le tableau de la solitude où le Giaour vit avec les fantômes de son imagination, et frappe d'une superstitieuse épouvante les moines du couvent.

On a moins admiré la diction de la Fiancée d'Abydos que celle du Giaour, sans doute parce que, dans un récit dont toutes les parties se tiennent, beaucoup de beautés échappent, qui auraient frappé vivement l'attention, si chaque passage saillant lui était offert isolé. La Fiancée d'Abydos est un drame régulier dont la catastrophe est amenée selon toutes les règles des unités de temps et de lieu. La fidélité du costume oriental, les vives couleurs du paysage y ressortent encore mieux que dans les autres ouvrages de l'auteur; la figure de Zuleika a toute la grâce et la pureté des figures de Raphaël; c'est le beau idéal du naturel, de la grâce, de la candeur et de l'amour chez la femme. Si vous avez aimé, vous avez prêté à celle qui vous

[1] Chap. 5, verset 28-30.

charmait les dons ravissans de Zuleika ; si votre cœur est encore indécis, il vous semble que vous préfèrerez celle qui lui ressemblera davantage. Sélim est de tous les héros de lord Byron celui qui inspire un intérêt sans mélange. Le cœur s'associe sans hésiter à l'instinct d'indépendance qui a séduit son jeune âge. Soumis à un maître, il conserve sa noblesse ; quand l'espérance embellit l'avenir pour lui, il est digne de sa bonne fortune ; il n'est téméraire que parce qu'il est jeune ; quand le danger s'approche, il s'y dévoue avec une héroïque générosité.

Un jeune poëte, noble interprète des douleurs de la France malheureuse, et dont la verve fut naguère ranimée par le réveil héroïque des Hellènes, a fait quelques heureux emprunts à la fin touchante de la Fiancée d'Abydos, pour la catastrophe de la sixième messénienne, où l'on reconnaît également plusieurs traits du Giaour, et, entre autres, la comparaison de la Grèce à une beauté sans vie.

Au bord de l'horizon, le soleil suspendu
Regarde cette plage autrefois florissante,
Comme un amant en deuil qui, pleurant son amante,
Cherche encore dans ses traits l'éclat qu'ils ont perdu,
Et retrouve après la mort sa beauté plus touchante.

... nous semble que M. Casimir Delavigne
... trop timide dans ses emprunts ; il
... comparaison tout en-

¹ Exp. ...



tière : pour un poëte comme lui, traduire, c'est lutter fièrement contre un génie rival, sans perdre aucun droit à l'originalité. Nous aimerions à le voir naturaliser dans notre littérature un plus grand nombre de ces brillantes images qui abondent dans les créations de lord Byron. Depuis plusieurs années, la poésie française semblait s'être réfugiée dans la prose de l'auteur des Martyrs, et dans celle d'un autre écrivain dont la modestie s'effarouchera peut-être du voisinage d'un si grand nom [1]. Les étrangers nous demandent encore ce qu'est devenue parmi nous la langue de Racine : j'ai eu à répondre moi-même à cette question sur les rives des lacs du Westmoreland [2] et sous le toit hospitalier des poëtes nationaux de l'Écosse : j'ai été heureux d'y pouvoir réciter quelques vers du Paria, les élégies épiques des premières Mes-

---

[1] La prose si harmonieusement cadencée du *Bey spalatin* est un véritable rhythme. Nous citons cette composition de préférence, parce qu'un critique, après avoir condamné des ouvrages de plus longue haleine, disait de celui-ci : Voilà un poëme! le prenant pour la traduction d'une barde étranger.

[2] C'est aux pieds du Skiddaw, près du lac de Keswick qu'habite Southey, l'auteur de Roderic. C'est sur la croupe sublime du mont Rydal que Wordsworth cultive son jardin et la muse des grandes pensées.

séniennes, et les méditations d'une autre chaste muse, inspirée par la mélancolie et la piété [1].

Le Corsaire ne tarda pas à partager avec le Giaour et la Fiancée d'Abydos l'enthousiasme excité par ces deux poëmes.

Nous ne nous arrêterons pas à exposer le plan et les détails de cette histoire, une de celles qu'on a le plus relues. On retrouve dans Conrad une nouvelle personnification de cet idéal extraordinaire, d'après lequel lord Byron dessinera encore Lara et Alp; Médora et la sœur de Sélim ont aussi à peu près les mêmes traits caractéristiques. Comme Shakspeare, énergique et profond dans le tableau des passions orageuses du cœur de l'homme, lord Byron fait de la femme un être faible mais digne de protection et d'hommages; il la peint affectueuse, pleine de candeur, et dévouée à celui qu'elle aime avec toute la confiance du premier amour. Telles sont Dédesmone, Juliette, Imogène, telles sont Zuleika, et l'amie du Corsaire, etc. Ici l'intérêt romanesque est plus vif, plus soutenu, et ne repose plus sur une seule scène ou une seule situation, mais on sent que c'est encore de

[1] La Revue d'Édimbourg a récemment consacré un premier article à MM. de Lamartine, Delavigne et Béranger.

l'analyse presque toute métaphysique des pensées secrètes du principal personnage que le poëte attend les plus grands effets.

Lord Byron a su ennoblir avec un talent remarquable une allusion à l'électricité, sans défigurer ce phénomène physique par l'emploi d'un agent merveilleux. C'est la passion seule de Conrad qui voudrait prêter un sentiment à la foudre dont il invoque vainement les coups.

Le Corsaire, vaincu, captif, est enfermé dans une tour. Lorsqu'une tempête vient mêler son horreur à l'obscurité de la nuit, « Conrad écoute avidement le choc bruyant des flots qui jusqu'alors n'avaient jamais interrompu son sommeil. Son imagination sauvage s'exalte inspirée par l'élément qu'il chérit. Combien de fois il a volé sur le dos de ces vagues rapides? Qu'il aimait leur agitation qui rendait sa course plus prompte! Maintenant le mugissement de l'Océan est pour lui une voix bien connue qui lui dit en vain qu'il n'en est séparé que par une courte distance.

» Le vent fait entendre de longs sifflemens, et la voûte du cachot retentit des roulemens de la foudre. A travers les barreaux brille l'éclair dont la lumière réjouit plus Conrad que celle de l'astre des nuits; il traîne ses lourdes chaînes pour attirer le tonnerre, et soulevant ses bras chargés de fer, prie le

ciel de lancer, dans sa pitié, un de ses carreaux pour l'anéantir. Le métal qui l'enchaîne et ses vœux impies appellent également la foudre; l'orage passe et dédaigne de frapper. Conrad gémit, comme si un ami infidèle eût dédaigné sa prière. »

Nous aimons à rapprocher de cette nuit terrible la nuit si calme et si belle, pendant laquelle lord Byron contemple Athènes triste et silencieuse au milieu de ses ruines :

« Mais déjà, depuis le sommet de l'Hymète jusqu'à la plaine, la reine des nuits commence son règne silencieux. Son front d'argent n'est point voilé, son disque lumineux n'est entouré d'aucun nuage avant-coureur des tempêtes. Ses rayons vont se briser sur les corniches de la blanche colonne, et communiquent leur éclat à l'emblème de la déesse sur la flèche du minaret; les bosquets d'oliviers répandus au loin, l'onde épuisée du Céphise, le cyprès qui s'élève tristement près de la mosquée sacrée, les tourelles brillantes des kiosques, le palmier solitaire du temple de Thésée, tous ces objets charment ma vue, et bien peu sensible serait celui qui les verrait avec indifférence.

» La mer d'Égée a calmé son sein courroucé. Elle déroule majestueusement ses vagues de saphir et d'or, pendant que les îles qui se détachent du milieu des flots déploient le ri-

deau de leurs ombres, dont le sévère aspect contraste avec le sourire de l'Océan. »

Le Corsaire et Lara sont riches en semblables oppositions.

Lara, qui est peut-être Conrad, de retour au château de ses ancêtres, montre un caractère plus odieux que celui du Corsaire : Conrad avait une véritable grandeur d'âme : Lara laisse voir un stoïcisme plus cruel, plus méprisant, qui va jusqu'à le mettre au-dessus du remords dans sa dernière heure. Un soupçon terrible plane sur sa tête à la mort d'Ezzelin; ses bienfaits même ne sont que des perfidies : l'aveugle fidélité de Kaled n'en reçoit qu'humiliation, et quand il lève l'étendard de la guerre, il sacrifie sans regret des milliers de vassaux abusés.

Ces deux histoires reproduisirent plus encore que les précédentes le soupçon de l'identité de l'auteur et de ses héros. On aurait pu, si l'on avait voulu s'arrêter à une discussion purement littéraire, faire observer que, dans le caprice ou l'exaltation de ses idées, lord Byron se confond avec ses personnages, comme un véritable acteur s'oublie tout entier dans ceux dont il revêt le costume. Il y aurait peut-être même une certaine ressemblance entre le genre de l'auteur du Corsaire et celui du Roscius français, qui, comme lui, affectionne la représentation de ces

victimes de la fatalité, dont l'héroïsme survit dans le crime et le délire de leurs fureurs. Mais grâces à quelques indiscrétions mal interprétées, on n'épargna aucune supposition pour compromettre le poëte par ses ouvrages. De merveilleux récits circulaient à son retour d'Orient sur ses aventures et ses premiers amours. Il excitait personnellement cette même curiosité pénible et cet intérêt indéfini que font naître ses Giaours, ses Corsaires, ses Laras, etc., etc.

Doué de tous les avantages de la fortune et de la naissance, versé dans l'antiquité et les sciences modernes, placé à vingt-quatre ans au rang des premiers poëtes de la Grande-Bretagne, entouré d'un charme inconnu dont la source était dans ses voyages lointains et dans la sombre couleur de sa poésie, lord Byron attirait tous les regards et se voyait recherché par tous les cercles. Sa belle chevelure noire, ses yeux ardens et expressifs, la pose élégante de sa tête, la proéminence de son front, et tous les traits de son visage, faits pour peindre la passion et le sentiment, auraient offert à Lavater un sujet digne de ses observations [1].

---

[1] J'ai vu, à Londres, chez lady A., un buste fort ressemblant de lord Byron, placé à côté de celui de sir Walter Scott, dont le front a quel-

Le caractère prédominant de sa physionomie était celui d'une rêverie profonde qui s'animait rapidement dans une discussion. Aussi un poëte le comparait-il à un beau vase d'albâtre dont la perfection est surtout mise en évidence quand une lumière intérieure le colore. Les éclairs de gaieté, d'indignation ou de sourire satirique qui brillaient fréquemment sur le visage de lord Byron auraient pu tromper un étranger, tant ses traits mobiles étaient heureusement formés pour tous ces sentimens. Mais ceux qui avaient pu l'étudier et le suivre dans ses momens de calme et d'émotion s'accordaient à dire que son expression habituelle était celle de la mélancolie.

Cette physionomie remarquable faisait vivement éprouver la curiosité de savoir si son caractère, qui contrastait avec le rang, la fortune et les succès du jeune lord, n'avait pas une autre cause plus puissante que l'habitude et le tempérament. On s'étonnait de

---

que chose de plus imposant encore. L'organe le plus développé peut-être, dans ces deux têtes, c'est l'organe de la *combativité*, ou des guerriers. Si ces deux poëtes n'étaient pas tous deux boiteux, qui sait si l'Angleterre n'aurait pas eu deux généraux de plus, et deux poetes de moins? Walter Scott et Byron aiment également les chevaux, les chiens, les armes, etc.

le voir partager les amusemens de la société comme s'il les dédaignait et s'il sentait que sa sphère était bien au-dessus de la foule frivole au milieu de laquelle il se croyait exilé. Les enthousiastes le recherchaient pour l'admirer de plus près, les hommes sérieux pour lui offrir leurs avis, et les cœurs tendres pour essayer de le consoler. Quelques-unes de ces consolations furent acceptées, et souvent plus d'une à la fois. Une lady qui eut à se plaindre de la légèreté de lord Byron ou de ses dédains, s'en est vengée en le choisissant pour le héros d'un roman satirique intitulé Glenarvon [1].

D'autres victimes de son indifférence ou de son infidélité ne contribuèrent pas peu sans doute à ces perfides insinuations, dont la plus innocente était de ne rien spécifier et de substituer seulement son nom à ceux de Childe-Harold, de Conrad et de Lara.

« ....En le considérant avec attention, on distinguait en lui quelque chose qui échappait aux regards de la foule, quelque chose qui commandait le respect, sans qu'on pût dire pourquoi. Le soleil avait bruni son visage; son front large et pâle était ombragé par les boucles nombreuses de ses noirs cheveux. Le mouvement de ses lèvres révé-

---

[1] Glenarvon, by lady Caroline Lamb.




lait des pensées d'orgueil qu'il avait peine à contenir. Quoique sa voix fût douce et son aspect calme, on croyait y voir quelque chose qu'il eût voulu en retrancher : le froncement de ses sourcils, les couleurs changeantes de son visage causaient de la surprise et de l'embarras à ceux qui l'approchaient, comme si cette âme altière renfermait quelque secrète terreur et des sentimens qu'on ne pouvait deviner. » (LE CORSAIRE, chant 1er.)

La frugalité sévère de Conrad était aussi devenue, ajoutait-on, celle du poëte.

« On ne verse jamais pour lui le nectar couleur de pourpre ; jamais la coupe n'approche de ses lèvres ; le pain le plus grossier, les herbes les plus simples, quelquefois le luxe des fruits de l'été, composent tous ses mets qu'un anachorète rigide ne désavouerait pas. » (*Ib.*)

L'histoire de Lara, revenu tout à coup des pays lointains, semblait avoir encore plus de rapports avec celle de lord Byron.

« Son père en mourant l'avait laissé maître de lui-même dans un âge trop tendre pour sentir une telle perte : héritage de malheur, dangereux empire de soi-même, dont l'homme abuse pour détruire la paix du cœur, etc., etc... »

« Mais Lara est bien changé ! quel qu'il soit on reconnaît sans peine qu'il n'est plus

ce qu'il a été. Les rides de son front sourcilleux offrent les traces des passions, mais de passions anciennes; on remarque en lui l'orgueil, mais non le feu de ses jeunes années, un aspect froid et l'indifférence pour les louanges, une démarche altière et un œil vif qui devine d'un regard la pensée des autres. Il avait ce langage léger et moqueur, arme poignante de ceux que le monde a blessés, et dont les coups lancés avec une fausse gaieté défendent la plainte à ceux qu'ils atteignent. Voilà ce qu'on observait dans Lara, et quelque chose encore que son regard et l'accent de sa voix pouvaient seuls révéler. L'ambition, la gloire, l'amour, ces fantômes que poursuivent tous les hommes, semblaient n'avoir plus d'attraits pour son cœur; mais on eût dit que c'était depuis peu, et parfois un sentiment profond et secret, qu'on voulait en vain pénétrer, se trahissait un moment sur son front livide. » (LARA)[1].

---

[1] Nous n'avons jusqu'ici tracé le portrait de lord Byron que tel qu'il était avant l'événement fatal qui l'exila de l'Angleterre, et dont nous n'avons pas encore parlé. Voici comment s'exprime un voyageur qui a vu lord Byron à Venise, et qui ne le flatte pas :

« Figurez-vous un jeune homme tour à tour vif, orgueilleux, timide, arrêtant sur vous des

Lord Byron laissait faire à chacun son roman et ne daignait pas réfuter les applications dont s'amusait l'oisive imagination de la crédulité.

Ses amis espérèrent que ce qu'il y avait d'étrange et d'âpre dans ce caractère romanesque s'adoucirait peu à peu dans les chastes plaisirs de l'union conjugale ; mais cette âme ardente et agitée n'était point faite, sans doute, pour le calme du bonheur domestique.

---

regards tels que le pinceau de Raphaël les eût inventés pour l'image d'un grand poëte ; entraînant à lui, comme dans le tourbillon d'une grande âme, tout ce qui l'approche. Ivre de sa noblesse comme un sot, et de son génie comme un roturier ; plus fier de la publicité qu'une miss riche et célèbre donna, par vengeance, à ses lettres d'amour, que des éloges publiés en son honneur par toutes les gazettes de l'Europe ; aimant la LIBERTÉ comme la source de tout ce qui est généreux et vrai, et les femmes comme l'image la moins imparfaite du beau, que rêvent tous les arts ; chérissant la solitude, cette première de toutes les inspirations, et qui n'est autre que cette Égérie, à qui le législateur des Romains allait demander le génie et la sagesse ; tantôt silencieux, tantôt inspiré, selon ses interlocuteurs ; parlant le langage elliptique du génie, car plus on pense, moins on explique ; préférant dans ses entretiens les spéculations morales aux dissertations littéraires, parce qu'il vaut mieux discuter des idées que des mots ;

Dans la dédicace du Corsaire, adressée à Thomas Moore, le poëte semblait faire un long adieu à la gloire, et l'on apprit bientôt que son mariage avait été célébré dans le comté de Durham [1], avec la fille de sir Raph-Milbank-Noël, héritière de la fortune et des titres de la maison des Wentworth.

Heureusement trois compositions remarquables [2] prouvèrent, dans le cours de la même année, que la poésie était une occupation toujours nécessaire à l'existence de lord Byron.

Les *Mélodies Juives* destinées à être adaptées aux airs conservés par la tradition dans les synagogues, semblent annoncer un retour au sentiment religieux, quoique tous

---

prompt à saisir avec la vivacité d'une imagination qui double ce qu'elle entend comme ce qu'elle voit, les récits, les pensées, les rapports qui échappent dans la conversation aux hommes les plus vulgaires, et empressé de traduire en beaux vers l'émotion qu'il a reçue, de sorte que tous ses poëmes ne soient qu'un miroir plus étendu, plus animé, plus pur des expressions extérieures, réfléchies par son imagination. Tels sont les principaux traits du caractère et des habitudes de lord Byron, telle est à mes yeux la révélation d'un poëte. » (J. D. P.)

[1] 2 janvier 1815.

[2] Hebrew melodies, the Siege of Corinth, Parisina, etc.

ces chants ne répondent pas précisément à ce que promet le titre. On y trouve quelques paraphrases, ou imitations des livres saints, mais quelques-uns de ces petits poëmes ressemblent trop à des élégies d'amour, sans faire soupçonner la moindre allégorie religieuse. Il en est qui s'élèvent jusqu'à la pompe de l'ode; et, dans aucune langue, il n'est rien au-dessus de la *Défaite de Sennachérib.*

Dans le Siége de Corinthe, lord Byron a peut-être moins cherché à concentrer l'intérêt sur un seul personnage qu'à composer une succession de scènes et d'émotions touchantes et solennelles, dessinées au milieu du tumulte des terreurs et de la sauvage ivresse de la guerre. Les critiques [1] ont trouvé que quelques-unes de ces oppositions étaient un peu trop contrastées, mais ils ont rendu justice à la magnificence de l'ensemble.

On ne saurait citer une scène de nuit plus belle que la description de celle qui précède le jour de l'assaut.

« Il est nuit; le disque argenté de la lune » brille sur le Cithéron; l'Océan déroule ses » vagues d'azur; la voûte des cieux est par- » semée d'étoiles semblables à des îles de lu- » mière au milieu d'un autre océan suspendu

[1] Ed. Rew.

» sur nos têtes. Qui peut les contempler, et » ramener ses regards sur la terre, sans éprou» ver un triste regret, et sans désirer des ailes » pour prendre l'essor vers leurs clartés im» mortelles !

» Le calme régnait sur les flots dont l'é» cume ébranlait à peine les cailloux du ri» vage et dont le murmure ressemblait à ce» lui d'un ruisseau; les vents dormaient sur » les vagues; les bannières cessaient de flot» ter; et au-dessus des lances qu'elles entou» raient de leurs plis affaissés, brillait le signe » du croissant.

» La voix des sentinelles troublait seule par » intervalles le silence; parfois aussi le cour» sier faisait entendre ses fiers hennissemens » répétés par l'écho des collines. Mais un mur» mure sourd, semblable au frémissement du » feuillage, s'éleva dans le camp réveillé tout » à coup. C'était la voix du Muezzin qui in» vitait l'armée à la prière de minuit. Cette » voix retentit comme les accens solennels » d'un génie dont les accens respirent une har» monie douce et mélancolique. Tels des sons » vagues et prolongés s'échappent d'une harpe » solitaire dont les cordes sont rencontrées par » le souffle des vents. Elle parut aux guerriers » de Corinthe le cri prophétique de leur dé» faite; les assiégans eux-mêmes frémirent, » comme frappés d'un de ces pressentimens » inexplicables qui saisissent soudain le cœur,

» le glacent d'effroi, et le font bientôt palpiter » avec violence, honteux de sa terreur invo- » lontaire. C'est ainsi que le glas de la cloche » vous fait tressaillir alors qu'elle n'annonce » que la pompe funèbre d'un inconnu, etc. »

Le coucher du soleil, à Athènes, dans le troisième chant du Corsaire, est seul compa- rable à ce morceau.

Le spectacle des chiens se repaissant de cadavres sous les murs de Corinthe a quelque chose de trop horrible peut-être. Ces vers,

And their white tusks crotched o'er the whiter skull
As it slipped thro' their jaws, when their edge grew dull,
Etc., etc.

pourraient servir de pendant à ceux où le Dante fait ronger la tête de l'archevêque Rug- gieri par Ugolin.

Racine avait dit :

Un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux
Que les chiens dévorans se disputaient entre eux [1].

Quelques-uns de ces hommes aujourd'hui si communs en Angleterre [2], qui cherchent partout de criminelles intentions, se sont

---

[1] Comedent canes carnes Jesabel, IV liber Regum, ch. IX, ver. 36.

[2] Lettre à Murray.

écriés que lord Byron a voulu consacrer l'adultère et l'inceste, en choisissant l'histoire tragique de Parisina, pour le sujet d'un poëme. La Phèdre de Racine ne trouverait pas grâce auprès de ces censeurs scrupuleux. Parisina est peut-être le plus fini des ouvrages de lord Byron, celui où l'on admire davantage le sentiment exquis du beau. Ce n'est plus ici un drame de terreur, mais un drame de pitié.

Il y a encore plus de mélancolie que de volupté dans cette ravissante exposition, où le crépuscule est peint avec toute la douceur de ses teintes. Le jugement et la condamnation des deux coupables, la défense hardie, fière et cependant modeste du fils, la muette douleur de la fatale beauté; tous ces détails sont traités avec une sensibilité et un talent admirables.

Had her eye in sorrow wept
A thousand warriors forth had leapt,
A thousand swords had sheathless shone,
And made her quarrel all their own.

Ce passage est évidemment emprunté à l'éloquent adversaire de la révolution française. Parlant de cette malheureuse reine complétement justifiée, récemment encore, par l'amie dont on avait aussi calomnié les sentimens [1], Burke s'écrie :

[1] Publication des Mémoires de madame Campan.

« Je ne songeais guère, en la voyant obtenir à juste titre tant de respect, d'enthousiasme et d'amour respectueux, qu'elle serait jamais obligée d'employer contre l'infortune, l'antidote cachée au fond de son cœur. Je ne songeais guère que je vivrais assez pour voir tant de disgrâces l'accabler au milieu d'une nation de braves, d'hommes d'honneur et de gentilshommes fidèles. J'aurais cru que dix mille épées seraient sorties de leurs fourreaux pour punir même un regard d'outrage. »

Dans ses vers sur Parisina,

And those who saw, it did surprise
Such drops could fall from human eyes!

on retrouve la pensée d'un autre écrivain éloquent comme Burke, et poëte comme lord Byron :

« Et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contenaient les yeux des rois. » *Châteaubriant*.

Mais ce qu'il y a de supérieur dans le poëme de Parisina, c'est l'exécution de la terrible sentence. Ici tout est grand et solennel, parce que tout est simplement conçu et simplement écrit. Le goût a rejeté l'inutile pompe du langage; et jamais poésie ne fut plus pathétique.

« Les cloches balancées dans la tour du » couvent font entendre ces sons prolongés » et lamentables qui agitent douloureusement

« tous les cœurs. Déjà on chante l'hymne com-
« posée pour les habitans du tombeau, et
» pour ceux qui doivent bientôt y descendre.
» C'est pour l'âme d'un homme qui va périr
» que retentissent les cloches lugubres et
» les chants de la mort : il est près du terme
» de ses jours, le genou fléchi aux pieds d'un
» moine, sur la terre nue et froide. O dou-
» leur ! l'échafaud est devant lui ; les gardes
» l'environnent, et le bourreau, le bras nu,
» se tenant prêt à frapper un coup prompt
» et sûr, examine le tranchant de la hache.
» La foule accourt, et vient voir dans une
» muette terreur le fils recevant le trépas par
» ordre du père.

» C'était un beau soir d'été ; les derniers
» rayons du soleil tombèrent sur la tête de
» Hugo, lorsque terminant ses tristes aveux,
» et déplorant sa destinée avec l'accent du
» repentir, il se baissait pour entendre de la
» bouche de l'homme de Dieu les paroles sa-
» crées qui ont le pouvoir d'effacer les souil-
» lures du crime : ce fut dans ce moment que
» les feux de l'astre du jour éclairèrent les
» boucles pendantes de sa noire chevelure ;
» mais ce fut surtout sur la hache homicide
» que vint se réfléchir cette lumière, telle
» qu'un éclair menaçant. »

A la fin de cette année, lord Byron fut le père d'une fille ; mais la naissance de ce gage

de l'amour conjugal, qui aurait dû cimenter la félicité des deux époux, fut suivie de leur séparation. Au milieu des fabuleuses explications de cette rupture, il est difficile d'en démêler la véritable cause. Il paraît cependant que la jalousie de lady Byron eut de trop justes motifs de plainte. On prétend même qu'une rivale avait été introduite auprès d'elle, pendant sa grossesse, par son volage époux, qui, habitué malheureusement aux mœurs relâchées de l'Orient, ne savait point borner sa tendresse à un seul objet. La part qu'il avait prise à la direction du théâtre de Drury-Lane ne pouvait aussi que l'entourer d'un cortége dont sa belle et chaste compagne devait au moins s'inquiéter.

Des ennemis habiles, et même d'officieux amis, s'empressèrent de jouer un rôle indiscret dans cette division domestique. Les débats d'un procès achevèrent de mettre le public dans une espèce de confidence. Le scandale s'empara de quelques révélations, et les exploita pour l'édification des oisifs. Les erreurs de ceux que leurs talens ont élevés au-dessus du vulgaire ne sont pas aisément oubliées par la médiocrité jalouse. Lord Byron eut à lutter contre une véritable persécution.

« Ici la calomnie, écumant de rage, m'ac-
» cusait à haute voix; là de lâches envieux
» prononçaient mon nom à voix basse, et

» distillaient leur venin le plus subtil : gens
» à deux visages, dont l'œil significatif inter-
» prète le silence, et qui, par un geste ou
» par un hypocrite soupir, communiquent
» au cercle des oisifs leur médisance muette.»

Une ligue de femmes s'organisa contre le poëte au nom de la morale, de la religion et de l'honneur national. Ces belles insulaires avaient à venger des injures adressées aux nymphes de la Tamise en général; elles n'avaient point pardonné sans doute les vers où, donnant la pomme de la beauté aux vierges de l'Ibérie, Harold s'écriait :

« Qui irait chercher les pâles beautés du
» Nord? qu'elles me paraissent ici fades et
» languissantes [1] ! »

Vainement lord Byron implora la grâce d'une épouse offensée; vainement les tendres caresses d'une fille au berceau plaidèrent pour un père au désespoir; le divorce eut lieu. Le noble lord prit soudain la résolution de s'exiler d'une patrie qui ne lui offrait plus que d'amers souvenirs. Sa dignité blessée ne se vengea, contre une de ses persécutrices, que par une satire pleine de fiel, mais qui lui fait peu d'honneur. Heureusement il a laissé aussi à la postérité un plus noble mo-

---

[1] Premier chant de Childe-Harold.

aument de ses regrets, dans l'élégie touchante de ses *adieux*, qui faisait dire à madame de Staël : « Je voudrais avoir été malheureuse comme lady Byron, et avoir inspiré à son époux les vers qu'il a faits pour elle. »

« Adieu! et si c'est pour toujours, pour » toujours encore adieu! Tu refuses en vain » de me pardonner; jamais mon cœur ne se » révoltera contre toi. Que ne peut-il s'ou» vrir à tes yeux, ce cœur sur lequel tu as si » souvent reposé ta tête, alors que tu goû» tais ce paisible sommeil que tu ne connaî» tras plus! Que ne peut-il te dévoiler ses » plus secrètes pensées! Peut-être avouerais» tu enfin qu'il y eut de l'injustice à le mé» priser ainsi!

» Nous vivrons éloignés; chaque jour nous » réveillera sur une couche veuve et soli» taire. Quand tu voudras te consoler avec » ta fille, quand ses premiers accens frappe» ront ton oreille, lui apprendras-tu à dire : » Mon père! » quoiqu'elle ne doive jamais » recevoir ses caresses! Quand ses petites » mains te presseront, quand ses lèvres iront » chercher les tiennes, pense à celui qui fera » toujours des vœux pour ton bonheur.... » Et si les traits de notre enfant ressemblent » à ceux de l'époux que tu ne dois plus re» voir, ton cœur fidèle encore palpitera pour » moi!... »

Le début du troisième chant de Childe-

Harold et les stances qui le terminent attestent aussi l'inconsolable douleur d'un poëte condamné, si jeune encore, à pleurer sa femme vivante et sa fille qui grandit sans connaître son père.

I.

« Ressembleras-tu à ta mère? ô ma tendre » enfant, Ada, seule fille de mon cœur, seul » espoir de ma maison! Lorsque je contem» plai pour la dernière fois l'azur de tes » yeux célestes, je reçus ton doux sourire et » te dis adieu.... Je m'éloigne encore de » toi....; mais aujourd'hui c'est sans espé» rance.... »

CXV.

« O ma fille! ce chant commença avec ton » nom; c'est encore avec ton nom, chère » Ada, que je le terminerai. Je ne puis te » voir ni t'entendre; mais jamais père ne » s'identifia comme moi avec sa fille. Tu es » l'amie qui consolera mon ombre après la » fuite des années. Tu ne dois jamais revoir » les traits de ton père; mais ma voix reten» tira dans tes rêves à venir, et parviendra » jusqu'à ton cœur lorsque le mien sera gla» cé par la mort. Tu entendras encore cette » voix paternelle s'échapper de ma tombe » pour te parler de mon amour. »

CXVI.

« Développer ta jeune intelligence, épier
» ton premier sourire, suivre les progrès de
» ton enfance, te voir comprendre peu à
» peu les objets qui sont encore des merveil-
» les pour toi, te bercer légèrement sur mes
» genoux, et imprimer sur tes lèvres le bai-
» ser d'un père; sans doute que ces tendres
» soins n'étaient point faits pour moi.... Hé-
» las! ils auraient charmé mon cœur.... Au mi-
» lieu des malheurs qui l'affligent, je sens
» une émotion vague et indéfinissable, mais
» que je crois reconnaître pour l'expression
» de ce besoin. »

CXVII.

« Ah! quand même la haine te serait pres-
« crite comme un devoir, tout m'assure que
» tu m'aimeras; en vain te serait-il défendu
» de prononcer mon nom, comme s'il était
» un de ces mots sinistres, présage de mal-
» heur et de honte; tout me dit que tu m'ai-
» meras encore après que la mort nous aura
» séparés; en vain voudrait-on exprimer de
» tes veines tout le sang que te transmit ton
» père, tu tiendrais à ce sang plus qu'à la
» vie, et tu ne pourrais cesser de m'aimer. »

CXVIII.

« Enfant de l'amour, tu naquis cependant

» au milieu des transes de la douleur, et tu » fus nourrie d'amertume; tels furent les élé» mens du cœur de ton père, et tels sont » aussi les tiens; mais le feu qui entretient » ta vie sera plus tempéré, et l'espérance em» bellira tes jours. Paix au berceau où ton » enfance repose ! Des plaines de la mer et » de la cime des monts, qui sont tour à tour » mon asile, je voudrais t'envoyer toutes » les bénédictions que tu aurais appelées sur » ton père, s'il avait pu rester toujours au» près de toi. »

Le noble exilé traversa rapidement la France pour visiter le théâtre de la dernière guerre, où ses rivaux, sir W. Scott [1] et Southey [2], sont, comme lui, venus chercher des inspirations moins heureuses que les siennes, quoique plus nationales. De la Belgique lord Byron se rendit à Coblentz, suivit le Rhin jusqu'à Bâle, et de Bâle vint à Clarens, sur le lac de Genève, par Soleure et Morat; la pyramide d'ossemens, terrible trophée de la défaite des Bourguignons en 1476, existait encore en partie dans ce dernier lieu. L'auteur de Childe-Harold s'empara de quelques débris de ce monument, pour les conserver, dit-il, avec soin. Il s'indigna

[1] La bataille de Waterloo, poëme.
[2] Pèlerinage du poëte à Waterloo.

de voir les postillons suisses enlever comme lui ces gages de la victoire de leurs ancêtres, mais pour des usages plus profanes : ces ossemens, blanchis par trois siècles, servaient à faire des manches de couteau ! Ce fait nous rappelle la description du champ de Waterloo par le romancier-historien, qui y vit la dépouille de nos braves, mise aussi à prix d'argent, pour aller orner le cabinet de l'antiquaire, ou figurer parmi les ustensiles grossiers du paysan et du soldat montagnard [1].

Clarens, terre classique pour les enthousiastes de Rousseau, fut quelque temps la résidenee du poëte dont l'imagination y évoqua plusieurs fois les ombres de Saint-Preux et de Julie. Le même sentiment qui lui avait fait traverser à la nage le détroit d'Abydos lui fit parcourir le lac de Genève.

« J'eus le bonheur, nous dit-il, de me rendre de la Meillerie à Saint-Gingo, par un temps d'orage qui ajoutait à l'impression de tous les objets environnans, malgré le danger que courait notre petit bateau. Grâces à un hasard que je ne regrettai pas, nous étions dans cette partie du lac où

---

[1] Lettres de Paul. Sir W. Scott a vu une cuirasse *de la Garde* employée comme marmite par un montagnard.

Rousseau amena le bateau de Saint-Preux et de madame Wolmar, pendant une tempête. En abordant à Saint-Gingo, nous trouvâmes que la violence du vent avait abattu quelques vieux châtaigniers au pied des montagnes. C'est sur la hauteur que s'élève une habitation appelée le Château de Clarens. Les coteaux sont couverts de vignobles, entrecoupés de quelques charmans bocages, dont l'un était jadis appelé le bosquet de Julie, et en conserve le nom. Ce nom lui survit depuis que le brutal égoïsme des misérables frélons d'une superstition odieuse, a remplacé par des ceps de vigne cet ombrage sacré. Rousseau n'a pas été heureux dans la conservation des localités où il avait placé les créations de son génie. Le prieur du grand Saint-Bernard a détruit une partie de ses arbres pour garnir son cellier de quelques tonneaux de plus, et Buonaparte aplanit une partie des rochers de la Meillerie, pour améliorer la route du Simplon. La route est excellente; mais je ne puis applaudir à la remarque que j'entendis faire, que *la route vaut mieux que les souvenirs.* »

Nous sommes fâchés que cet enthousiasme pour Rousseau ait mis dans la bouche de lord Byron des paroles si sévères contre ces pieux cénobites qui ont choisi un poste aussi périlleux pour remplir les saints devoirs de la charité évangélique. Les moines de l'ab-

baye de Newstead, que ses ancêtres chassèrent de leurs possessions, étaient peut-être des frêlons dans la ruche; mais la révolution elle-même respecta l'asile de ceux qui ont su, pourrait-on dire, enflammer de leur zèle exercé ces animaux dociles et sagacieux, compagnons de leurs périls. Peut-être la Nouvelle Héloïse était-elle d'ailleurs ignorée des religieux de l'hospice : mais leur dévouement vaut toute la science des ministre anglicans.

Malheureusement lord Byron fut presque complice d'un autre outrage adressé à ces bons pères. Lorsqu'il visita le prieur de Saint-Bernard à Chamouny, avec quelques-uns de ses compatriotes, on leur présenta l'album du couvent pour y inscrire leurs noms, et Percy Bysshe Shelley [1], ami particulier de sa seigneurie, ajouta au sien, en caractères grecs, l'audacieuse épithète d'Αθεος, Athée.

Ce fut Southey qui dénonça le premier ce blasphème que les moines, simples comme les apôtres, n'avaient pas encore compris.

De Clarens, lord Byron fit des excursions dans toute la Suisse : les caprices de son humeur apprirent bientôt aux Génevois qu'ils avaient parmi eux un poëte non moins bi-

---

[1] Auteur de la Reine Titiana, de Prométhée, etc.

zarre que le fut jadis le malheureux auteur d'Émile. Lord Byron désertait tout à coup sa maison, oubliant qu'il avait des hôtes invités par lui-même; une autre fois au milieu d'un cercle, le contact des hommes l'effarouchait soudain, et il disparaissait pour ne plus revenir.

Il trouva cependant à Coppet une âme qui sut comprendre la sienne. Le souvenir de l'hospitalité qu'il reçut de madame de Staël ne l'a jamais quitté. Plusieurs fois il a exprimé tout son enthousiasme pour celle qu'il associe aux plus grands noms.

« Au milieu des tableaux sublimes du lac » Léman, dit-il, mon plus grand bonheur » fut de pouvoir y admirer les aimables ver- » tus de l'incomparable Corinne [1]. »

---

[1] Corinne n'est pas restée en arrière dans son admiration pour le poëte. « Le piquant, l'originalité, l'imagination, voilà ce qui lui plaisait avant tout, dit madame de Necker de Saussure, voilà ce qui donnait de l'élan à son esprit, des ailes à son génie..... Voilà pourquoi certains auteurs étrangers l'enchantaient si fort. Lord Byron en particulier avait pour elle une valeur inépuisable. Il mettait en jeu toute son imagination, et elle écrivait de nouveau sur les conceptions de ce poëte. *Convenez que votre Richard Cœur-de-Lion sera un Lara*, lui dis-je une fois. *Peut-être*, me répondit-elle en souriant; *mais je vous promets que personne au monde ne s'en doutera*. En effet, elle n'a jamais rien imité, mais des germes

On ne sera pas fâché, sans doute, de connaître les premières impressions de lord Byron, quand le sublime spectacle de la Suisse s'offrit à ses regards. L'extrait de son journal que l'on va lire n'est que le croquis d'un de ces riches paysages si fréquens dans ses écrits; mais l'on aime à mettre les ébauches des grands peintres à côté des tableaux dont leur pinceau a depuis disposé les groupes et coloré les images [1].

« Septembre 22, 1816. — Parti de Thunn dans un bateau qui nous a fait traverser le lac en trois heures; le lac peu étendu, mais les rives belles; rochers jusqu'à l'extrême plage. — Débarqué à Newhouse; passé Interlachen; — successions de scènes au-dessus de toute description; — inscription sur un rocher : deux frères; l'un tua l'autre; — c'était bien un lieu pour un tel crime. — Après une variété de détours, arrivé à un énorme

---

inaperçus se développaient chez elle sous une forme originale, etc., etc. »

« Réné, l'épisode de Velleda dans *les Martyrs*, la scène de l'enterrement de l'*Antiquaire*, et les premiers poëmes de lord Byron, lui ont causé des émotions inexprimables et ont pour un temps renouvelé son existence. »

(*Notice sur les écrits et le caractère de madame de Staël.*)

[1] Voyez Manfred sur le Jungfrau.

rocher au pied de la montagne (le Jungfrau.) — Glaciers. — Torrens, dont l'un forme une chute de neuf cents pieds. Halte chez le curé. — Parti pour voir la vallée. — Entendu une avalanche tomber comme le tonnerre. — Glaciers énormes. — Orage. — Tonnerre, éclairs, grêle. — Spectacle d'une beauté parfaite. — Le torrent bondissant sur les rochers ressemblait aux crins flottans d'un coursier gigantesque, tel qu'on se figure le coursier blanc sur lequel est montée la Mort dans l'Apocalypse. Ce n'est ni vapeur ni eau, mais quelque chose entre les deux. L'immense hauteur lui donne une ondulation, ici plus étendue, là plus condensée; — étonnante, impossible à décrire.

» Septembre 23. — Gravi le Wringen. La *Dent d'argent* brillait d'un côté; de l'autre s'élevaient les nuages du vallon tournant sur eux-mêmes en précipices perpendiculaires, tels que l'Eumie, océan des enfers. — C'était un abîme blanc et couleur de soufre, d'une incommensurable profondeur en apparence. Le côté par lequel nous gravîmes n'était pas si effrayant; mais, parvenus au sommet, nos yeux dominèrent une mer de vapeurs qui se brisait contre le roc sur lequel nous étions.

» Arrivé au Grindelwald; nous sommes montés jusqu'au plus haut glacier. — Crépuscule; — mais clarté distincte et très-belle. — Glacier semblable à une tempête glacée.

— Lumière des étoiles admirable. — Tout ce jour a été aussi beau que celui où le paradis fut créé. — Traversé des bois entiers de pins flétris. — Flétris entièrement. — Troncs sans feuilles et sans vie ; effet d'un seul hiver, etc. »

Mais tout le charme de ces lieux ne put fixer long-temps l'esprit inquiet du noble lord, qui descendit des Alpes dans la belle Italie.

Privée peut-être pour toujours de revoir le poëte, l'Angleterre reçut avec plus d'enthousiasme encore les productions de son exil volontaire. La *Monodie de Shéridan* fut accueillie avec acclamation au théâtre; mais le *Prisonnier de Chillon* fut lu et relu avec transport dans la solitude comme la plus pure de toutes ses conceptions. Ce poëme moins pompeux, moins riche d'images que ceux qui l'avaient précédé, respire la simplicité touchante du poëte des lacs [1], quand son âme contemplative peint la mélancolie et les sentimens tendres.

La mort du plus jeune des martyrs, les

---

[1] Wordsworth, dont nous parlerons longuement dans la relation de notre voyage en Angleterre. *Ruth*, *Michel*, *les deux Frères* et quelques épisodes sur l'excursion justifient ce rapprochement.

émotions de celui qui survit, l'épisode de l'oiseau que son imagination lui fait prendre d'abord pour l'âme du dernier de ses frères; le moment où il peut jeter un regard sur le lac et les montagnes, la fin de sa captivité, tout dans le Prisonnier de Chillon appelle puissamment la sympathie des lecteurs.

Ce fut aussi de la Suisse que lord Byron envoya à Londres la continuation de Childe-Harold.

Ce troisième chant reproduit avec plus d'originalité encore la poésie énergique des deux premiers. Mais ici lord Byron, rival encore de Wordsworth, a ouvert son âme avec plus d'abandon aux inspirations de la nature, et il est presque sublime comme elle dans la partie descriptive du pèlerinage. Harold paraît moins souvent, et Byron davantage. Il nous conduit dans des lieux qui nous intéressent par leur association avec l'histoire de nos jours; au nom de Waterloo l'Europe tressaille. C'est pour verser des larmes sur la tombe d'un ami, c'est pour expier par cet hommage une injure faite à son père, que lord Byron est venu visiter cette plaine, « tombeau de la France, et fouler aux » pieds la poussière d'un empire. » Ce n'est point la bataille qu'il nous décrit comme le Barde d'Écosse ou comme le Lauréat; il nous dépeint Bruxelles au milieu d'une fête, au moment où le canon fait retentir son sinistre



signal; il nous transporte tout à coup au soir du terrible jour, lorsqu'il n'existe plus un seul de ces officiers qui naguère n'étaient occupés qu'à jouir de la fête et à conquérir les cœurs de la beauté; enfin, traversant un plus grand intervalle, il nous montre les moissons fécondées par la pluie de sang de la guerre, et le tableau de cette abondance et de ce calme nous fait vivement sentir combien nos plus grands débats sont peu de chose en présence du pouvoir de la nature qui en efface bientôt jusqu'aux moindres vestiges.

Le principal acteur du grand spectacle dont Waterloo fut témoin n'est pas oublié : « C'est là que l'aigle prit son dernier essor et fondit sur ses ennemis; mais la flèche des nations abat soudain l'oiseau orgueilleux qui traîne après lui quelques anneaux brisés de la chaîne du monde. » Considérant les grands événemens de 1815 comme homme et non comme Anglais, lord Byron s'est attiré le reproche d'avoir voulu flétrir la gloire de sa patrie. Il n'a pas même daigné nommer le général que l'Angleterre appelle son Turenne; admirateur des lauriers cueillis à Marathon, et du trophée élevé à la liberté helvétique dans les champs de Morat, il n'a vu dans les vainqueurs de Waterloo que des esclaves stipendiés, combattant contre un usurpateur pour consolider la tyrannie de leurs maîtres.

Mais bientôt le poëte dit adieu au théâtre des combats pour contempler le tableau de la nature; il s'égare sur les bords du Rhin, et nous fait admirer ce fleuve imposant et les lieux enchanteurs qu'il arrose; l'onde qui se déroule entre des coteaux chers au dieu du nectar, les rians vallons, le vert feuillage des arbres, les rochers, les villes éparses; « et surtout ces châteaux solitaires qui semblent dire tristement adieu au voyageur; le lierre tapisse leurs murs grisâtres : leurs ruines sont revêtues d'un manteau de verdure. » Après avoir salué la tombe de notre brave Marceau, « champion désintéressé de la liberté, » et les plaines glorieuses de Morat, le poëte s'enfonce dans les Alpes pour y chercher un spectacle plus sauvage et plus conforme aux goûts de celui qui se réfugie dans la solitude, « pour y réveiller dans son âme des pensées oubliées un moment, mais toujours chéries. »

Ferney et Lausanne lui rappellent Voltaire et Gibbon, qui obtiennent tous deux l'hommage de sa muse; mais c'est surtout le souvenir de Rousseau qui l'inspire, à Clarens, à Vevay, à la Meillerie, et dans tous les lieux consacrés par la Nouvelle Héloïse. Après y avoir mêlé la voix de ses douleurs aux mugissemens d'une tempête, il se calme avec la nature.

« Limpide Léman ! le contraste de ton lac
» paisible avec le monde orageux au milieu
» duquel j'ai vécu m'avertit d'abandonner
» les vagues de la terre pour une onde plus
» pure. La voile de la nacelle dans laquelle je
» parcours ta surface polie semble une aile si-
» lencieuse qui me détache d'une vie bruyan-
» te ; j'aimais jadis les mugissemens de l'o-
» céan furieux ; mais ton doux murmure
» m'attendrit comme la voix d'une sœur qui
» me reprocherait d'avoir trop aimé de sau-
» vages plaisirs. »

Tels sont les principaux traits du troisième chant de ce voyage poétique dont l'Italie doit fournir les derniers tableaux. Mais en suivant l'ordre des dates il nous faut d'abord parler du poëme dramatique de Manfred, dont l'action se passe dans les majestueuses solitudes des Alpes.

Le fameux Goëthe, dont l'amour-propre jaloux voit avec dépit toutes les gloires contemporaines, a réclamé dans un journal d'Allemagne l'idée originale de Manfred. Lord Byron a répondu en dédiant sa dernière tragédie à l'auteur de Faust. La prétention de Goëthe a semblé d'autant plus extraordinaire qu'un auteur anglais [1] a été

[1] The tragical history of doctor Faust by Marlowe.

évidemment mis à contribution par lui pour le sujet et pour plusieurs détails de son drame bizarre. On trouve entre autres dans la tragédie de Marlowe l'apparition d'Hélène de Troie, et les vers que lui adrèsse l'amoureux sorcier prouvent, avec beaucoup d'autres passages, que ce contemporain de Shakspeare mérite d'être lu par les poëtes.

« Est-ce là celle pour qui mille vaisseaux couvrirent la mer, et qui fut cause de l'incendie de cette Ilion dont les tours se perdaient dans les nues? Tendre Hélène, rends-moi immortel par un baiser! — Tes lèvres attirent toute mon âme! — Viens, Hélène, je ne saurais plus m'éloigner de toi. Le ciel lui-même est sur tes lèvres; tout ce qui n'est pas Hélène n'est que méprisable. Oh! tu es plus belle que le soir d'un jour pur paré de la beauté de mille étoiles; tu es plus aimable que le monarque des cieux dans les bras de la voluptueuse Aréthuse. »

Mais ni dans le Faust de Marlowe, ni dans celui de Goëthe, on ne trouve rien qui puisse ravir à Manfred le mérite de l'originalité. Nous pencherions plutôt vers l'opinion des critiques à qui le Prométhée d'Eschyle a paru un modèle plus direct de ce poëme.

Marlowe, Goëthe et Byron ont conçu la même idée des communications de l'homme avec le monde invisible; mais Byron seul l'a

traitée d'une manière sérieuse et solennelle. Marlowe et Goëthe en ont plus souvent tiré des scènes burlesques. Leur Faust possède de grands attributs; mais ils n'ont pu l'élever au-dessus des plus prosaïques détails de la vie : il n'y a qu'indécision et inconstance dans son âme. Il est souvent en contradiction avec lui-même, parce qu'il a conservé le cœur d'un enthousiaste avec la tête d'un sceptique. S'il aspire au sublime c'est pour redevenir bientôt, dans ses opinions et ses actes coupables, l'instrument docile et vil quelquefois de Méphistophelès. Le caractère de Manfred est plus fier, plus grand, plus tragique. Sa dignité n'est jamais compromise. Il ne reconnaît d'autre puissance supérieure que celle de son implacable remords.

Rien n'est plus terrible que la lutte de cette noble intelligence contre ses propres pensées; elle n'a été douée d'une énergie surnaturelle que pour être capable de souffrir davantage et de souffrir plus long-temps. Son désespoir ressemble à un véritable suicide de l'âme.

Ces deux pièces ne diffèrent pas moins par le plan, les détails, et surtout par les impressions qu'elles laissent.

Quant à l'action, elle est à peu près nulle dans Manfred, parce que tout se rapporte à un seul caractère qui n'est en présence que de ses souvenirs et des fantômes qu'il évo-

que; ces personnages du monde immatériel ne sont guère qu'une espèce de chœur, dit l'Edimburg-Review. Manfred est réellement le seul acteur; ses souffrances sont toute la pièce. Je ne sais si l'on admettra l'apologie de l'obscurité de cette production originale. Cette obscurité, selon la Revue, fait partie de sa grandeur; et le lointain vaporeux dans lequel se perdent certains événemens a été habilement imaginé pour ajouter à la majesté des premiers plans du tableau, accroître la curiosité, et inspirer une mystérieuse terreur.

Nous admirerons plus volontiers avec les mêmes critiques la magie poétique par laquelle lord Byron a su personnifier de véritables abstractions métaphysiques, et ces existences merveilleuses qui rappellent les créations de Prospero [1].

Dans Manfred lord Byron donne des formes visibles à ses sentimens, à ses idées pour pouvoir mieux les saisir et les contempler dans son enthousiasme. La nature inanimée ne suffit plus à la passion exaltée de son âme : la fée des Alpes, qui semble une émanation de l'écume lumineuse de la cataracte, est un de ces symboles poétiques dignes de rivaliser avec les évocations brillantes de la mythologie de l'Orient.

[1] La tempête.

Mais ce qui frappe surtout dans Manfred, c'est l'hommage rendu à cette existence supérieure, proclamée par le vénérable abbé de Saint-Maurice, fort de sa foi et de sa charité. On a cru y reconnaître une tendance au manichéisme; mais le triomphe du bon principe est un aveu précieux pour la morale et la religion.

Il était permis de se flatter que l'âme du poëte, écartant peu à peu les images dont elle avait jusqu'alors été enveloppée, se montrerait avec une majesté moins sombre. Ce n'est plus ici une aveugle fatalité qui a précipité le héros dans le malheur et le crime; mais l'abus des dons précieux de son intelligence, l'égarement de ses passions, et l'orgueil surtout, qui perdit les anges. Lord Byron reconnaît des devoirs tracés à l'homme, des limites qu'il lui était défendu de franchir. Comme notre premier père, Manfred a osé dérober les fruits de l'arbre de la science. Son désespoir est criminel, mais on sent que cette âme puissante pourrait encore redevenir digne de sa céleste origine :

Yet shall reascend
Self raised, and repossess its native seat [1].

---

[1] « Elle saura se relever elle-même et reprendre possession de sa céleste patrie. »

Manfred est puni dans ce qu'il aime ; l'incertitude du bonheur d'Astarté fait son plus grand malheur, et quand il revoit son ombre, il la supplie de lui dire qu'elle jouit de la céleste félicité.

> Say..... That I do bear
> The punishment for both. — That thou wilt be
> One of the blessed..... Etc. [1].

L'apparition de cette ombre bien-aimée est conçue avec le même sentiment religieux. Cette victime si jeune, si belle, moins coupable qu'égarée, ne se montre à nous que pour nous révéler la mort, la justice divine et l'éternité.

Combien ne doit-on pas regretter que le séjour de l'Italie ait depuis détourné si souvent l'auteur de Manfred de la direction naturelle de son génie ! Mais toute sa grandeur se retrouve dans le quatrième chant de Childe Harold terminé à Rome et dédié à Hobhouse, qui était venu rejoindre son noble ami à Venise pour parcourir avec lui la patrie du Dante et de l'Arioste.

Ce quatrième chant offre les mêmes défauts que les précédens, absence presque continuelle de transitions, idées vagues, inco-

---

[1] « Dis-moi que je suis puni pour toi et pour moi, et que tu feras partie du chœur des bienheureux. »

hérentes, et quelquefois d'une obscurité impénétrable; mais des sentimens vifs et généreux, la puissance réunie de la pensée et de la magie du style émeuvent et enchaînent l'âme du lecteur. On pourrait citer des lamentations sur Venise, les rêveries qu'excitent dans le cœur du poëte la tombe de Pétrarque, l'hommage qu'il rend au Tasse, au Dante, à l'Arioste, à tous les grands poëtes de l'Italie, son enthousiasme pour les chefs-d'œuvre de l'art dans Florence et dans Rome, le contraste de la sanglante bataille dont Thrasymène fut témoin, et du paysage charmant qu'offre aujourd'hui ce lac argenté, les horreurs de la cascade de Vélino, l'imposante énumération des montagnes qu'a visitées le pèlerin, la description des grands monumens et des ruines de la ville éternelle, l'apostrophe terrible et pathétique à Némésis, près du temple des Furies, l'éloge funèbre de la princesse Charlotte, et ses adieux solennels à l'Océan; enfin la plus grande partie de ce chant est bien digne de l'enthousiasme qu'il a excité en Angleterre. Mais c'est surtout quand le noble pèlerin s'approche de la ville éternelle que l'on s'attend à de solennelles révélations de sa muse. Ici chaque pierre est un monument. Ce qui n'est plus que ruine est aussi sublime que ce qui a résisté aux ravages des siècles pour attester les grandes destinées du peuple-roi. La Grèce elle-même avec tou-

tes ses grâces naturelles et le cortége de ses illustrations le cède en majesté à ce qui reste de Rome antique; son nom règne encore au loin sur les esprits des hommes, et à l'aspect de ses augustes remparts, l'âme la plus froide éprouve « un sentiment romain; » c'est ici qu'elle conçoit le patriotisme converti en passion, et le génie lui-même moins fier de sa gloire individuelle que de sa patrie. Quand à ce premier enthousiasme succède la tristesse que fait naître l'aspect de cette reine déchue, il y a encore de grandes pensées dans cette nouvelle émotion. En errant parmi ces décombres sacrés, on sent que la langue des hommes n'a pas de paroles assez imposantes pour exprimer le deuil du Capitole. Les gigantesques images qu'évoque le poëte n'ont rien d'exagéré. Sa poésie est en harmonie avec le sublime spectacle qui l'entoure : C'est une intelligence supérieure qui récite l'hymne des douleurs de Rome :

« La Niobé des nations est devant vous privée de ses enfans et de ses couronnes, sans voix pour dire ses infortunes! Ses mains flétries portent une urne vide dont la poussière sacrée est dispersée depuis long-temps. Le monument de Scipion ne contient plus ses cendres. Oui, les mausolées ne sont plus la demeure des héros. Peux-tu couler, antique fleuve du Tibre, près de ces déserts de marbre; soulève tes flots jaunâtres pour en

couvrir comme d'un manteau les affronts de Rome! »

Ici se termine la série des principaux ouvrages sur lesquels est fondée la renommée de lord Byron en Angleterre et en Europe. Ceux que nous allons examiner sont le résultat d'un autre système, d'une autre direction de sentimens et d'idées. Quelques reproches que le goût et la morale puissent adresser aux premières créations de sa muse, il y a tant d'éclat et de force dans ses rêveries les plus irrégulières, tant de solennité dans ses plaintes contre le sort et la société, qu'on ne désespérait pas de le voir enfin revenir à des principes purs, à des croyances plus consolantes.

His form had not yet lost
All his original brightness, nor appeared
Less than archangel ruined.
(MILTON, Paradise Lost.)

« Son aspect n'avait pas encore perdu
» toute sa splendeur divine; il était encore
» un archange, quoique déchu. »

Son scepticisme n'était point la froide raillerie de Beppo et de don Juan. Il n'y a ni philosophie ni charité, disions-nous avec ses admirateurs, dans ces condamnations amères et sans appel qu'on prodigue si souvent à la disposition involontaire d'une âme qui

flotte dans le doute. Hélas! les ombres et les spectres qui assiégent l'imagination de Byron n'ont-ils donc jamais troublé la nôtre? Ne soyons pas aveugles aux éclairs fréquens qui percent les ténèbres dont il est entouré. Reconnaissons que la sublime tristesse que lui inspirent les mystères de l'existence mortelle est toujours mêlée à un désir de l'immortalité, et exprimée dans un langage digne du ciel [1].

---

[1] Notice de la IIe. édit. de cette traduction. Nous reproduirons ici les vers de M. de Lamartine. Ce jeune poëte qui a eu aussi des jours de doute comme le prouve sa méditation *du Désespoir*; a imité souvent avec bonheur la manière et des passages de lord Byron. On reconnaîtra aussi des vers de Milton cités tout à l'heure. C'est à l'auteur de Childe-Harold que M. de Lamartine adresse cette apostrophe :

Toi, dont le monde encore ignore le vrai nom,
Esprit mystérieux, mortel, ange, démon,
Qui que tu sois, Byron, bon ou mauvais génie,
J'aime de tes concerts la sauvage harmonie,
Comme j'aime le bruit de la foudre et des vents,
Se mêlant dans l'orage à la voix des torrens.
La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine;
L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine;
Il ne veut comme toi que des rocs escarpés
Que l'hiver a blanchis, que la foudre a frappés,
Des rivages couverts des débris du naufrage,
Ou des champs tout noircis des restes du carnage;
Et tandis que l'oiseau qui chante ses douleurs
Bâtit au bord des eaux son nid parmi les fleurs,
Lui des sommets d'Athos franchit l'horrible cime,

Mais il semblerait que le noble poëte se lasse de la dignité de sa muse et de ses éloquentes douleurs. Dans les ouvrages sérieux qui ont succédé à l'Odyssée de Childe-Harold, il cesse de prêter ses propres sentimens à son héros; ce n'est plus que dans le satirique badinage auquel s'exerce sa verve facile, qu'on retrouve encore son individualité; et là, le rêveur Harold a pris le masque d'Aristophane, livrant à la dérision Socrate aussi-bien que les sophistes. S'il revêt parfois

---

Suspend aux flancs des monts son aire sur l'abîme;
Et là, seul, entouré de membres palpitans,
De rochers, de sang noir sans cesse dégouttans,
Trouvant sa volupté dans les cris de sa proie,
Bercé par la tempête il s'endort dans sa joie.
Et toi, Byron, semblable à ce brigand des airs,
Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts,
Le mal est ton spectacle et l'homme est ta victime.
Ton œil, comme Satan, a mesuré l'abîme;
Et ton âme y plongeant loin du jour et de Dieu,
A dit à l'espérance un éternel adieu :
Comme lui maintenant régnant dans les ténèbres,
Ton génie invincible éclate en chants funèbres.
Il triomphe, et ta voix, sur un mode infernal,
Chante l'hymne de gloire au sombre Dieu du mal.
. . . .
. . . .
Ah! si jamais ton luth, amolli par tes pleurs,
Soupirait sous tes doigts l'hymne de tes douleurs,
Ou si du sein profond des ombres éternelles,
Comme un ange tombé tu secouais tes ailes;
Et prenant vers le jour un lumineux essor,
Parmi les chœurs sacrés tu t'asseyais encor;
Jamais, jamais l'écho de la céleste voûte,
Jamais ces harpes d'or que Dieu lui-même écoute,

ses lugubres attributs, il en fait un costume de carnaval; s'il tire encore de sa lyre de pathétiques accords, il les interrompt tout à coup par des airs de parodie. Plaignons-le de ne pouvoir dire, avec la candeur de Corinne: Je n'ai jamais donné un ridicule à la plus petite vertu.

Plaignons-le d'avoir dédaigné la gloire sans reproche de son rival sir W. Scott, qui, dans ses poëmes, comme dans ses romans, est à la fois écrivain moral et grand écrivain.

La rivalité de ces deux princes de la littérature anglaise moderne a souvent inspiré aux critiques des parallèles qui sont plutôt des oppositions. Comme nous l'avons déjà remarqué dans les poëmes de lord Byron, le poëte paraît toujours, et partout avec ses pensées, son caractère individuel; tout est

---

Jamais des séraphins les chœurs mélodieux
De plus divins accords ne raviraient les cieux !
Courage, enfant déchu d'une race divine,
Tu portes sur ton front ta superbe origine!
Tout homme en te voyant reconnaît dans tes yeux
Un rayon éclipsé de la splendeur des cieux! . . . . . .
Roi des chants immortels, reconnais-toi toi-même!
Laisse au fils de la nuit le doute et le blasphème;
Dédaigne un faux encens qu'on t'offre de si bas,
La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.
Viens reprendre ton rang dans ta splendeur première
Parmi ces purs enfans de gloire et de lumière,
Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer,
Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer.

(Médit. poétiques.)



chez lui déclamation, réflexion spontanée.

Dans sir W. Scott [1], le poëte disparaît complétement derrière les héros et les événemens.

Dans le premier un seul et même caractère revient sans cesse quoique la draperie soit changée, et l'action peu importante est subordonnée au caractère. Dans l'autre, les caractères sont diversifiés, l'action marche avec rapidité, mais avec ordre.

Sir W. Scott aime à multiplier les héros, les images, et à les grouper avec art pour produire des effets analogues à ceux de la peinture; lord Byron ne cherche que la simplicité et l'unité d'une création isolée; ses héros sont seuls sur un piédestal, déployant leur force surnaturelle ou l'énergique et calme repos de leur douleur.

L'artiste qui voudrait reproduire la poésie de Scott serait donc obligé d'avoir recours à la magie du pinceau; et, comme Moore l'a dit, le premier je crois, de lord Byron, l'artiste qui voudrait emprunter les figures de ses sombres histoires, devrait s'armer du ciseau du sculpteur ou les jeter en bronze.

---

[1] Nous ne citons ici que W. Scott, poëte; car s'il entrait en lice avec le cortége des héros célébrés dans sa prose, quel rival, je ne dis pas en Angleterre, mais en Europe, oserait se mesurer à un si terrible jouteur?

Lord Byron aime surtout à analyser l'âme de ses acteurs, et Scott, plus minutieux dans les costumes, laisse ses héros dévoiler eux-mêmes leur âme, ou se contente de les faire agir dans des événemens réels.

Scott compte beaucoup sur le choix de son sujet; Byron ne compte que sur lui-même.

Dans les descriptions Byron est plus passionné; Scott plus pittoresque.

La poésie de Byron comme celle de Scott ressemble à une improvisation; mais on dirait que Byron improvise à la fois et son sujet et ses vers, tandis que Scott s'est d'abord imposé un plan.

Aussi y a-t-il dans Byron plus de désordre et d'obscurité mais plus d'inspiration, plus de profondeur, plus de force, et dans Scott moins d'exagération, et moins de vague, plus d'ensemble, de suite, de clarté et de symétrie. Il semble que l'un n'a produit que des ébauches, ou des fragmens; les poëmes nationaux de l'autre sont déjà, comme ses romans, des narrations historiques, mais parées de ces brillantes couleurs que le génie seul peut donner à la réalité [1].

Que ne pouvons-nous du moins, pour le

---

[1] On retrouvera dans la biographie de sir W. Scott (éd. in-8.), ce contraste mieux développé peut-être.

bonheur de lord Byron, trouvant un rapprochement plus facile entre son existence privée et celle du barde d'Écosse, décrire ses tranquilles loisirs dans l'antique manoir de ses pères, où son cœur ne jouirait pas moins des douceurs de la vie domestique que du bruit de sa renommée! C'est toujours dans l'exil que sa muse est condamnée à chercher ses inspirations. Après la publication du dernier chant de Childe-Harold, Venise et ses environs ont été pendant plus de deux années l'asile de son choix. Sa demeure était une vieille abbaye entourée d'arbres sombres et sublimes. Il allait assez souvent le soir à l'Opéra; lord Byron trouvait une ravissante poésie dans l'heureuse alliance de la musique et de la langue italienne. Il aimait aussi à parcourir silencieusement les lagunes dans une gondole, où il excitait les rameurs à répéter encore les chants presque oubliés du Tasse et de l'Arioste. Cependant, la Rome de l'Océan paraissait peu convenable à ses habitudes; passionné comme Alfieri pour l'exercice du cheval, c'est un besoin pour lui de s'y livrer chaque jour. Heureusement il existe près de Venise un terrain sablonneux de peu d'étendue, où lord Byron dressait ses chevaux; les Vénitiens peu accoutumés à ce spectacle allaient souvent admirer son adresse. Le poëte s'était aussi acquis des titres à leur reconnais-

11...



craindrais de vous faire tort plutôt que de vous servir.

Quand, après avoir quitté sa seigneurie, la jeune personne ouvrit le billet, elle reconnut que c'était un mandat de cinquante livres sterling sur son banquier.

On sait aussi que plusieurs des ouvrages de lord Byron ont été libéralement donnés par lui à ses amis; or ses vers se paient jusqu'à une guinée la pièce; et tel de ses poëmes a été à la vingtième édition.

Malheureusement Beppo et don Juan sont venus servir de nouveau texte aux calomniateurs de la morale et de la vie privée du poëte.

Beppo seul n'est certes pas un délit bien grave. Le fond léger de ce conte est brodé avec une heureuse facilité, et quelques traits satiriques y rappellent l'ingénieuse malice de Prior et de Peter Pindar. Le charme du style, complétement évaporé dans la traduction, consiste dans l'aisance et le naturel.

Le ton frivole de la conversation familière y est conservé malgré la mesure de la versification. Dans la correspondance *de la famille Fudge*, Thomas Moore a réussi dans un genre analogue; et il est vrai de dire qu'il a moins respecté les lois de la bienséance et surtout celles de l'hospitalité que lord Byron.



Mais c'est surtout don Juan qui a fait fulminer l'anathème contre le noble poëte. Il n'a pu s'empêcher de déplorer lui-même, dans le premier chant, la perte de ses illusions.

CCIV.

« C'en est fait! c'en est fait! je ne sentirai » plus cette rosée vivifiante qui entretient » ces émotions toujours nouvelles dont la » source est dans nos cœurs, trésor sem» blable à celui que l'abeille porte dans son » sein. Malheureux! il était en ton pouvoir » de doubler même la suavité d'une fleur. »

CCV.

« C'en est fait! c'en est fait! ô mon cœur, » tu ne peux plus être mon seul univers, toi » qui étais mon unique bien, te voilà comme » séparé de moi, tu ne saurais plus suffire à » ma félicité ou à mon malheur; l'illusion » s'est évanouie pour toujours. Tu es devenu » insensible, je crois, mais pas plus mau» vais pour cela, et à ta place j'ai acquis » une dose de jugement, quoique Dieu seul » sache comment le jugement a pu trouver à » se loger chez moi. »

CCXVI.

» Mes jours d'amour sont finis; les char-

» mes des jeunes beautés, ceux d'une épouse » ne m'abuseront plus, encore moins ceux » d'une veuve! il faut changer de vie; plus » d'espérance crédule,......... plus d'ambi- » tion!....

» A quoi aboutit la gloire? à nous faire » remplir une page incertaine! Les uns la » comparent à l'action de gravir une colline » dont le sommet est perdu dans les vapeurs » comme celui de tous les monts. Les hom- » mes parlent, écrivent, prêchent; les héros » tuent, les poëtes consument leur lampe » nocturne; et pourquoi? pour obtenir, » quand ils ne seront plus que poussière, un » nom, un mauvais portrait ou un buste » pire encore. »

C'est évidemment sur les contes philosophiques de Voltaire que ce nouveau poëme est modelé. On peut dire que jusqu'ici lord Byron avait plutôt considéré les hommes à travers le même prisme que Rousseau. Quelles qu'aient été les erreurs de l'auteur d'Émile, ses vues de la nature humaine sont le plus souvent justes et profondes. Il ne cherchait point, comme le philosophe de Ferney, à combattre sa sensibilité, mais il préférait souffrir jusqu'à la fin en se consolant des peines auxquelles le condamnait son génie par les inspirations généreuses dont s'enivrait son âme. Ses sublimes rêveries

étaient de véritables révélations du beau idéal, et s'il fut appelé sophiste, c'est que, dans l'application de ses principes, il oubliait que la pureté des sentimens qu'il exprimait n'était point faite pour les passions grossières de la société.

Voltaire vit le monde tel qu'il était, avec ses élémens de discorde, ses vices et sa misère mal fardée; son cynisme se consola, en riant, de sa laideur. La philosophie de Candide ne flatte aucune passion, ne conduit à aucune immortalité positive; elle excite seulement l'homme au mépris de tout ce qu'il doit à ses semblables; elle n'inspire point l'orgueil, mais elle anéantit tout respect pour l'espèce humaine.

Lord Byron semble, en adoptant ces principes, avoir pris en même temps des leçons du démon de Faust, le satirique Méphistophelès. On découvre dans les scènes de don Juan un singulier mélange d'enthousiasme et de dérision, de légèreté et de sentiment, de tendresse passionnée et de froide indifférence; et cette alliance ne sert qu'à faire mieux ressortir le ridicule qu'il veut donner à l'enthousiasme, au sentiment, et aux tendres affections. Avec lui la moquerie est une arme doublement empoisonnée.

« Amour, patriotisme, valeur, dévouement, ambition, constance; tout n'est plus qu'illusions, et folie de dupes, dit Jeffrey, dont

nous adoptons à peu près les expressions [1]; on dirait que la seule existence désirable est celle qui consiste en une alternative de périls pour exciter les sens, et de banquets et d'intrigues, pour les flatter de nouveau.

» Si cette doctrine se montrait seule sans ses exemples, elle révolterait plus qu'elle ne séduirait. Mais l'auteur a le don malheureux de personnifier toutes les consolantes et nobles illusions, avec tant de grâce, de force et de vérité, qu'il est impossible de ne pas supposer d'abord qu'il y croit lui-même; mais soudain il se dépouille de ce caractère d'emprunt; et, un moment après nous avoir émus et exaltés, il recommence sa moquerie sur tout ce qu'il y a de sérieux et de sublime, et nous abandonne avec une plaisanterie grossière, avec un froid sarcasme et une personnalité cruelle, comme pour nous démontrer, par son propre exemple, comment il est possible d'éprouver ou de feindre les beaux et grands sentimens, sans y avoir foi, et sans les respecter.

» Telle est la scène où le jeune Juan se cache dans le lit de dona Julia et qui finit par « le débordement de paroles éloquentes » avec lequel la femme coupable repousse avec audace les trop justes soupçons de son

---

[1] Num. 72.

époux. Toute cette scène est comique, sinon décente; mais quand le poëte fait ensuite adresser par cette femme sans pudeur à son jeune amant une épître brûlante d'un pur et fidèle amour, il profane l'éloquence sacrée du cœur en l'associant indirectement à une impudique passion. De même la sublime et terrible description du naufrage est étrangement interrompue par des traits de bouffonnerie triviale. Nous passons des gémissemens d'un père sur son fils mourant de faim, à la demande que fait Juan d'une pate de son chien [1]. L'ode si belle sur la liberté des Grecs est suivie d'une suite de stances sans goût; et à la mort touchante d'Haïdée succèdent de joyeuses scènes d'intrigue et de mascarades dans le sérail.

» Tous nos bons sentimens ne sont donc excités que pour nous accoutumer à leur prompte et complète extinction, et nous sommes sans cesse ramenés à la doctrine matérielle de l'ouvrage: l'absence de la fidélité dans les femmes, ou de l'honneur dans l'homme, et la folie de chercher dans les autres de telles vertus, ou de les cultiver pour un monde qui ne les mérite pas. Le tout est

[1] Ce qu'il y a de bizarre, c'est que l'histoire du naufrage et du chien est presque littéralement copiée d'une semblable aventure de l'amiral Byron, grand-père de l'auteur.

disposé avec tant d'esprit et de connaissance du cœur humain, que la leçon est rendue aussi agréable que le système plausible ; ce qui pourrait servir d'antidote a été prévu et présenté d'avance sous les formes les plus séduisantes ; mais avec de telles associations, que l'efficacité en est neutralisée, ou tourne au profit du poison. »

Osons le dire, cette guerre faite à l'enthousiasme n'a rien d'honorable pour le génie. Lord Byron ne l'aurait-il pas soupçonné lui-même en publiant don Juan sans y mettre son nom ? Ce n'était se cacher qu'à demi ; de continuelles allusions aux événemens de sa vie et à l'histoire de sa famille auraient trahi le poëte quand on ne l'aurait pas reconnu dans les sublimes horreurs du naufrage, comme dans les traits plus gracieux de son pinceau. Quelques digressions d'une philosophie originale et gaie font aussi regretter vivement que lord Byron ne s'en soit pas tenu au ton léger d'un badinage dicté par le bon goût et par une ingénieuse malice, au lieu d'effrayer les lecteurs par son scepticisme sans pitié, tel qu'un démon riant des rêves sublimes de la vertu.

Don Juan doit voyager pendant douze chants. Le héros est jeune encore, il peut se corriger et faire amende honorable ; ce ne serait qu'une contradiction nouvelle dans



les principes de l'auteur. Lord Byron n'a pas été plus d'accord avec lui-même en opinions littéraires : la dispute avec le révérend docteur Bowles est une lance rompue en faveur, non-seulement de la morale, mais encore des doctrines classiques dont Pope fut le champion, en Angleterre, dans le siècle dernier :

« Comment Socrate fut-il le plus grand » des hommes ? par sa morale. Qu'est-ce qui » a prouvé que Jésus-Christ était le fils de » Dieu ? ses divins préceptes autant que ses » miracles ! »

Plus loin il ajoute :

« La populace de nos poëtes modernes de» mande l'ostracisme de Pope, parce qu'ils » sont fatigués, comme l'Athénien, de l'en» tendre appeler le juste. Ils combattent aussi » pour la vie ; car, si Pope se maintient à son » rang, ils retomberont au leur. Ils ont élevé » une mosquée à côté d'un temple grec de la » plus belle architecture ; et plus barbares » que les barbares qui me fournissent cette » figure, ils ne seront pas contens de leur » édifice grotesque qu'ils n'aient détruit le » majestueux monument qui les couvre de » honte.

» On me dira que j'ai marqué dans les » rangs de ces barbares : cela est vrai, et j'en » rougis. On m'a vu parmi ceux qui ont bâti

» cette tour de Babel, suivie d'une confusion
» de langues; mais je n'ai jamais été de ces
» destructeurs jaloux du temple classique de
» notre prédécesseur.... »

La lettre sur Pope servit en quelque sorte de transition entre les premiers ouvrages de Byron et ses tragédies fondées sur le système des unités. Cette nouvelle levée de bouclier en faveur d'Aristote dans la langue de Shakspeare n'a pas été aussi heureuse qu'elle aurait pu l'être. On pourrait comparer le poëte à ces danseurs de Masulipatam [1] dont parle Moore, qui dansent avec des chaînes; ou, pour emprunter de Jeffrey une comparaison plus noble, à un chevalier qui se dépouillerait de ses armes habituelles [2]. Amadis lui-même, quand il abandonnait son épée enchantée et son casque à l'épreuve, était un mortel encore plein de force, mais non plus en état de combattre les géans et les dragons; lord Byron, sans les attributs tour à tour gracieux et terribles de sa muse, est encore un écrivain habile et exercé, mais il n'a plus la même chaleur ni la même force.

Le souvenir de la «Venise Sauvée» que rappelle «le Doge» fait regretter que lord

[1] Lalla Roukh.

[2] Ed. Rev. jul. 1821.

Byron n'ait pas voulu surpasser Otway dans l'emploi des passions, comme il l'a surpassé dans la vigueur du style et la conduite du drame. Malheureusement aussi, malgré l'authenticité historique du fait, il y a au théâtre quelque chose de choquant dans la disproportion de l'injure et de la vengeance. On a critiqué la candeur d'Angiolina comme une froide vertu et l'amour raisonnable du doge comme ridicule. Il existe cependant une heureuse opposition entre cette épouse si jeune, si pure, si calme, et le vieillard dont le sang presque épuisé pour sa patrie et la gloire a retrouvé toute l'énergie de sa jeunesse quand il croit son honneur blessé. Il y a quelque chose de touchant et d'honorable pour la nature humaine dans le noble sentiment qui consacre le nœud des deux époux : aucune jalousie ne s'est mêlée au ressentiment du doge, il ne s'attend pas à trouver l'exaltation de l'amour dans la compagne qui l'aime plutôt d'une tendresse filiale ; mais il trouve en elle ce qui plaît davantage à sa grande âme : l'inébranlable confiance de celle dont l'innocence est si pure qu'elle peut à peine croire à l'existence du crime. Il goûte tout le charme que la reconnaissance, le respect et un vertueux attachement peuvent donner aux épanchemens d'une femme aimable, modeste et pieuse.

Marino Falieri n'avait point été destiné

au théâtre; peut-être si l'auteur n'avait pas cru au-dessous de lui de se soumettre au jugement d'un public dont la partialité, il est vrai, est une terrible chance, il aurait rendu son sujet plus dramatique, et par conséquent sa pièce meilleure. Cette considération n'arrêta pas les spéculations du directeur de Drury-Lane, qui, en trois jours, mutila le pauvre doge, distribua les rôles à sa troupe, et traduisit le poëte devant le tribunal qu'il avait déclaré incompétent. L'utile précaution des billets donnés qu'on emploie à Bowstreet et à Covent-Garden, comme dans la rue Richelieu, pour assurer les succès, fut négligée, et la cabale malveillante, qui, comme toute faction, a toujours de son côté la force de l'audace, avait de plus cette fois l'avantage du nombre. La porte, assiégée de bonne heure, s'ouvrit au torrent indompté de la foule anglaise, bien différente de cette foule parisienne dont des gendarmes dirigent si paisiblement le cours. La pièce fut jugée froide par un auditoire accoutumé au désordre pompeux et animé des jeux de la Melpomène britannique. Mais le mot magique de liberté, les principes républicains du doge et des conspirateurs, exprimés en beaux vers par lord Byron, exercèrent leur influence ordinaire. L'opposition n'eut que la voix d'un sifflet isolé. Les représentations auraient continué, les acteurs auraient mieux

compris et mieux su leur rôle; l'enthousiasme eût peut-être succédé à la satisfaction; mais l'éditeur, M. Murray, porta sa plainte aux tribunaux, et obtint gain de cause contre ceux qui avaient voulu faire de lord Byron un auteur dramatique malgré lui et malgré les unités [1].

Avec le Doge de Venise, lord Byron publia la prophétie du Dante, espèce de *Messénienne* sur les malheurs de l'Italie, composition riche de nobles sentimens et d'une belle poésie, à laquelle nuit l'obscurité de quelques passages.

Les nouvelles tragédies du noble poëte parurent avec une protestation réitérée en faveur des règles du drame classique, qui, selon lui, sont adoptées par la littérature des nations les plus civilisées. L'attaque était trop

---

[1] Le Doge a paru depuis sur le Théâtre-Français; l'auteur de cette imitation rima, dit-on, sa pièce avec une promptitude extraordinaire, et il aurait dû compter moins sur le luxe des décorations et davantage sur son style, en s'adressant à un parterre éclairé comme celui de Paris.

Le public de la porte St.-Martin a vu aussi le Doge habillé en prose, mais écourté par la police; et la cabale des auteurs en titre conspira de toute la force de ses sifflets contre Falieri considéré comme un usurpateur, parce que ceux qui l'avaient introduit n'étaient pas associés à leur monopole.

directe pour que l'orgueil de l'Angleterre ne se révoltât pas contre une opinion qui compromettait sa dignité, comme nation, et la gloire de sa littérature dramatique. Les critiques dont ces pièces furent l'objet attestent le ressentiment de cet outrage. Nous devons cependant souscrire à l'arrêt qui condamne les deux Foscari comme une tragédie faible d'intérêt, et dont les incidens sont peu naturels, en dépit de la vérité historique. Aucun des personnages n'est animé de ces passions exaltées qui remuent puissamment celles d'une assemblée. Le vieux doge a un beau caractère, mais sa force n'est guère qu'une force d'inertie; le jeune Foscari, dont le supplice nous révolte, ose à peine se plaindre; Loredano poursuit trop tranquillement le cours de sa vengeance, et son confident Roderigo reste à peu près nul.

Marina seule serait tragique par son noble dévouement digne de Rome et de Sparte; mais elle est réduite à de vaines imprécations quand la vengeance des Dix est accomplie. Il est inutile de dire que quelques belles scènes et quelques passages pleins d'éclat révèlent le poëte. Nous ne citerons que celui où Marina cherche à réconcilier son époux avec l'idée de l'exil, en lui rappelant que Venise fut fondée par des bannis.... Venise indigne de tant de regrets! Toute la pièce semble avoir été faite pour madame de Staël,

qui eût compris tout le désespoir du jeune Foscari. C'est elle qui a dit :

« On sétonnera peut-être que je compare » l'exil à la mort ; mais de grands hommes » de l'antiquité et des temps modernes ont » succombé à cette peine. On rencontre plus » de braves contre l'échafaud que contre la » perte de sa patrie [1]. »

La critique s'est montrée moins sévère pour Sardanapale. « C'est, dit la Revue d'Édimbourg, une œuvre de génie. » Si l'héroïne a plusieurs traits de ressemblance avec les Médora et les Gulnare, le héros est devenu entre les mains de lord Byron un caractère neuf ; il exprime, il est vrai, le mépris de la guerre, de la gloire, des prêtres et d'une morale régulière, comme les autres héros de ses poëmes ; mais il n'a point de misanthropie, et très-peu d'orgueil. C'est un voluptueux vraiment aimable. Dans la conception de son caractère, l'auteur a sagement consulté la nature et l'imagination plutôt que l'histoire. Son Sardanaple n'est point efféminé, un débauché épuisé, esclave de l'indolence et du vice : c'est un ami zélé des plaisirs, un roi épicurien, se livrant sans réserve à tout ce qui flatte ses sens ; mais son âme est si rassa-

[1] Dix années d'exil.

siée de voluptés, que la peine et le péril, lorsqu'ils arrivent imprévus, ne lui causent ni inquiétude ni terreur. Il va du banquet au combat, comme il irait à une autre fête, paré par les grâces, avec la jeunesse, la gaîté et l'amour pour ses guides. Il joue avec Bellonne comme avec une maîtresse; le bouclier ou le miroir conviennent également à ses mains. Que la fortune soit contraire ou propice, son âme sourit en se plaçant au-dessus de la destinée. Il jouit de la vie, en un mot, et triomphe dans la mort. La philosophie épicurienne de Sardanapale contraste avec le stoïcisme de son confident Salamène; mais le charme principal et la divinité de la pièce c'est Myrrha, cette esclave ionienne, si belle, si héroïque, si dévouée, honteuse d'aimer un roi barbare, et usant de toute son influence pour l'ennoblir autant que pour le rendre heureux. Ces paroles sont celles qui conviennent à une esclave grecque dont la fierté n'oublie pas ce que sa situation a d'humiliant. Le souvenir de son état et la conscience du sentiment qu'elle regarde comme une passion qui la dégrade tempèrent chez elle son amour pour la liberté et son mépris de la mort qu'elle cherche à faire partager à Sardanapale.

Les tragédies de lord Byron ne suscitèrent que des questions de critique littéraire; mais le mystère de Caïn devint un sujet de scan-

dale exploité à l'envie par tous ceux qui s'étaient crus désignés dans la lettre à Murray, comme faisant partie de la grande coterie des tartufes religieux, moralistes ou politiques. Les théologiens d'Oxford et de Cambridge crièrent au manichéen et à l'athée; les apôtres de la morale, à l'inceste.

Le noble lord osait, comme Milton, mettre en scène les anges, Satan et la première famille du monde! Il méritait la mort, comme le fils d'Abinadab pour avoir touché à l'arche sainte. Les rabbins avaient prouvé que la femme de Caïn était la sœur jumelle d'Abel; lord Byron affectait de croire qu'Adah, au contraire, avait été sœur jumelle du fratricide. Des menaces anonymes furent adressées à M. Murray; et un libraire ayant publié une contrefaçon de Caïn, l'éditeur porta vainement sa plainte à la cour de chancellerie. Le lord chancelier déclara que le livre n'était pas de nature à être protégé par la loi. Grâces à cette législation absurde [1], *le poison* put circuler au loin et fut mis à la portée de tout le monde par la modicité du prix.

---

[1] Don Juan, Wat Tyler de Southey, etc., ont été de même mis *hors la loi*. J'ai examiné plus au long cette question de propriété littéraire dans la *Relation de mon voyage en Angleterre et en Écosse.*

On pourrait définir « Caïn » une théorie dialoguée de *l'origine du mal*. Ce mystère est donc à peu près tout métaphysique. Il est certain que la plupart des argumens de Lucifer et de Caïn contre la bonté ou le pouvoir de la Providence restent sans réponse. Lord Byron dit qu'il ne pouvait faire parler Lucifer comme un ministre en chaire. Soit ; mais il manque parmi les interlocuteurs un ange *théologien* pour éclaircir sinon pour résoudre la question. Le troisième acte seul émeut vivement par la catastrophe amenée avec un talent admirable. C'est donc le seul acte qui soit vraiment dramatique. Le sombre caractère de Caïn est une grande conception. Son mécontentement, sa farouche et orgueilleuse inquiétude, vont au-devant de chaque sophisme du tentateur : Lucifer n'est guère que le démon personnifié de sa propre imagination. Ce ne sont point des causes accidentelles qui poussent Caïn au blasphème et au meurtre : son crime est le fatal résultat de cette espèce de maladie morale, de cette soif de science devenue une passion, qui fait délirer son âme et lui inspire le mépris du bonheur.

Les beautés de détails sont en grand nombre dans ce « mystère. » La première entrevue de Lucifer et de son disciple est sublime : il n'est pas de tableau plus touchant

que celui où Caïn et Adah s'approchent de leur enfant endormi.

La jeune fille de lord Byron, privée peut-être à jamais de voir son père, lira un jour cette scène en versant des larmes.

Une note très-remarquable fait partie du volume que nous venons d'examiner. Lord Byron y répond aux attaques de Southey, qui, dans la préface de son dernier poëme, désigne, sous le titre d'*École Satanique*, l'école de lord Byron, de Shelley et de tous les écrivains qui partagent leurs principes. Il nous semble que de part et d'autre cette inimitié a été poussée trop loin. Jusqu'ici lord Byron ne s'était guère servi que des armes du ridicule contre le Lauréat; mais, cette fois, il repousse sérieusement sa dénonciation; et, accusé d'être un *révolutionnaire*, il en vient à un acte de foi politique.

« M. Southey, dans sa pieuse préface d'un » poëme dont le blasphème n'est pas moins » innocent que la sédition de Wat Tyler, » parce qu'il est aussi absurde que cette » *sincère* production, M. Southey invite la » législature *à y faire bien attention*, puis- » que la tolérance accordée à des écrits tels » que ceux de l'*École Satanique*, conduisit » à la révolution française. Cela est faux, » et M. Southey le sait bien. Tous les écri- » vains qui osèrent être libres éprouvèrent » des persécutions. Voltaire et Rousseau

» furent exilés, Marmontel et Diderot en-
» voyés à la Bastille, et une guerre perpé-
» tuelle fut déclarée à tous les philosophes par
» l'autorité existante. En second lieu, la ré-
» volution française ne fut causée par aucun
» écrit. Elle aurait éclaté quand même aucun
» des écrivains que Southey cite n'eût existé.
» C'est la mode d'attribuer tout à la révo-
» lution française, et la révolution française
» à toute autre cause que la réelle... Cette
» cause est évidente... Le gouvernement
» exigeait trop, et le peuple ne pouvait ni
» donner ni supporter davantage.

» Et la révolution anglaise... la première,
» veux-je dire, par qui fut-elle occasionée?
» Les puritains étaient certes aussi moraux
» que Wesley [1] ou que son biographe. —
» Les actes... les actes seuls des gouverne-
» mens et non les écrits qui les ont combat-
» tus, voilà ce qui a causé les révolutions
» passées, voilà ce qui mènera aux révolu-
» tions futures.

» Je regarde une seconde révolution
» comme inévitable, quoique je ne sois point
» *révolutionnaire*. Je désire que la constitu-
» tion anglaise soit modifiée, mais non dé-
» truite; né aristocrate et naturellement
» aristocrate par caractère, avec la plus

[1] Vie de Wesley le méthodiste, par Southey.

» grande partie de ma fortune actuelle sur
» les fonds publics, qu'aurais-je à gagner
» par une révolution? Peut-être ai-je plus à
» perdre que M. Southey avec toutes ses
» places, ses bénéfices de panégyriste et son
» droit d'injurier, par-dessus le marché.
» Mais une révolution est inévitable, je le
» répète. Le gouvernement peut se glorifier
» de la répression de quelques petits tu-
» multes : ce ne sont que quelques vagues
» repoussées et brisées sur le rivage; tandis
» que la grande inondation s'avance et ne
» cesse de gagner du terrain. M. Southey
» nous accuse d'attaquer la religion du
» pays; et lui, la soutient-il en écrivant ses
» Vies de Wesley? Un culte n'est détruit que
» par un autre. Jamais il n'y eut, il n'y aura
» jamais un pays sans religion. On nous ci-
» tera encore la France : mais ce ne furent
» que Paris et une faction *frénétique* qui
» maintinrent un moment le dogme absurde
» de la théophilanthropie. L'église d'Angle-
» terre, si elle est renversée, le sera par les
» sectaires et non par les sceptiques. Les
» peuples sont trop sages, trop instruits,
» trop certains de leur importance immense
» dans l'espace, pour se soumettre à l'im-
» piété du doute. Il peut bien exister quel-
» ques spéculateurs sans foi; mais ils sont
» en petit nombre, et leurs opinions sans
» enthousiasme, sans appel aux passions, ne

» sauraient gagner des prosélytes, à moins » qu'ils ne soient persécutés; car voilà le » moyen d'augmenter toutes les sectes. »

Il nous semble, pour répondre à ce qui nous touche de près dans ce manifeste, que lord Byron exagère la persécution dont les philosophes furent l'objet avant la révolution : la cour les a plutôt *boudés* quelquefois que persécutés constamment. Quant à la cause de la révolution, certes les écrits seuls ne l'ont pas faite; mais n'y ont-ils pas contribué? Lord Byron n'a-t-il pas écrit lui-même, en parlant de Voltaire et de Rousseau, qu'ils ont ébranlé les trônes [1]? Et n'est-il pas toujours vrai, malheureusement, que les principes de la raison et de la justice, proclamés d'abord par les hommes de bien, deviennent des armes fatales tournées contre eux-mêmes quand les factieux s'en emparent? Pour ce qui regarde la révolution anglaise, annoncée ici comme inévitable, malheur à la patrie du noble lord si ce sont les radicaux et non les whigs qui la font! On remarque avec plaisir dans un autre passage de la même déclaration, que le poëte proteste qu'il n'a point eu part aux notes de *la reine Mab*, et qu'il est loin

[1] Childe Harold, ch. III, st. CXVII.

d'approuver les doctrines d'athéisme qu'elles contiennent. Son admiration pour Shelley n'a pour objet que sa poésie, et il faut convenir que le style à la fois nerveux et brillant de *la reine Mab* et des ouvrages plus récens du même auteur, méritait une muse moins irréligieuse. Shelley avait été rejoindre lord Byron à Pise, où celui-ci fixa pendant quelque temps son séjour en quittant Venise. C'est là qu'ils formèrent une espèce de société littéraire à laquelle L. Hunt, l'auteur de Françoise de Rimini, est associé comme membre non résident.

Hunt s'est chargé de la rédaction du journal de cette espèce d'académie, intitulé le Libéral. Mais Shelley n'a pas même pu en voir paraître le premier cahier, ayant péri l'été dernier avec Williams, autre ami de lord Byron, dans une tempête qui les surprit de Livourne à Gênes. Leurs corps furent recueillis sur le rivage, et lord Byron les fit brûler pour en conserver les cendres. L'éloquente expression de ses regrets, que je me rappelle avoir lue en Angleterre, dans une de ses lettres communiquée à un journal de l'opposition, contrastait singulièrement avec l'indécent anathème qu'une feuille ministérielle appelait, le même jour, sur ces deux infortunés. La charité chrétienne permet de croire qu'une ardente prière au moment de la mort peut racheter

une âme coupable; et c'est une impiété que de vouloir pénétrer les jugemens de Dieu.

. . . . . Peace be with their ashes, for by them
If merited, the penalty is paid;
It is not ours to judge, far less condemn;
The hour must come when such things shall be made
Known unto all.

Child Harold, ch. III, stance 108, sur Voltaire et Rousseau.

« Paix à leurs cendres; s'ils ont mérité un » châtiment, ils le subissent. Ce n'est pas à » nous de les juger, encore moins de les » condamner..... le jour viendra où tout sera » connu. »

Cette réflexion nous échappe, parce que les rédacteurs du Libéral n'ont pas manqué, en représailles, de citer indirectement la mort de Castlereagh comme un jugement de Dieu.

Le Libéral a été précédé de quelques jours par une nouvelle composition dramatique, dans laquelle l'auteur oublie la règle des unités, et prend dans le dialogue une variété de tons qui rappelle quelquefois Shakspeare; mais, d'après notre code littéraire en France, « Werner » ne serait qu'un roman dialogué. Dans une modeste préface, lord Byron semble ne pas prétendre à une plus haute gloire, et avoue qu'il a emprunté presque tous ses caractères et son plan à une nouvelle allemande de miss Harriet

Lee[1]. Cette même nouvelle (Kruitzner), dit-il, contient le germe de quelques-uns de ses premiers poëmes. Le héros de celui-ci est en effet un Lara ou un Conrad, et l'héroïne rappelle aussi Zuleika ou Médora. « Werner » arrive donc trop tard pour être une composition originale ; mais, de toutes les œuvres dramatiques de lord Byron, ce sera peut-être celle qui amusera le plus, parce qu'elle est la plus romanesque. « Werner » prouve aussi toute la puissance du nom de Byron, par la réputation qu'il vient de donner à miss Lee, déjà presque oubliée, dans la foule des romanciers modernes.

Il est évident que la puissance de ce nom soutient aussi le « Libéral. » Lord Byron, il est vrai, lui a suscité, dès le premier numéro, les embarras d'un procès intenté par la société *des amis de la constitution*, « pour outrages faits à la mémoire du feu roi Georges III. » C'est *la Vision du jugement* qui a compromis l'académie anglo-pisane.

Ce poëme burlesque est une parodie de l'apothéose de Georges III, publiée sous le même titre, par Southey. Satan et Michel se disputent, à la porte du paradis, la possession du prince, qui, comme on le devine,

---

[1] Sœur de miss Sophia Lee, auteur de *Matilde ou le Souterrain*. (the Recess.)

court grand risque par l'éloquence d'un avocat tel que le diable. On appelle les témoins de son règne pour déposer, lorsque tout à coup survient un autre démon portant le Lauréat; c'est Asmodée tout essoufflé, et se plaignant d'avoir l'aile démise par ce fardeau des plus lourds, quoique, de tous ses ouvrages, l'auteur de la première vision n'ait avec lui que son dernièr manuscrit. Satan le reconnaît « pour un sot » et prétend qu'il n'était nul besoin de le lui amener de force : « il serait venu de lui-même; mais puisqu'il est ici, voyons ce qu'il a fait. »

« Ce qu'il a fait! s'écrie Asmodée, il anticipe sur la besogne qui se traite entre vous, et griffonne, comme s'il était le greffier des destins. Accorderons-nous la parole à cet âne comme à celui de Balaam? » — « Écoutons-le, dit Michel, on ne saurait récuser un tel témoin. »

Le poëte, heureux d'obtenir un auditoire, ce qui lui arrive rarement ici-bas, entonne ses hexamètres. Grand tumulte, comme dans la chambre des communes quand Castlereagh parle; les anges demandent l'ordre du jour; ils ont assez de vers et de chansons. Le monarque bâille; saint Pierre a besoin de s'interposer en faveur de l'auteur, se rappelant qu'il a été jadis lui-même poëte en prose; et Michel sonne de sa trompette pour étouffer le tapage par un tapage plus fort,



comme on fait souvent sur notre planète.

Enfin, le Lauréat obtient de nouveau la parole, et cette fois-ci débite en préambule le catalogue de ses productions. Il a écrit la Vie de Nelson, il a écrit celle de Wesley, il écrira celle de Satan, ou celle de Michel. Voyant que le diable ne se soucie guère d'un tel panégyriste, le voilà recommençant la lecture de ses vers; mais, au troisième, tous les assistans désertent l'audience, et saint Pierre lui-même, indigné d'une telle musique, punit le panégyriste nazillard en lui appliquant sur la tête trois coups de son trousseau de clefs. Le nouveau Phaéton fait la culbute jusque dans son lac de Keswick.

Malgré le sourire qu'excitent par momens quelques traits heureux, il est pénible de voir un grand poëte descendre à ces burlesques jeux d'esprit. C'est encore ici une imitation de Voltaire, dont l'amour-propre blessé poursuivait par l'ironie la plus caustique les écrivains qui avaient osé se mesurer à ce géant de notre littérature. Les tribunaux anglais jugeront les inculpations dont Georges III est l'objet, nous ne daignerons pas, quant à nous, relever ce qu'il y a d'outrageant dans « la Vision » pour une victime royale [1] montée au ciel revêtue de la pour-

[1] Louis XVI.

pre du martyre, plus sacrée que celle des rois. Nous n'avons reconnu dans ce passage ni le fils des muses ni le descendant des preux que Charles Ier. trouva fidèles à ses disgrâces. Que le poëte aime la liberté; mais pour qu'elle lui accorde de nobles inspirations, qu'il représente cette muse des grandes âmes, belle, généreuse; fière et jalouse de ses droits, sans doute, mais pleine de calme et de dignité, avec les attributs de la force et de la justice; et non telle qu'une bacchante révolutionnaire, le visage barbouillé de sang et de lie, dansant autour de l'échafaud, et insultant avec un rire féroce la mort et le malheur.

Ne pouvant traduire « la Vision », nous devons faire connaître un épisode dont l'invention est assez piquante. Parmi les témoins sont appelés le fameux Wilkes et Junius, introduits l'un après l'autre, et mis en scène avec esprit. Au nom mystérieux de Junius, la foule se presse autour de l'ombre citée. C'est une grande figure, mince, à cheveux gris, qui avait été déjà une ombre sur la terre.

« Elle est souple et leste dans ses mouvemens, avec un air de vigueur; mais rien n'indique ni son origine ni sa naissance; elle se fait petite et puis redevient plus grande; tour à tour elle a un aspect sombre, ou elle s'égaie par un rire amer; mais, pendant qu'on

la regarde, ses traits changent à chaque instant sans qu'on puisse les définir.

» Plus les autres ombres la considèrent, moins elles peuvent la deviner; le diable lui-même semble intrigué; sa physionomie varie comme le fantôme d'un songe. Plusieurs jurent dans la foule qu'ils la connaissent parfaitement. Il en est un qui prétend que c'est l'ombre de son fils; là-dessus un autre dit que c'est celle du frère du cousin de sa mère.

» Un troisième veut que ce soit un duc, un chevalier, un orateur, un avocat, un prêtre, un nabab [1], ou un accoucheur; mais le mystérieux personnage change d'aspect aussi souvent qu'ils changent de pensée: on a beau le regarder en face, la difficulté s'accroît. C'est Burke, c'est Horne Tooke, et souvent il ressemble beaucoup à sir Philip Francis : c'est une fantasmagorie véritable, un « masque de fer épistolaire. »

On pense bien que Junius n'oublie pas de faire remarquer que son éloquente *lettre au roi* est restée sans réponse [2].

Le second numéro du Libéral se recommande par un ton plus décent, et lord By-

---

[1] Enrichi de l'Inde.

[2] Voyez dans les lettres de Junius ce modèle d'éloquence politique.

ron s'y montre digne de Milton et de lui-même dans le mystère « du Ciel et de la Terre. »

Le même sujet a été traité simultanément par Anacréon Moore, sous le titre des « *Amours des Anges*. »

Les deux poëtes ont donné à leur ouvrage l'empreinte particulière de leur talent.

Thomas Moore n'a rien perdu de sa sensibilité exquise, de son bonheur de description, et de son élégance. Són style est toujours un peu *brillanté*, il pèche par un luxe tout-à-fait oriental; sa muse est couronnée de perles et de diamans, éblouissante de riches atours, et quand, plus pure et plus tendre, elle nous charme par des grâces plus naïves, et des ornemens moins recherchés, on lui trouve encore un reste de coquetterie dans l'art de disposer son voile et les plus simples fleurs dont elle compose sa parure. Les *créations* de Thomas Moore sont trop *spiritualisées*; ses femmes seraient plus intéressantes si elles étaient moins angéliques. La fable du poëme consiste dans le récit que trois exilés du ciel se font réciproquement de « leurs bonnes fortunes » avec trois filles des hommes: tous trois ont tout sacrifié à l'amour; les anges de lord Byron se perdent surtout par un sentiment d'honneur. Ils préfèrent généreusement renoncer au pardon qui leur est offert, plutôt que de délaisser les mortelles

qu'ils ont séduites [1]. Mais cet amour des fils de Dieu et des filles des hommes n'est guère qu'épisodique dans la composition plus sévère de lord Byron. C'est le tableau du monde corrompu et condamné à la terrible régénération du Déluge qu'a dessiné le poëte; c'est l'homme avec ses passions déréglées, en présence du créateur armé de sa vengeance inexorable. Cette vengeance vient surprendre les intelligences supérieures qui oublient leur haute vocation dans les plaisirs terrestres, et les âmes tendres qui préfèrent au dieu jaloux des amans divinisés par elles.

La faiblesse se livre à de lâches gémissemens. L'orgueil impie, au lieu de rendre hommage à la Toute-Puissance, expire, la malédiction à la bouche. Le juste, fort de sa foi et d'une consolante espérance, se résigne et bénit le ciel. — Une mère... Ah! le délire de sa douleur maternelle sera sans doute son excuse! — une mère, ayant vainement imploré le salut de son fils, laisse échapper, à

---

[1] Quelques rabbins ont prétendu que les amours des anges avec les filles des hommes étaient une fausse tradition provenant d'un passage mal interprété de la Genèse : les géans nés de ce commerce du ciel et de la terre n'auraient donc pas existé; quoi qu'il en soit, les poëtes ont eu le droit de s'emparer de l'idée, allégorique ou non.

la vue de la mort qui va les frapper tous deux, une plainte au lieu d'une prière. — Cependant un élu du Seigneur est destiné par l'éternelle miséricorde à repeupler un autre univers. Blâmera-t-on le poëte d'avoir fait presque un rebelle d'un des fils de Noé? Le mal n'entra-t-il pas avec lui dans l'arche, puisque la postérité d'Adam, après les laps des siècles, a eu besoin d'un sacrifice de sang divin pour sa seconde régénération? Japhet, égaré par un amour coupable pour une fille de Caïn, semble appartenir lui-même à la race du fratricide, dont l'orgueil s'était révolté contre Dieu, avant d'immoler l'innocent. Japhet est un philosophe chagrin qui ose sonder les voies de la Providence. Elle avait dit aux flots, en fixant leurs limites : vous n'irez pas plus loin. Quand l'Océan accourt pour engloutir sa proie, Japhet va presque jusqu'à accuser l'Éternel d'injustice, de contradiction et de cruauté.

On reconnaît le génie audacieux de l'auteur de Caïn, dans ce drame qui rappelle par le style et la forme, le « *Samson agoniste.* »

Ici se termine l'examen des principaux ouvrages de lord Byron.

Mazepa, publié à peu près en même temps que don Juan, doit être mis au rang de ceux que distingue une idée originale.

L'histoire de l'Hettman de l'Ukraine semble avoir été choisie comme l'occasion de peindre un nouveau genre de supplice. La variété du style, tour à tour noble, satirique, gracieux et familier, est un artifice agréable pour charmer l'attention à défaut d'incidens.

Parmi les pièces d'une moindre étendue « les Ténèbres » est un tableau pour lequel on peut dire que lord Byron a emprunté les plus sombres couleurs du Dante. La métaphysique de Coleridge et le délire lugubre de Mathurin n'ont rien produit de plus imposant et de plus terrible. « Cet ouvrage, dit la Revue d'Édimbourg, est une esquisse majestueuse et sombre des événemens qui accompagneraient, suivant l'imagination du poëte, l'extinction entière du soleil et des corps célestes. Le sujet est traité avec une grande énergie, mais avec une certaine exagération germanique, et se termine par un dénouement d'une bizarre hardiesse. C'est une conception, il faut l'avouer, qui surpasse toute calamité connue ; c'est un tableau dont la vue est trop accablante pour qu'on puisse le contempler avec plaisir, même dans le reflet de la poésie. »

Nous en détournons volontiers les yeux pour signaler une de ces compositions pathétiques où le poëte s'est laissé aller à des

sentimens plus tendres [1]. Il était à craindre que, pour peindre le Tasse dans son cachot d'odieuse mémoire, lord Byron n'évoquât une apparition effrayante, et ne mît le chantre pieux de Godefroi aux prises avec le désespoir et tous les horribles fantômes d'une imagination malade. Mais il nous montre le poëte presque résigné, s'abandonnant à une mélancolie douce, et consolé par ses tendres souvenirs et l'espérance de son immortelle gloire. *Les Lamentations du Tasse* sont une touchante élégie et un hommage digne du grand nom qui l'a inspirée.

La poésie ne vit pas seulement de fictions, elle aime aussi à jouer une espèce de rôle dans les intérêts sérieux de l'histoire contemporaine. Lord Byron a plusieurs fois associé sa muse à des événemens et à des noms appartenant plus particulièrement à la politique. L'impression du moment a seule déterminé la direction de son enthousiasme, et l'indépendance de son caractère explique la mobilité de ses opinions. Tour à tour interprète d'une admiration aveugle inspirée par le premier des conquérans, ou de la liberté gémissante et délaissée pour la gloire, il a, dans de courts intervalles,

---

[1] The Lamentations of Torquato Tasso.

chanté le glaive couronné de lauriers et le poignard vengeur d'Harmodius. Heureux le poëte que la fortune n'a pas négligé, puisqu'il peut du moins obéir aux caprices de sa muse sans être accusé d'une lâche vénalité !... gloire à celui que la faim peut conduire au tombeau, mais non à l'opprobre.

Il n'est pas étonnant que la cupidité se soit emparée du nom de lord Byron pour tromper un moment la bonne foi des lecteurs empressés à se procurer tous ses ouvrages. Étrange destinée des livres et des écrivains ! Une production évidemment apocryphe, et aussitôt repoussée par le goût malgré l'utile imposture du titre, a autant contribué à faire connaître le nom de lord Byron en France, que ses poëmes les plus estimés. Un certain docteur Polidori, qui est, je crois, maître d'italien à Londres, n'eut pas honte d'attribuer indirectement au noble lord le conte absurde et dégoûtant du Vampire que le libraire Galignani, à Paris, se hâta d'imprimer comme un ouvrage avoué. Si quelque chose pouvait donner l'idée de ce conte dans les poésies de l'auteur du Childe-Harold, c'était sans doute la malédiction terrible prononcée contre le Giaour, que nous allons transcrire.

« Mais toi, perfide Giaour, tu seras livré à la faux vengeresse de *Monkir*, et tu n'échapperas aux tortures qu'il te prépare que

pour errer autour du trône d'Éblis. Un feu dévorant consumera éternellement ton cœur. Aucune langue ne pourrait exprimer les affreux tourmens qui en feront un véritable enfer. Envoyé sur la terre comme un vampire, ton cadavre s'échappera du tombeau. Devenu l'effroi du lieu qui t'a vu naître, bourreau de ta femme, de ta sœur et de tes enfans, tu iras à l'ombre de la nuit t'abreuver avec horreur du sang de ta famille. Tes victimes reconnaîtront leur père avant d'expirer, le maudiront et en seront maudites. Tes filles périront dans la fleur de leur âge : mais il en est une à qui surtout ton crime sera fatal. C'est la plus jeune, la plus tendrement aimée. Elle t'appellera encore son père, et ce nom sacré déchirera cruellement ton cœur. Tu voudrais en vain l'épargner, tu verras s'effacer peu à peu les dernières couleurs de ses joues, la dernière étincelle de ses yeux s'éteindre, et l'azur de sa prunelle humide se ternir à jamais. Tu arracheras alors d'une main impie les tresses de sa blonde chevelure. Une de ses boucles eût paru jadis le gage de l'amour le plus tendre, ce sera pour toi l'éternel souvenir de ta rage infernale. Tes dents grincent de désespoir, et tes lèvres dégouttent du sang le plus pur. Retourne dans ton obscur tombeau, va te joindre à la troupe des mauvais génies qui fuiront avec horreur un spectre détesté. »

Le Vampire du docteur Polidori n'est que l'amplification de ce passage. Lord Byron adressa à ce sujet de pressantes réclamations aux MM. Galignani [1]; mais elles arrivèrent assez tard pour que la réputation de la brochure fût déjà faite. Nos théâtres s'emparèrent du sujet, et l'histoire de lord Ruthven s'accrut de deux volumes, qui firent aussi du bruit.

Les nombreux imitateurs de lord Byron n'ont peut-être pas moins nui à sa réputation auprès des gens de goût. En Angleterre, quelques poëtes ont cru se faire un nom en affectant une misanthropie chagrine dans leurs fades productions. La gaucherie de cette allure peu naturelle ne leur a produit que le ridicule. L'originalité a plus de priviléges de l'autre côté du détroit que chez nous; mais l'originalité d'emprunt y trompe plus difficilement. On rit volontiers des imaginaires douleurs : les copistes

---

[1] Le même scandale a failli se renouveler à Paris pour un roman publié comme une traduction de lord Byron. Heureusement l'auteur n'étant ni *bête* ni *spirituel*, comme il le dit lui-même dans un ouvrage postérieur, cette médiocrité avouée épargna au poëte la peine d'une réclamation : dès les premières pages chacun reconnut le prétendu traducteur sous la peau de lion dont il avait voulu se parer.

anglais de Childe-Harold ont été négligés en dépit de leur masque. En France, les imitateurs ont été plus heureux; tels romanciers se sont emparés d'un héros mystérieux autour duquel ils ont cru qu'il suffisait d'évoquer des fantômes pour faire un Conrad, un Lara, un Ivanhoë, ou un Jean Sbogar, etc., etc., plus extraordinaire que ces créations originales. L'énergie de quelques pensées a été parodiée par l'exagération emphatique; des inversions inconnues, même dans nos vers, ont tenu lieu de la poésie ou d'une prose savamment cadencée; un titre sonore ou bizarre a servi d'enseigne à ce fatras de déraison; et les auteurs se sont écriés : Nous sommes romantiques comme lord Byron, sir Walter-Scott, Châteaubriand, etc., etc. Vainement le terme d'école frénétique a été inventé pour ces froides extravagances, quelques personnes s'obstinent encore à confondre le génie avec la médiocrité, qui n'a su qu'outrer ses erreurs.

La nouvelle école a aussi à combattre les préventions de certains critiques éclairés d'ailleurs, mais qui craignent de compromettre par d'indiscrètes concessions, ces lois sévères du goût auxquelles nous devons une littérature plus riche que celles de la Grèce et de Rome, d'où nous viennent nos modèles. Il faut cependant convenir que non-seule-

ment les sciences, qui changent l'aspect de la nature même pour le poëte, ont fait des pas rapides depuis la renaissance des lettres, mais que les anciens étaient privés de plusieurs moyens d'intérêt, résultat du nouvel ordre d'idées amené par d'autres croyances religieuses. Malgré l'arrêt trop exclusif de Boileau, nos plus grands poëtes n'ont pu être tout-à-fait grecs ou romains dans leurs productions les plus classiques. La Phèdre de Racine est une héroïne chrétienne, a dit M. de Châteaubriant. Sous l'empire des vanités mythologiques, les passions et les sentimens se rapprochaient davantage de la nature des sensations par leur simplicité et leur moindre énergie. L'homme ne s'était point créé encore par la réflexion des joies et des douleurs purement métaphysiques. Il acceptait le bien et le mal de la vie, comme il les trouvait, sans chercher un *raffinement* de bonheur et de peines. C'est la religion du Christ qui est venue aussi éclairer l'homme sur ses véritables rapports avec le ciel et sur ses devoirs envers ses semblables. La philosophie ne peut l'accuser d'avoir « caché la lumière sous le » boisseau. » Elle lui doit un *idéalisme* plus relevé que les théories du disciple de Socrate. La poésie ne lui est pas moins redevable : qu'elle ne soit pas ingrate, et n'effraie pas les âmes pieuses en répudiant sa

céleste origine. Il faut l'avouer, lord Byron a des torts à se reprocher contre cette sainte doctrine d'espérance et de charité. Heureusement il est jeune encore, dans la force et la fraîcheur de son talent; un noble ouvrage peut quelque jour expier ses erreurs et le réconcilier avec le goût et la morale.

Il eût été impossible de ne pas parler des torts de sa vie privée, dans un essai sur son caractère et son génie; nous aimons à répéter que la haine et l'hypocrisie les ont exagérés avec un cruel plaisir. L'auteur de cette notice aurait pu facilement exploiter les anecdotes scandaleuses pour amuser la frivolité malicieuse. Il préfère subir, s'il le faut, le reproche de partialité; dans ce siècle de passions extrêmes, la modération a bien aussi son courage.

Un voyageur a trouvé dans quelques volumes d'une bibliothéque d'Italie plusieurs notes marginales de la main de lord Byron. Il en est une conçue à peu près en ces termes :

« Si tout ce qu'on a dit de moi est vrai, » je suis indigne de revoir l'Angleterre; si » tout ce qu'on a dit est calomnie, l'Angle- » terre est indigne de me revoir. »

Lord Byron raconte lui-même avec attendrissement un trait qui venge son caractère des attaques de ses envieux.

Une sédition éclate en Écosse dans le comté où est situé l'héritage de sa mère. Les mutins, à l'approche des propriétés du poëte, conviennent entre eux, avec respect, de traverser ses immenses terres un à un, de manière à n'y tracer que l'espace étroit d'un sentier, tandis qu'ils avaient complétement ravagé les champs des autres lords du voisinage. La maison de Pindare, dit celui qui nous a fourni ce trait, reçut, au milieu de Thèbes en feu, l'hommage intéressé d'un roi trop amoureux de la gloire pour ne pas respecter la muse qui la donne; mais, cent fois plus heureux, le poëte devant qui s'apaise la fureur des séditions, et qui se fait pardonner, au nom de son génie, la double supériorité de son rang et de ses richesses.

AMÉDÉE PICHOT.



L'auteur de cet essai sur le génie et le caractère de Lord Byron croit devoir le terminer par un aveu. Le noble lord a déclaré, dans une note, qu'il regardait comme une des plus pénibles calamités attachées à la gloire d'un auteur, celle d'être traduit dans une langue étrangère. Coupable de la plus grande partie de cette traduction des OEuvres de lord Byron, j'oserai reconnaître

que la plainte de sa seigneurie est légitime [1]. La meilleure des traductions ne donnera jamais qu'une idée incomplète du génie soumis à cette cruelle épreuve : irions-nous défendre celle-ci qui ne fut entreprise que parce qu'une malheureuse fatalité nous permettait de la continuer, dans de courts loisirs, comme une distraction à des études plus sévères plutôt que comme un travail? Nous nous estimerons heureux si une muse française, mieux inspirée et plus digne de lutter contre un auteur tel que lord Byron, peut quelque jour profiter de cette imparfaite ébauche et réparer envers lui les torts de ses premiers traducteurs.

Quelques personnes prétendent que la poésie ne peut se traduire qu'en vers. Mais, avec les entraves du rhythme, qui pourrait être toujours fidèle? D'ailleurs un grand poëte consentira-t-il à ne jouer que le rôle ingrat de traducteur, et l'humble prose ne vaut-elle pas mieux que les vers médiocres?

Nous avons lu avec plaisir quelques traductions partielles de lord Byron exécutées en vers français. Il ne nous conviendrait pas de les louer ou de les critiquer, hasardant nous-même ici une libre imitation de l'ode sublime qu'on trouve dans le troisième chant de don Juan. Il est inutile de rappeler que cette *Messénienne* est antérieure aux derniers événemens de la Grèce.

---

[1] On connaît le proverbe italien : *Traduttore, traditore*. — Qu'il me soit permis de désavouer ici certains ouvrages qui portent sur leur titre : *Par le traducteur de lord Byron*, sans mes initiales A. P., Romans, Diorama de Londres, etc., que ceux dont je ne suis pas connu ont pu seuls m'attribuer.

L'essai suivant laissera à regretter plusieurs idées remarquables ; quant aux strophes que nous avons ajoutées à celles qui appartiennent presque littéralement au poëte anglais, nous regrettons de ne pouvoir répéter le mot du Corrége : *Anch' io son pittore!*

L'ODE DU POÈTE GREC.

I.

Grèce, berceau des arts, quand ta gloire est flétrie,
L'étranger ne peut plus louer que ta beauté.
Ta beauté, don fatal! Malheureuse patrie,
Qu'as-tu fait de ta liberté?

II.

La muse qui peupla de nymphes tes bocages,
La lyre qui chantait les dieux et tes héros,
Charmant de leurs accords de plus heureux rivages,
Ne réveillent plus tes échos.

III.

J'aime sur Marathon à voir lever l'aurore!
Là le Perse connut quels étaient nos aïeux. —
J'ai rêvé quelquefois à l'aspect de ces lieux
Que la Grèce était libre encore.

IV.

Où sont-ils ces guerriers, la terreur des tyrans?
Un barbare a brisé leur urne funéraire!

O Grèce, le tombeau de tes nobles enfans
N'a pas conservé leur poussière.

V

Et nous ! d'indignes fers déshonorent nos bras :
« Esclaves ! » ce nom seul est un cruel outrage !
Suffit-il de rougir, et n'oserons-nous pas
Briser enfin notre esclavage ?

VI.

Terre, entr'ouvre ton sein ! de tes héros vengeurs,
Qu'un seul vienne aujourd'hui nous guider à la gloire ;
Qu'il fasse retentir ces mots chers à leurs cœurs,
Liberté, patrie et victoire !

VII.

Quelle voix du tombeau répond avec courroux :
— « Nous ne serons point sourds au cri de la vengeance !
« Répétez-le, vivans ! Nous combattrons pour vous ! »
— Les vivans gardent le silence.

VIII.

Mais ils ont entendu le signal du plaisir ;
Voyez-les, se livrant aux transports d'une fête,
Lâchement étouffer l'importun souvenir
Qu'avait soulevé le poëte.

IX.

Un groupe de beautés répète un chant d'amour !...
Je sens des pleurs amers sillonner mon visage
En pensant que leurs seins allaiteront, un jour,
Des fils voués à l'esclavage !

X.

Mer, reçois dans tes flots le poëte mourant !
Ta voix couvre les sons de ma plainte affaiblie ;
Dans ma terre natale, au barbare asservie,
Je ne veux pas de monument !



XI.

— Sunium fut témoin de son heure dernière ;
Les convives joyeux revenus sur ces bords
Ne purent retrouver sans un secret remords
Son luth muet et solitaire.

XII.

Un musulman survient ; son farouche mépris
Aux fils de Thémistocle a fait baisser la tête,
Et, brisant sous leurs yeux la lyre du poëte,
Il en foule aux pieds les débris.





AVANT-PROPOS

DE L'ÉDITEUR

POUR LE SEPTIÈME VOLUME IN-8°.

LORSQUE nous terminâmes la première partie de notre Essai sur le caractère et le génie de lord Byron, nous espérions reprendre un jour la plume pour analyser quelque nouveau chef-d'œuvre qui eût daté de l'affranchissement de la Grèce et pour célébrer son poëte couronné d'un double laurier. « Le passé est tout ce qui nous reste de Byron; » nous n'avons plus qu'à lui offrir le tribut de notre deuil et à déplorer la fatalité qui a voulu que son tombeau fût le premier monument de la régénération des Hellènes. Mort pour la liberté grecque, et sous la bannière de

la croix, nous aimons à croire avec sir Walter-Scott que lord Byron a par le sacrifice de ses jours dans cette sainte croisade expié les erreurs de sa jeunesse orageuse.

Puisque, par sa complaisance inexplicable pour quelques amours-propres, l'auteur de Lalla Roukh s'est prêté à la destruction du dépôt de ces mémoires qui devaient nous révéler Byron tout entier, un supplément à la notice de sa vie devient indispensable. Privé de ses propres défenses, Byron mérite de la critique plus d'indulgence sans doute; associé à la destinée de la Grèce chrétienne, son nom devient un nom presque sacré. Nous sentons que, pour rester impartiaux dans l'examen de sa vie politique et littéraire, nous aurons besoin d'écarter quelquefois le brillant reflet que sa nouvelle gloire répand sur tout ce qui nous reste de lui. En attendant que des renseignemens nécessaires qui nous manquent encore nous mettent à même de compléter notre travail, nous ne devons pas tarder davantage d'annoncer que lord Byron, attachant à

notre Essai plus d'importance qu'il n'en mérite, avait bien voulu nous adresser quelques réclamations auxquelles nous ne manquerons pas de faire droit. Elles ont rapport à quelques expressions injustes que nous avions laissé échapper sur son père et son oncle. Nous nous estimons heureux de reconnaître notre erreur involontaire et de donner en même temps une preuve des sentimens pieux de Byron pour sa famille qu'on n'a pas craint de mettre en doute. Déjà dans une publication récente * nous avons fourni le sommaire des réclamations du poëte sur lesquelles nous reviendrons un jour avec plus de détail. On nous saura gré cependant de faire précéder ce 7e. volume de l'hommage rendu à lord Byron par celui de tous ses rivaux qui était le plus digne de le louer. On y trouve une justification précieuse des principes de l'auteur de don Juan, qui fait d'autant plus d'honneur à la franche et généreuse amitié

* A sketch on lord Byron life by sir Cosmo Gordon; publié par M. Baudry.

de sir Walter-Scott, qu'en appréciant cet ouvrage comme il l'a fait il risque de se compromettre gravement avec une fraction puissante du parti tory auquel il appartient. Nous voulons parler de la *Société pour la suppression du vice* et *de la Société dite constitutionnelle*, espèce de double congrégation anglaise, politique et religieuse, qui, comme certaines inquisitions secrètes de Paris, a établi une *caisse d'amortissement* pour la liberté de la pensée et de la presse.

Certes, nous avons nous-mêmes jugé assez sévèrement les cinq premiers chants de don Juan, et en publiant la suite de cette Odyssée satirique, nous ne renonçons pas à l'intention de réclamer encore au nom de la morale et du goût contre les nouveaux passages où le poëte, en imitant la philosophie moqueuse de Sterne et de Voltaire, affecte un cynisme qui donnerait presque à sa muse si gracieuse et si sublime dans le même poëme l'allure et le langage d'une dévergondée. Mais dans ces mêmes passages condamnables, combien elle est chaste encore, si on les

compare à tout ce qu'on voudrait retrancher de Candide et de Tristram-Shandy ! N'oublions pas surtout que le cagotisme s'empresse de crier au blasphème et d'appeler au secours des autels contre quiconque menace de lui arracher son masque ; et répétons que la grande plaie du caractère anglais au dix-neuvième siècle, c'est ce *cant*, cette tartuferie morale, politique, religieuse et littéraire dénoncée dans la lettre à Murray.

« The truth is, that in these days the grand « primum mobile » of England is *cant*; cant political, cant poetical, cant religious, cant moral, cant always, cant multiplied through all the varieties of life. »

Mais dans cette guerre à mort, déclarée au *cant* anglais, que de saillies spirituelles, que d'observations profondes et fines, que de philosophie, quelle pénétration et quelle science des plus secrets ressorts du cœur de l'homme, quel inépuisable trésor de poésie enfin, qui demandent grâce pour des parenthèses un peu longues, ou de mauvais goût, et l'oubli de quelques

bienséances ! La variété des tons et des formes du style qui soutient tant de transitions brusques et de digressions tour à tour sérieuses et bouffonnes a quelque chose de merveilleux dans la langue anglaise. On a eu raison d'appeler plusieurs stances de véritables tours de force en fait de rhythme ; la difficulté signalée dans l'épigraphe des cinq premiers chants,

Difficile est propriè communia dicere,

est partout heureusement vaincue : il est fâcheux que la traduction soit forcée d'avouer l'impuissance d'exprimer la franchise et l'originalité du poëte. Il nous a semblé préférable de faire connaître la pensée littérale de Byron, plutôt que d'essayer de reproduire par des équivalens les tours piquans de ses phrases, quand pour obtenir une période élégante il eût fallu sacrifier tel mot, qui, au premier coup d'œil, pourrait paraître parasite, mais qui sert au complément d'une idée principale. Ailleurs, que de parenthèses ou de phrases incidentes qui dans

la prose semblent n'être bonnes qu'à affaiblir la pensée première, et qui dans le texte forment une partie essentielle du rhythme d'une stance ! Il est doux pour un auteur, quand il se relit lui-même, de pouvoir s'enivrer en quelque sorte de l'harmonie de ses mots symétriquement cadencés. Ce plaisir est plus rarement permis au traducteur modeste, qui craint avec raison de mutiler le sens de son auteur en supprimant une expression sans synonyme qui le gêne, ou de le dénaturer en arrondissant sa phrase par des additions de son propre fonds. Au reste, l'éditeur et le traducteur abandonnent courageusement comme par le passé leur travail matériel à la critique, dont l'indulgence, il est vrai, ne leur a pas manqué jusqu'ici. En retour ils doivent un petit avertissement à quelques-uns de nos aristarques du second ou du troisième ordre. — Les nouveaux chants de don Juan, comme les premiers, méritent de n'être pas jugés légèrement pour ce qui regarde l'œuvre tout nue de lord Byron, indépendante de la forme que lui a prêtée la

...tion. C'est le cas de répéter ici ... de Phèdre :

...libelli dos est, etc.

...nt passage pourrait bien être con... comme romantique ou sérieu... extravagant, qui n'est que la ...die ou la caricature de l'exagéra... Nous avons indiqué dans les notes quelques-uns de ces traits d'ironie ; les ... auraient triplé le volume, si on avait voulu tout commenter. Nous y reviendrons ailleurs. N'en déplaise donc à ces petits aristarques, qui se croient classiques parce qu'ils ont fait peut-être leurs classes jusqu'en troisième, ils pourraient bien trouver ici des allu... au-dessus de leur portée, et les ... étourdiment de romantiques, ... qui est pour eux le synonyme ...avagance. Mais lord Byron a com... ...t le tort que lui faisaient ceux ... marcher ses égaux parce ... ...tré ses fautes. L'exagéra... ...ir naturelle, quand elle ... ...tions d'une ...ousiasme ...verainement



ridicules. Prenons garde, par conséquent, de proscrire tout ce qui s'écarte de nos habitudes littéraires. Il y a romantique et romantique; le goût est de toutes les écoles, et il n'y a de beau que ce qui est vrai. Ces observations, que nous avons développées ailleurs, sont bonnes à répéter quand on voit chaque jour de prétendus classiques outrager les plus beaux noms de notre littérature et des littératures étrangères, en les accolant aux noms de grotesques imitateurs. Parmi ces derniers, sans doute, il existe des médiocrités littéraires qui se proclament des géans parce qu'ils se promènent sur des échasses; mais on pourrait y découvrir de vrais talens qui ont malicieusement abusé de la bonne foi des critiques et des louangeurs par métier. La Revue d'Édimbourg, par exemple, dans son dernier numéro, vient de trahir le secret d'un romancier fameux que les uns ont exalté et les autres bafoué comme un ultra-romantique. Est-il bien possible que nos Français, dont le tact est si fin, n'aient pas reconnu plus tôt le sourire moqueur du romancier satirique sous son masque

effrayant? Avons-nous bien pu prendre, à Paris, une Batrachomys pour une Iliade? Aurions-nous réellement fait comme ce bon provincial qui, voyant représenter les *Plaideurs* après *Andromaque*, avait, dans son imagination, fait un tout de la tragédie et de la farce, et versé autant de larmes sur les petits chiens orphelins que sur le jeune Astyanax? En vérité, il nous reste un doute : la Revue écossaise aura voulu faire une mauvaise plaisanterie; si cela est, l'auteur peut se consoler en lisant, dans le même article, de plates injures adressées au nom de Châteaubriand. Ce serait dommage, en effet, que ce nom, l'honneur de notre littérature du 19e. siècle, ne fût pas insulté par des journalistes jaloux de toute gloire française. Pourquoi faut-il que MM. Jeffrey, Brougham et Chenevix aient trouvé des échos dans ces feuilles vénales de Paris dont les auteurs, courbés humblement pour recevoir l'or du ministre en place, n'ont pas aperçu le ministre disgracié, qui, malgré leurs clameurs, grandissait sur les bancs de l'opposition? Dix lignes d'outrages ministériels feraient-

elles oublier dix volumes de chefs-d'œuvres? Ah! Don Juan, Don Juan! nos petits hommes d'état auraient besoin, autant que Castlereagh, du fouet de ta satire, et les vers suivans ne sont pas les seuls qui semblent faits déjà pour nos gascons financiers :

... All exchequer chancellors endeavour
Of late years to dispense with Cocker's rigours
And grow quite figurative with their figures.
The poets of arithmetic are they
Who, though they prove not two and two to be
Five, as they would do in a modest way,
Have plainly made it out that four are three,
Judging by what they take and what they pay.

Don Juan, ch. xvi, stance 99.

A. P.

SUR LA MORT

DE

LORD BYRON.

There is that within me which shall tire
Torture and Time, and breathe when I expire;
Something unearthly, which they deem not of,
Like the remembered tone of a mute lyre, etc., etc.

CHILDE-HAROLD, ch. IV.

Il y a en moi quelque chose qui lassera la Persécution et le Temps, quelque chose qui me survivra quand je ne serai plus, quelque chose d'immatériel dont mes ennemis ne se doutent pas, et semblable au souvenir des accords d'une lyre muette.



SUR LA MORT

DE

LORD BYRON.

Au milieu du calme général de l'atmosphère politique, nous avons été troublés par un de ces bruits de mort qui retentissent par intervalles, comme un des sons de la trompette de l'Archange, pour réveiller l'âme de tout un peuple. Lord Byron, qui a si long-temps et si grandement occupé le premier rang aux yeux du public, vient de subir le sort commun de l'humanité. Lord Byron est mort à Missolonghi le 19 avril. Ce puissant génie, qui vivait parmi les hommes comme un être supérieur aux mortels ordinaires, celui dont les talens puissans étaient considérés avec étonnement et une espèce de terreur, comme si nous n'osions prononcer s'ils étaient utiles ou funestes, le voilà aussi profondément endormi du dernier sommeil que le pauvre villageois dont les idées ne s'élevèrent jamais au delà de son travail journalier. La voix du blâme

blique. Les remontrances d'un ami dont il appréciait les intentions bienveillantes avaient souvent beaucoup de poids à ses yeux; mais il en etait peu qui osassent se charger d'un devoir si difficile. Les réprimandes l'irritaient, et une censure amère l'endurcissait dans son erreur; — de sorte qu'il ressemblait souvent au belliqueux coursier qui se précipite sur l'acier qui le blesse. Dans la crise la plus douloureuse de sa vie privée, il porta si loin cette irritabilité et cette impatience de la censure, qu'on aurait pu le comparer à la noble victime d'un combat de taureaux, rendue plus furieuse par les fusées, les dards et les petites persécutions de la foule sans courage placée hors de l'arène, que par la lance de son plûs courageux et, pour ainsi dire, de son plus légitime agresseur. En un mot, le plus souvent Byron se rendit blâmable par bravade et mépris de ses censeurs, et par le motif du despote de Dryden :

Pour déployer sa puissance arbitraire.

Il n'est pas nécessaire de dire que c'était voir les choses sous un faux jour; et si, dans le combat qu'il soutenait, le noble poëte obtenait une sorte de triomphe en forçant le monde à lire ses vers, parce que c'étaient ses vers, tout mêlés qu'ils étaient de passages blâmables, il procurait en retour un indigne triomphe à ceux qui n'étaient pas faits pour

Les torts de lord Byron ne vinrent pas d'une dépravation du cœur; — car la nature n'avait pas commis l'anomalie d'unir des talens si extraordinaires à un sens moral et imparfait. — Ils ne venaient pas non plus de l'absence de ce sentiment naturel qui porte à l'admiration de la vertu. Jamais homme n'eut un cœur plus ouvert à la sympathie, ou plus libéral pour secourir le malheur. Jamais âme ne fut mieux faite pour l'enthousiasme qu'inspirent les belles actions, pourvu qu'il fût convaincu que ceux qui en réclamaient l'honneur avaient agi par des principes désintéressés. Lord Byron était tout-à-fait exempt de ce qui dégrade et avilit la littérature : — ses jalousies, veux-je dire, et les petitesses de l'envie; mais son grand génie était d'une nature qui secouait avec dédain toute contrainte, alors même que la contrainte était la plus salutaire. Écolier, il réussissait surtout dans ce qu'il entreprenait volontairement; et plus tard sa position dans le monde, comme jeune homme d'un rang élevé, de passions violentes, et jouissant librement d'une fortune considérable, ajouta à cette impatience des règles ou de toute espèce de frein qui lui était naturelle. Comme auteur, il refusait de plaider au tribunal de la critique; comme homme, il ne voulait point descendre à se reconnaître moralement justiciable du tribunal de l'opinion pu-

Have in their several arts or parts ascendance
O'er the irregulars in lust or gore,
Who do not give professional attendance.
Thus on the mob all statesmen are as eager
To prove their pride as footmen to a beggar, etc.

DON JUAN, ch. XVI.

Je ne me fais pas toutefois l'apologiste de Byron; car *maintenant*, hélas! il n'en a plus besoin. Ses qualités supérieures seront désormais généralement reconnues, et ses fautes (qu'il nous soit permis de l'espérer et de le croire) ne seront pas mentionnées dans son épitaphe. On se rappellera quel rôle il a joué dans la littérature anglaise depuis l'apparition de Childe-Harold, — c'est-à-dire pendant seize ans à peu près. Il n'y a eu pour lui aucun repos à l'ombre de ses lauriers; il n'a point vécu sur sa réputation passée; il n'a usé d'aucune de ces petites et pauvres précautions que les auteurs appellent—le soin de leur gloire. — Byron laissait sa gloire prendre soin d'elle-même. Il avait toujours pied dans l'arène; son bouclier restait toujours exposé dans les lices; quoique sa propre renommée gigantesque augmentât la difficulté de la lutte, puisqu'il ne pouvait rien produire qui surpassât l'attente que faisait naître son génie, cependant il continuait et recommençait toujours le combat, dont il sortait toujours avec distinction, et presque toujours triomphant. Aussi varié dans sa composition

que Shakspeare lui-même (c'est ce que reconnaissent tous ceux qui ont lu son *Don Juan*), il embrasse tous les sujets de la vie humaine, et fait vibrer toutes les cordes de la vie divine, depuis le ton le plus léger jusqu'aux plus énergiques et aux plus touchans. Il n'est guère de passion ou de situation qui n'ait exercé sa plume; et il pourrait être peint comme Garrick entre la muse des larmes et la muse des ris, quoique ses plus sublimes efforts aient été certainement consacrés à Melpomène [1]. Son génie semblait aussi fécond que varié. Il pouvait en prodiguer l'énergie sans l'épuiser, et on eût dit que c'était plutôt pour lui l'occasion de doubler sa verve. Ni Childe-Harold ni aucun des premiers et des plus beaux ouvrages de Byron ne contiennent des passages plus exquis de poésie que ceux qu'on trouve semés dans les chants de Don Juan, parmi des vers que l'auteur semble avoir laissé tomber aussi spontanément de sa plume qu'un arbre abandonne ses feuilles au vent. Mais cet arbre superbe ne portera plus ni fruits ni fleurs. Il a été tranché dans sa force, et le passé est tout ce qui nous reste de Byron. Nous avons

---

[1] C'est-à-dire la muse sérieuse, mais non la muse dramatique; car les tragédies de Byron n'ont pas généralement le mérite de ses autres ouvrages. (*Note du Traducteur.*)

peine à nous réconcilier avec cette idée. — Nous avons peine à croire qu'elle soit muette à jamais, cette voix qui frappait si souvent notre oreille, et que nous écoutions fréquemment avec admiration, quelquefois avec regret, mais toujours avec l'intérêt le plus vif.

All that is bright must fade,
The brightest still the flightest.

Hélas! tout ce qui brille, un jour doit se flétrir.
Ce qui brille le plus est aussi plus fragile.

C'est avec la profonde émotion d'une douleur solennelle que je m'arrête ici. La mort se glisse et nous surprend au milieu de nos occupations les plus sérieuses, comme au milieu de nos momens les plus futiles, etc.; c'est une réflexion consolante de penser qu'elle a trouvé notre Byron, non pas dans un moment de frivolité, mais consacrant sa fortune et hasardant sa vie en faveur d'un peuple qui ne lui était cher que par sa gloire passée, et à cause de ses souffrances sous le joug d'un oppresseur païen. Périr dans une croisade pour la liberté et l'humanité, c'eût été, dans les anciens temps, une expiation des crimes les plus noirs; une telle mort peut bien de nos jours expier de plus grands torts que ceux dont la calomnie, qui exagère tout, a accusé Byron. »

LE CIEL
ET LA TERRE.

MYSTÈRE

FONDÉ SUR CE PASSAGE DE LA GENÈSE :
(CHAP. VI :)

Et il arriva.... que les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles ; et ils prirent pour femmes celles d'entre elles qu'ils choisirent.

« La femme regrettant son démon bien-aimé. »
(COLERIDGE.)

PERSONNAGES.

ANGES.

SAMIASA.
AZAZIEL.
RAPHAEL, L'ARCHANGE.

HOMMES.

NOÉ.
LES FILS DE NOÉ.
IRAD.

FEMMES.

ANAH.
AHOLIBAMAH.

CHOEURS.

ESPRITS DE LA TERRE.
CHOEURS DES MORTELS.

LE CIEL ET LA TERRE.

MYSTÈRE.

PREMIÈRE PARTIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Contrée de bois et de montagnes, près du mont Ararat. — Il est nuit.*)

ANAH, AHOLIBAMAH.

ANAH.

Notre père sommeille : voici l'heure accoutumée où ceux dont nous sommes aimées descendent à travers les vapeurs qui couronnent le mont Ararat.... Comme mon cœur palpite!

AHOLIBAMAH.

Commençons notre invocation!

ANAH.

Mais les étoiles sont cachées. Je tremble.

AHOLIBAMAH.

Je tremble aussi, mais ce n'est que de la crainte de leur retard.

ANAH.

Ma sœur, quoique j'aime Azaziel plus que.... ah trop! qu'allais-je dire? Mon cœur devient impie.

AHOLIBAMAH.

Et où est l'impiété d'aimer des natures célestes?

ANAH.

Mais, Aholibamah, j'aime moins notre Dieu, depuis que son ange m'aime : cela ne saurait être bien : et quoique je ne sache pas mal faire, je sens mille craintes qui ne sont pas de bon augure.

AHOLIBAMAH.

Unis-toi donc à quelque fils de la terre, soumets-toi à de vils travaux. Japhet t'aime, il t'aime depuis long-temps, deviens son épouse, et sois mère d'enfans formés de la poussière.



ANAH.

Je n'aurais pas moins aimé Azaziel quand il serait motel; cependant je suis charmée qu'il ne le soit pas. Je ne puis lui survivre, et quand je pense que ses ailes immortelles s'arrêteront un jour sur le tombeau de la pauvre fille de la terre qui l'adora, comme il adore lui-même le Très-Haut, la mort me semble moins terrible; cependant, je le plains; son chagrin durera pendant des siècles; ah! du moins le mien serait éternel, si j'étais le séraphin, et lui la créature périssable!

AHOLIBAMAH.

Dis plutôt qu'il choisira une autre fille de la terre, et qu'il l'aimera comme naguère il aimait Anah.

ANAH.

Si cela était, et qu'elle l'aimât comme je l'aime, je le préférerais plutôt que de le savoir réduit à me pleurer sans cesse.

AHOLIBAMAH.

Si telle était ma pensée de l'amour de Samiasa, tout séraphin qu'il est, je le repousserais loin de moi. Mais faisons notre invocation; voici l'heure.

ANAH.

Séraphin, entends-moi du haut de ta sphère, quel que soit l'astre qui contienne ta gloire; soit que tu veilles avec les sept archanges dans les éternelles profondeurs du ciel, soit qu'à travers les espaces infinis, des mondes volent devant tes brillantes ailes! Ah! songe à celle qui te chérit; et quoiqu'elle ne soit rien auprès de toi, songe que tu es tout pour elle. Tu ne connais pas et puissé-je moi seule connaître l'amertume des larmes! L'éternité est ton partage, tes yeux rayonnent d'une beauté céleste qui ne doit jamais se flétrir : tu ne peux sympathiser avec moi que par l'amour, et tu avoueras que jamais une amante terrestre, plus tendre, ne pleura sous les cieux. Tu parcours tes innombrables mondes, tu vois la face de CELUI qui fit ta grandeur, comme IL fit de moi une des dernières créatures de la race exilée d'Éden. Cependant, séraphin bien-aimé! écoute-moi, car tu m'as aimée, et je ne voudrais mourir qu'après avoir appris ce que je n'apprendrais qu'en perdant la vie, que tu ne te souviens plus, dans ton éternité, de celle que la mort ne put empêcher de t'aimer; ô toi, essence immortelle! il est grand l'amour de ceux qui aiment dans le péché, et malgré la crainte, dont je sens la révolte indigne au fond de

mon cœur : pardonne à une fille d'Adam, de telles pensées; le chagrin est notre élément, et le plaisir un Éden placé loin de notre vue, quoique mêlé quelquefois à nos songes. L'heure approche où tu me prouves que nous ne sommes pas entièrement abandonnés....... Parais, parais, habitant des cieux, mon Azaziel! laisse les astres à leur propre lumière.

AHOLIBAMAH.

Samiasa! en quelque lieu des régions que tu commandes..... soit que tu combattes les esprits qui oseraient défier celui dont la toute-puissance a soumis toutes les dominations; soit que tu rappelles quelque étoile errante, prête à s'égarer dans l'abîme et dont les habitans, au terme de leur existence, partagent la sombre destinée de la poussière animée de notre monde... notre monde condamné à périr un jour comme le leur; soit que réuni aux chérubins inférieurs, tu daignes partager leur hymne; Samiasa, je t'appelle, je t'attends et je t'aime. Il en est qui te rendent un culte. Je ne t'en rends point. Si ton esprit t'invite à venir à moi, descends et partage mon sort! Quoique je sois tirée de la poussière, et toi formé de rayons plus brillans que ceux du jour qui éclaire Éden, ton immortalité ne peut reconnaître mon amour par un amour plus

ardent. Il est en moi un rayon qui, je le sens, émane de ta lumière et de celle de ton Dieu, quoiqu'il ne lui soit pas permis encore de montrer son éclat. Il peut rester caché long-temps : la mort et les maux qui la préparent nous ont été légués par notre mère Ève..... mais mon cœur les brave : cette vie doit s'évanouir, est-ce un motif de nous séparer? Tu es immortel..... je le suis comme toi..... je sens..... oui, je sens mon immortalité; victorieuse des douleurs, des larmes, du temps, des craintes, elle me répète d'une voix retentissante cette vérité : Tu vivras toujours! mais sera-ce dans le bonheur? je l'ignore, et ne veux pas le savoir; ce secret demeure avec le Tout-Puissant, qui couvre de nuages les sources du bonheur et du malheur. Mais il ne peut nous détruire ni toi ni moi. Il peut nous changer et non pas nous anéantir. Nous sommes d'une essence éternelle comme la tienne, et forcés de lutter contre lui, s'il veut lutter contre nous : avec toi je puis tout partager, même l'immortelle douleur; car tu as voulu partager ma vie mortelle..... reculerai-je devant ton éternité?..... Non! quand le dard du serpent me percerait le sein, quand tu serais toi-même semblable au serpent, et que tu m'envelopperais de tes replis, je sourirais sans te maudire, et continuerais à te presser avec une étreinte non moins brû-

lante..... Mais descends; accepte l'amour qu'une mortelle porte à un immortel! Si les cieux t'offrent plus de félicité que tu n'en peux donner et recevoir près de moi...... reste dans les cieux!

ANAH.

Ma sœur! ma sœur! je les vois voler vers nous, et tracer un sentier lumineux au milieu de la nuit.

AHOLIBAMAH.

Leurs ailes écartent les nuages comme s'ils rapportaient l'aurore de demain.

ANAH.

Mais si notre père aperçoit cette clarté!

AHOLIBAMAH.

Il croira que c'est la lune, dont les chants magiques d'un sorcier hâtent le lever d'une heure.

ANAH.

Ils viennent! LE voici!..... Azaziel!

AHOLIBAMAH.

Courons à leur rencontre! ah, que n'ai-je des ailes pour voler sur le sein de Samiasa!

ANAH.

Vois..... ils ont allumé tout l'occident,

comme si le soleil couchant avait rétrogradé ; vois !..... sur la dernière cime de l'Ararat brille un arc de mille couleurs ravissantes, trace de leur passage! et déjà, regarde, la nuit est revenue !... Telle l'écume que le Léviathan fait jaillir de sa demeure sans fond, quand il se joue sur la surface de l'Océan calmé, s'affaisse bientôt après qu'il s'est replongé jusqu'aux sources secrètes de l'abîme.

AHOLIBAMAH.

Ils ont touché la terre... Samiasa!

ANAH.

Mon Azaziel !

(*Elles sortent.*)

SCÈNE II.

IRAD ET JAPHET.

IRAD.

Ne te désespère pas ! Pourquoi irais-tu errer ainsi, ajouter ton silence au silence de la nuit, et lever tes yeux en pleurs vers les astres? Ils ne peuvent venir à ton secours.

JAPHET.

Mais ils adoucissent ma peine.... maintenant, peut-être, elle les regarde comme

moi : il me semble qu'une créature douée de beauté est plus belle encore quand elle contemple ce qui est beau comme elle-même.... et surtout ces objets, dont la beauté est éternelle ! Oh ! Anah !

IRAD.

Mais elle ne t'aime pas.

JAPHET.

Hélas !

IRAD.

Et la fière Aholibamah me dédaigne également.

JAPHET.

Je te plains aussi.

IRAD.

Qu'elle garde son orgueil, le mien m'a rendu capable de supporter ses dédains ; peut-être le temps me vengera.

JAPHET.

Une telle pensée peut-elle te causer de la joie ?

IRAD.

Ni de la joie, ni du chagrin. Je l'aimais, je l'eusse aimée davantage si elle m'avait payé de retour !.... Eh bien ! je l'abandonne à de plus brillantes destinées, si elle les trouve telles.

JAPHET.

Quelles destinées?

IRAD.

J'ai quelque raison de penser qu'elle en aime un autre.

JAPHET.

Anah?

IRAD.

Non; sa sœur.

JAPHET.

Et quel autre?

IRAD.

C'est ce que j'ignore; mais son air, sinon ses paroles, me porte à croire qu'elle aime.

JAPHET.

Il n'en est pas de même d'Anah : elle n'aime que son Dieu.

IRAD.

Qui que ce soit qu'elle aime, si ce n'est pas toi, qu'y gagnes-tu?

JAPHET.

Rien, il est vrai; mais j'aime.

IRAD.

Et moi, j'aimais.

JAPHET.

Et maintenant que tu n'aimes plus, ou que tu crois ne plus aimer, es-tu plus heureux ?

IRAD.

Oui.

JAPHET.

Je te plains.

IRAD.

Moi ! Pourquoi ?

JAPHET.

D'être heureux, privé comme tu l'es de ce qui fait mon malheur.

IRAD.

Ces vaines paroles sont à mes yeux des preuves du mal qui t'égare, et je ne voudrais pas sentir comme tu fais, pour plus de shekels que n'en procureraient tous les troupeaux de notre père, échangés contre le métal que les fils de Caïn cherchent à nous faire envier : comme si cette jaune et inutile poussière, rebut de la terre, pouvait être reçue pour prix du lait, de la laine et des fruits que nos troupeaux et nos vallons nous donnent !.... Va, Japhet, va soupirer aux étoiles, comme les loups hurlent à la lune !... Je retourne pour goûter le repos.

JAPHET.

Je te suivrais, si je pouvais reposer.

IRAD.

Tu ne viens donc pas à nos tentes?

JAPHET.

Non, Irad; je vais à cette caverne dont les cavités communiquent, dit-on, avec le monde souterrain, et servent d'issue aux esprits qui l'habitent, quand ils viennent errer sur la surface de la terre.

IRAD.

Et qu'y vas-tu faire?

JAPHET.

Assoupir ma tristesse dans une obscurité non moins triste... C'est un lieu que l'espérance a déserté, comme elle a déserté mon cœur.

IRAD.

Mais c'est un lieu dangereux : d'étranges apparitions oud'étranges bruits l'ont peuplé de terreurs. Je t'accompagnerai.

JAPHET.

Irad, non; crois-moi, je n'ai aucune mauvaise pensée, et ne crains aucun mal.

IRAD.

Le MAL n'en sera que davantage ton ennemi; tourne tes pas d'un autre côté, ou laisse-moi aller avec toi.

JAPHET.

Non, non, Irad. Je veux aller seul.

IRAD.

Alors, que la paix soit avec toi!

(*Irad sort.*)

JAPHET, *seul.*

La paix! je l'ai cherchée où elle devrait être, dans l'amour.... je l'ai cherchée avec un amour qui la méritait peut-être; et au lieu d'elle, un poids sur mon cœur, un affaissement d'esprit.... des jours semés d'inquiétude, et des nuits dont le sommeil est banni.... voilà ce que j'ai rencontré. La paix! quelle paix? Le calme du désespoir, la tranquillité de la forêt non frayée, dont le silence n'est interrompu que par la tempête qui parcourt ses rameaux gémissans.... tel est le calme, tel est le trouble de mon âme accablée! La terre s'est corrompue; plusieurs signes, plusieurs prodiges ont proclamé l'approche d'un changement, et une terrible sentence prononcée contre les êtres périssables. O chère Anah! quand

l'heure fatale ouvrira les inépuisables sources de l'abime, tu aurais pu te jeter sur ce cœur, et y trouver un refuge contre les élémens; ce cœur qui a vainement battu pour toi, et qui gémira plus vivement encore quand le tien.... O Dieu! que ta colère fasse du moins grâce à Anah! car elle est pure parmi les coupables, comme une étoile au milieu des nuages qui l'obscurcissent quelque temps, mais ne sauraient l'éteindre! Ma chère Anah! comme je t'aurais adorée! mais j'essuyai tes refus!.... je voudrais toujours te sauver; je voudrais te voir survivre quand l'Océan sera l'humide tombeau de la terre, et qu'aucun rocher ne s'opposera au Léviathan qui, roi des mers sans rivages et de l'univers des flots, s'étonnera de l'étendue sans limite de son empire.

(*Japhet sort.*)

SCÈNE III.

NOÉ, SEM.

NOÉ.

Où est ton frère Japhet?

SEM.

Il est sorti, a-t-il dit, pour aller trouver

Irad, selon son usage; mais plutôt, je le crains, pour porter ses pas vers les tentes d'Anah, autour desquelles il erre la nuit, semblable à une colombe voltigeant près de son nid ravagé; ou bien il s'est dirigé vers la caverne qui s'ouvre dans les flancs de l'Ararat.

NOÉ.

Qu'y fait-il? C'est un lieu funeste sur cette terre où déjà tout est mal; des êtres plus à craindre que les méchans s'y rassemblent; Japhet aime toujours cette fille d'une race maudite, quoiqu'il ne pût l'épouser quand elle l'aimerait; cœur malheureux des hommes! un fils de mon sang, qui connaît le crime et la destinée de ces temps, prévenu que l'heure approche, peut-il bien se livrer à ces sentimens défendus? Conduis-moi, il faut le trouver.

SEM.

N'allez pas plus loin, mon père; je chercherai Japhet.

NOÉ.

Ne crains rien pour moi : tout le génie du mal est impuissant contre l'homme choisi par Jehovah.... Allons.

SEM.

Aux tentes des deux sœurs?

NOÉ.

Non, à la caverne.

(Noé sort avec Sem.)

SCÈNE IV.

(Montagnes. — Caverne du mont Ararat.)

JAPHET, *seul.*

JAPHET.

O vous, lieux sauvages qui semblez éternels ; caverne dont on ne saurait mesurer la profondeur ; montagnes si variées et si terribles par l'âpre majesté de vos rochers, et les arbres altiers qui croisent leurs racines avec ces pierres suspendues perpendiculairement, et que les pas d'aucun mortel n'atteindraient qu'en tremblant..... oui, vous semblez éternels ; et cependant, dans quelques jours, peut-être dans quelques heures, vous serez divisés et bouleversés par la masse des eaux ! Cette caverne, qui semble conduire dans un monde souterrain, verra ses sombres détours pénétrés par la vague mugissante, et les dauphins se joueront dans le repaire du lion. L'homme !... O mortels, ô mes frères ! je serai condamné à pleu-

rer sur votre vaste tombeau! Qui de vous survivra pour verser des larmes? Mes frères, suis-je meilleur que vous pour être épargné? Que deviendront les lieux charmans où je pensais à Anah, quand j'espérais encore? et ces retraites sauvages, presque aussi chères, confidentes de mon désespoir? Est-il bien vrai que ce pic orgueilleux, dont l'extrémité brillante est comme une étoile lointaine, sera englouti sous les flots bouillonnans? Le soleil levant ne viendra-t-il plus percer et dissiper les tissus flottans des vapeurs de sa cime? N'y verrai-je plus le large disque du jour s'abaisser le soir derrière sa tête ambitieuse, et lui laisser une couronne étincelante? Ne sera-t-il jamais plus le phare du monde, où les anges descendaient comme au lieu le plus proche des astres? Ces mots « jamais plus » sont-ils bien faits pour toi, pour toutes choses, excepté pour nous et les créatures rampantes, privilégiées par mon père d'après l'ordre de Jehovah? Peut-IL LES sauver? et MOI, n'aurai-je pas le pouvoir d'arracher la plus aimable des filles de la terre à une destinée que même des serpens et leurs compagnes éviteront? faudra-t-il que la race de ces reptiles menace de son aiguillon quelque monde sorti de la vase fumante dont les restes couvriront l'ancien, et seront seuls, dans quelque sphère élevée, le monument de tant

d'êtres vivans au moment où je parle ? Que de trépas en un jour ! Univers si beau, si jeune, destiné à la destruction, je te regarde jour et nuit avec douleur en comptant tes jours et tes nuits ! Je ne puis te sauver ! je ne puis même sauver celle dont l'amour t'eût rendu encore plus cher à mon cœur ! Créé d'une partie de ta poussière, je déplore l'approche de ta fin.... O grand Dieu ! peux-tu bien ?....

(*Il s'interrompt.*)

(*Un bruit retentit dans la caverne, et puis des éclats de rire.... Un esprit sort et passe.*)

JAPHET.

Au nom du Très-Haut, qui es-tu ?

(*L'esprit répond par un nouveau rire.*)

JAPHET.

Par tout ce qu'il y a de saint sur la terre, parle.

L'ESPRIT.

Ah ! ah !

JAPHET.

Par l'approche du déluge ! par la terre que l'Océan va engloutir ! par les abîmes qui ouvriront toutes leurs sources ! par le firmament qui convertira les nuages en torrens ! par la toute-puissance qui crée et dé-

truit! ô toi, inconnu, terrible et imposant fantôme, réponds-moi! pourquoi pousses-tu ce rire affreux?

L'ESPRIT.

Pourquoi pleures-tu?

JAPHET.

Pour la terre et pour ses enfans!

L'ESPRIT.

Ah! ah! ah!

(*L'esprit disparaît.*)

JAPHET.

Cet esprit rit des tortures des mortels et de la prochaine destruction d'un monde, sur lequel le soleil luira sans exciter la vie! Comme la terre sommeille! Tous ceux qu'elle contient dorment comme elle à la veille du triomphe de la mort! Pourquoi se réveilleraient-ils pour la rencontrer? Que vois-je? que sont donc ces êtres semblables à la mort elle-même, et parlant comme des êtres nés avant ce monde près de finir? Ils approchent comme des nuages!

(*Divers esprits sortent de la caverne.*)

UN ESPRIT.

Réjouissons-nous! la race odieuse qui ne put conserver son règne dans Éden et qui

écouta la voix de la science impuissante, touche à l'heure de la mort! Elle ne disparaîtra pas lentement, ni un à un, ni par l'épée, ni par la douleur ou les vicissitudes du temps. Voici son dernier jour.

La terre ne sera plus qu'un Océan, et sur ces vastes plaines aucun souffle ne se fera entendre, si ce n'est celui des vents! Les anges fatigueront leurs ailes avant de trouver un lieu de repos. Pas un seul rocher n'élèvera sa crête du milieu de ce tombeau humide, pour sauver le désespoir ou indiquer le lieu où il expira après avoir jeté un dernier regard sur cette mer sans bornes, dont le reflux attendu n'est point arrivé : le vide sera partout, et partout la destruction. Un autre élément sera le roi de la vie, et les enfans abhorrés de la fange n'existeront plus. De toutes les couleurs de la terre, il ne restera que la couleur non interrompue de l'azur. Les montagnes si variées dans leur aspect, seront des plaines monotones; tout sera changé : le cédre et le pin lèveront vainement leurs cimes submergées dans cette inondation universelle : l'homme, la terre et le feu mourront; la mer et les cieux s'étendront au loin, vastes et sans vie aux yeux de l'Éternel. Qui construira une demeure sur l'écume des flots?

(*Japhet s'avance.*)

JAPHET.

Qui ?... Mon père. La semence de la terre ne sera pas perdue.... le mal seul disparaîtra! Fuyez, démons triomphans des abîmes, qui faites entendre la voix horrible de votre joie, quand Dieu va détruire ce que vous n'oseriez détruire vous-mêmes! Hâtez-vous de fuir! rentrez dans vos profondes cavernes, jusqu'à ce que les vagues vous y poursuivent dans leurs secrets asiles, et chassent votre funeste race, pour en faire le jouet des vents dans la vaste étendue de l'infini !

L'ESPRIT.

Fils de l'Élu! quand toi et les tiens vous aurez bravé la guerre du terrible élément; quand la vaste barrière des flots sera brisée, serez-vous, réponds-moi, bons et heureux?.... Non! le malheur attend votre nouveau monde et votre nouvelle race.... Vos fils seront moins beaux dans leur aspect, et destinés à une moins longue vie que les glorieux géans qui parcourent cette terre, fiers d'être les fils du ciel, quoique nés de mères mortelles. Vous ne conserverez du passé que les larmes. Et n'as-tu pas honte de survivre et de donner le jour à d'autres mortels? Ton cœur est-il si lâche et si abattu, que tu puisses entendre parler de cette destruc-

tion générale sans sentir en toi cette généreuse douleur et ce courage qui te feraient attendre la vague dévorante, plutôt que de chercher un asile avec ton père favorisé, plutôt que de bâtir un jour ta cité sur le sépulcre de la terre? Qui peut survivre à son espèce, si ce n'est le lâche et l'aveugle? Ma race hait la tienne, comme une race différente et ennemie; mais il n'en est pas un de nous qui n'ait laissé un trône vide dans le ciel pour habiter ces ténèbres, plutôt que de voir ses compagnons souffrir seuls.

Va vivre, misérable, va donner la vie à d'autres misérables! Et quand les eaux destructrices mugiront sur leurs ravages accomplis, sois jaloux des géans qui ne seront plus; méprise ton père comme le seul qui restera; méprise-toi toi-même comme son fils.

(*Un chœur d'esprits sort de la caverne.*)

LE CHOEUR D'ESPRITS.

Réjouissons-nous, la voix humaine ne troublera plus nos fêtes dans les airs par des prières : ils n'adoreront plus; et nous, qui depuis des siècles n'adorons plus le Seigneur, par qui la prière est exigée, et qu'on offense en oubliant un sacrifice, nous verrons les sources amères former un nouveau chaos; nous verrons périr les créatures fières de leur vile poussière. Leurs ossemens blanchis

s'arrêteront dans les cavernes, dans les ravins, dans les fentes des montagnes où l'élément fatal les poursuivra. Les animaux eux-mêmes, dans leur désespoir, cesseront de faire une proie de l'homme et de s'entre-dévorer; le tigre expirera à côté de l'agneau, comme s'il avait sucé le même lait..... jusqu'à ce que toutes choses, excepté le ciel, soient silencieuses et n'existent plus, comme avant la création. Une courte trêve est accordée par la mort, qui laissera les débris du premier univers, destinés à produire de nouvelles nations, dont elle fera sa proie. Ces débris, flottant sur les dernières vagues du déluge, verront un autre monde produit par sa vase desséchée. Ils donneront au temps de nouveaux êtres.... de nouvelles années.... de nouvelles maladies.... de nouvelles douleurs.... de nouveaux crimes.... Ces hommes auront pour compagnons tout le cortége de la haine et du travail, jusqu'à ce que....

JAPHET, *l'interrompant.*

Jusqu'à ce que la volonté éternelle daigne expliquer le rêve du bien et du mal, et rappelle à elle tous les temps et toutes les choses; jusqu'à ce que les créatures rassemblées sous ses ailes toutes-puissantes soient témoins de l'abolition de l'enfer..... et que la terre purifiée et rendue à sa beauté première, re-

trouve son Éden dans un paradis sans fin, où l'homme ne tombera plus, et où les démons eux-mêmes serviront le juste.

LES ESPRITS.

Et quand s'accomplira ce prodige ?

JAPHET.

Quand le Rédempteur viendra, d'abord dans les souffrances, et puis dans sa gloire.

LES ESPRITS.

En attendant, luttez dans vos chaînes mortelles, jusqu'à ce que la terre ait vieilli. Continuez une vaine guerre contre vous-mêmes, contre le ciel et l'enfer, jusqu'à ce que les nuages soient souillés du sang qui fumera sur tous les champs de bataille. Il y aura de nouveaux temps, de nouveaux climats, de nouveaux airs, de nouveaux hommes; mais toujours les anciens crimes et les larmes subsisteront sous différentes formes dans vôtre race. Les mêmes tempêtes morales anéantiront l'avenir, comme dans quelques heures les vagues submergeront les tombeaux des glorieux géans [1].

---

[1] Et il y eut dans ce temps-là et après des géans; c'étaient des hommes redoutables, renommés dans les siècles. (GENÈSE.)

CHŒUR D'ESPRITS.

Frères, réjouissons-nous! Mortel, adieu! Écoutez, écoutez! Déjà nous pouvons entendre la sombre voix lointaine de l'Océan qui s'enfle et mugit; les vents préparent leurs ailes, les nuages sont chargés de leurs torrens, les sources de l'abime s'échappent, le ciel va ouvrir toutes ses issues, et la grande famille des hommes voit chaque présage fatal sans le reconnaître..... comme si leurs yeux étaient aveuglés depuis leur naissance! Nous entendons les sons qu'ils ne peuvent entendre; l'armée des tonnerres se réunit et menace dans ses sphères; le signal est différé de quelques heures. Le regard des seuls esprits aperçoit les éclairs qui leur servent de bannières! Gémis, gémis, univers! jeune encore, tu es plus près de ta fin que de ta naissance. Humbles montagnes, vous disparaîtrez bientôt sous l'inondation; la barque se brisera sur vos rochers; les moindres coquillages de l'Océan seront déposés là où dort la famille de l'aigle...... comme son cri retentira sur la mer impitoyable! C'est en vain qu'elle appellera ses jeunes aiglons, le flot seul lui répondra. L'homme lui enviera ses larges ailes..... ses ailes qui ne pourraient le sauver.... où le déposeraient-elles, quand l'espace n'offrira à ses yeux que l'humide tombeau des ondes?

Frères, réjouissons-nous ! élevons nos voix effrayantes..... Tous les hommes mourront, excepté le faible reste de la race de Seth..... la race de Seth prévilégiée contre la mort pour perpétuer la douleur dans les siècles !... Des fils de Caïn, aucun ne restera, et toutes ses aimables filles seront ensevelies sous l'élément exterminateur ; ou, flottant échevelées sur sa surface, elles reprocheront au ciel de détruire des créatures si belles, même dans la mort.

L'arrêt est prononcé! tous périront! Au murmure de toutes les voix humaines va succéder un silence universel ; fuyons, frères, fuyons! mais réjouissons-nous. Nous sommes tombés, l'homme tombe! Périssent tous ces faibles ennemis du ciel qui craignent l'enfer!

(*Les esprits disparaissent.*)

JAPHET, *seul.*

Dieu a proclamé la sentence de la terre! l'arche de salut l'a annoncée; les démons la crient du fond de leurs cavernes; le livre d'Énoch [1] l'a prédite depuis long-temps dans ces pages muettes, dont le silence parle plus haut à l'esprit que la foudre à l'oreille : et cependant les hommes n'ont

---

[1] Le livre d'Énoch, conservé par les Éthiopiens, est, selon eux, antérieur au Déluge.

pas écouté..... ils n'écoutent pas encore, et marchent dans les ténèbres à leur destin, dont l'approche n'ébranle pas plus leur aveugle incrédulité, que leurs derniers cris n'ébranleront la vengeance divine ou l'Océan, son docile ministre. Aucun signe n'apparaît dans les airs. Les nuages sont en petit nombre, et la couleur de leurs tissus n'est pas changée; le soleil éclairera le dernier jour de la terre comme le premier de la création, quand Dieu lui dit : Brille; et le soleil brilla. Sa lumière ne put exister encore pour l'homme non créé.... mais elle inspira, avant la voix humaine, le chant plus doux des oiseaux, qui ont des ailes pour parcourir le firmament comme les anges, et qui comme eux saluent chaque jour le ciel avant les fils d'Adam..... Leur concert matinal va commencer..... L'orient s'allume! ils chanteront, et le jour étincellera..... pour la dernière fois peut-être... Dans peu les ailes des oiseaux fatigués ne les soutiendront plus, et après la brillante carrière de quelques matins, le jour.... ah! le jour luira encore.... mais sur quoi? sur le chaos qui précéda le jour, et dont le retour anéantit le temps! car sans la vie que sont les heures? pas plus pour la poussière que n'est l'éternité pour Jehovah, qui créa le temps et l'éternité! Sans lui, l'éternité elle-même serait un vide; le temps fait pour l'homme finit avec l'homme,

et s'engloutit dans cet abîme sans commencement, comme la race des mortels sera dévorée par celui où va se perdre le monde enfant !....

Que vois-je? des êtres, dont les uns appartiennent à la terre et les autres aux airs ! Non.... ils sont tous du ciel, tant ils ont de beauté, si je puis distinguer leurs traits ! Mais comme ils descendent avec grâce la pente de la montagne, et s'ouvrent un chemin à travers ses vapeurs ! Arrivant après ces hideux esprits, dont l'infernale immortalité a fait entendre l'hymne impie de leur triomphe, — ces créatures me ravissent comme une apparition d'Éden ; peut-être viennent-elles m'annoncer un nouveau délai que j'ai si souvent imploré pour le monde.... Les voici.

C'est Anah, oh Dieu ! et avec elle....

(*Samiasa et Azaziel entrent avec Anah et Aholibamah.*)

ANAH.

Japhet !

SAMIASA.

Ah ! un fils d'Adam !

AZAZIEL.

Que fait ici le fils de la terre pendant que toute sa race sommeille ?

JAPHET.

Ange! que fais-tu sur la terre quand tu devrais être dans le ciel?

AZAZIEL.

Ignores-tu, ou as-tu oublié qu'il entre dans nos attributions de garder la terre?

JAPHET.

Tous les bons anges ont déserté la terre condamnée.... Les mauvais esprits eux-mêmes fuient l'approche du chaos. Anah! Anah! objet d'un amour méprisé depuis long-temps, mais toujours fidèle! pourquoi suis-tu cet esprit quand il n'est plus d'ange céleste qui descende de sa sphère éthérée?

ANAH.

Japhet, je ne puis te répondre; cependant pardonne-moi....

JAPHET.

Que le ciel, qui bientôt ne pardonnera plus, te pardonne! tu es livrée à une dangereuse tentation.

AHOLIBAMAH.

Retourne avec tes frères, fils insolent de Noé, nous ne te connaissons pas!

JAPHET.

L'heure peut venir où tu me connaîtras mieux. Ta sœur sait bien que je suis encore le même.

SAMIASA.

Fils du patriarche qui fut toujours juste devant son Dieu, quels que soient tes chagrins (et à tes plaintes se mêle la colère), comment Azaziel ou moi, t'avons-nous fait outrage ?

JAPHET.

Outrage! le plus grand des outrages.... Mais tu as raison : quoiqu'elle soit fille de la terre, je ne pouvais la mériter. Adieu, Anah! j'ai répété si souvent ce mot! je le dis aujourd'hui pour la dernière fois. Ange! ou qui que tu sois, quelque chose que tu doives être bientôt, as-tu le pouvoir de sauver cette belle.... ces deux belles filles de Caïn ?

AZAZIEL.

Les sauver?

JAPHET.

Et se peut-il que vous aussi vous l'ignoriez? Anges! Anges! vous avez partagé le péché de l'homme, et peut-être vous partagerez son châtiment, ou du moins mes regrets.

SAMIASA.

Quels regrets ? Je ne croyais pas jusqu'à présent qu'un fils d'Adam pût me parler en énigmes!

JAPHET.

Et le Très-Haut ne les a-t-il pas expliquées ? Alors.... vous êtes perdus.... perdus comme elles.

AHOLIBAMAH.

Eh bien soit! S'ils aiment comme ils sont aimés, ils ne redouteront pas plus d'être mortels que je ne reculerais devant une immortalité de douleur partagée avec Samiasa.

ANAH.

Ma sœur! ma sœur, ne parle pas ainsi.

AZAZIEL.

As-tu peur, Anah?

ANAH.

Oui, pour toi; je sacrifierais volontiers tout ce que l'avenir pourrait me promettre de vie, plutôt que de causer une heure de tourmens à son éternité.

JAPHET.

C'est donc pour LUI! c'est pour ce Séraphin que tu m'as abandonné!.... Ce n'est

rien, si tu n'as pas aussi abandonné ton Dieu. De telles unions entre un immortel et une mortelle ne peuvent être heureuses ni saintes. Nous sommes envoyés sur la terre pour travailler et mourir..... Et eux, ils furent créés pour servir le Très-Haut; mais s'il peut te sauver, bientôt viendra l'heure où un secours céleste sera nécessaire.

ANAH.

Ah! il parle de mort.

SAMIASA.

Parler de mort à nous, et à celles qui sont avec nous! S'il ne semblait navré d'affliction, je sourirais.

JAPHET.

Ce n'est pas pour moi que je crains et m'afflige. Je suis sauvé, non par mes mérites, mais par ceux d'un père juste dont la vertu a suffi pour sauver même ses enfans! [illegible]-il étendre plus loin son pou[illegible] grâce! Que ne puis-je du[illegible] ma vie pour celle qui seule [illegible]ah, la dernière [illegible] de Caïn, serait [illegible]ecevoir les dé[illegible]

Et [illegible] gnoriez [illegible] le péché [illegible] tagerez [illegible] regrets. [illegible]

AHOLIBAMAH.

Penses-tu, que nous, avec le sang de Caïn dans nos veines, de Caïn le premier né d'Adam et engendré dans le paradis..... nous nous mêlerions avec les enfans de Seth ? De Seth, le dernier fruit de la vieillesse d'Adam ? Non ! non, quand ce serait pour sauver toute la terre, si elle était en péril. Notre race a vécu séparée de la tienne.... depuis le commencement.... elle vivra toujours ainsi....

JAPHET.

Je ne te parlais pas à toi, Aholibamah : il ne t'a été transmis que trop du sang de cet homme que tu vantes, et qui le premier versa le sang, et le sang d'un frère ! Mais toi, mon Anah, qu'il me soit permis de t'appeler mon Anah quoique tu ne sois pas à moi ; je ne puis renoncer à ce mot, et cependant je dois renoncer à toi ; mon Anah, toi qui me faisais croire qu'Abel avait laissé une fille, dont la pieuse race survivait en toi, tant tu diffères par ta douceur du reste des filles de Caïn, douée seulement de la beauté comme elles....

AHOLIBAMAH, *l'interrompant.*

Et voudrais-tu qu'elle fût semblable à l'ennemi de notre père ?.... Si je partageais

une telle idée, si je croyais qu'il y eût quelque chose d'Abel en ELLE!.... Retire-toi, fils de Noé, tu éveilles la discorde!

JAPHET.

C'est ce que fit ton père, fille de Caïn!

AHOLIBAMAH.

Il n'immola pas Seth, et qu'as-tu à voir dans les autres actions passées entre son Dieu et lui?

JAPHET.

Tu dis vrai! son Dieu l'a jugé; et je n'aurais pas nommé son crime, si tu n'avais toi-même semblé te glorifier en lui, au lieu de repousser son souvenir.

AHOLIBAMAH.

Il était le père de notre père.... le premier né de l'homme, le plus fort, le plus brave et le plus malheureux de ses fils...... Rougirais-je de celui de qui nous tenons la vie? Regarde les hommes de notre race, contemple leur stature et leur beauté, leur courage, le nombre de leurs jours.....

JAPHET.

Ils sont comptés.

AHOLIBAMAH.

Soit!.... Mais tant qu'ils vivront, je serai glorieuse de mes pères et de nos frères.

JAPHET.

Mon père et ma race ne se glorifient que dans leur Dieu. Et toi, Anah ?....

ANAH.

Quelque chose que décrète notre Dieu, le Dieu de Seth et de Caïn, je dois obéir : mais si j'osais élever une prière dans cette heure formidable de vengeance (si elle a lieu), ce ne serait pas pour demander à vivre la seule de ma maison. Ma sœur! ô ma sœur! que serait le monde, que seraient d'autres mondes, que serait le plus brillant avenir sans le bonheur du passé.... sans ton amour..... celui de mon père, sans tout ce qui est né et a crû avec moi, embellissant comme les astres mon existence par une douce clarté? Aholibamah! S'il est permis d'espérer grâce..... cherche-la, trouve-la : j'abhorre la mort parce que tu dois mourir.

AHOLIBAMAH.

Quoi donc! Ce rêveur, avec l'arche de son père, épouvantail construit pour effrayer le monde, a-t-il troublé MA sœur? Ne sommes-nous pas les bien-aimées des Séraphins? Et d'ailleurs supplierions-nous un fils de Noé? Oh plutôt!.... Mais cet enthousiaste est abusé par le délire d'une imagination qu'ont troublée un amour sans espoir et la fatigue.

des veilles. Qui ébranlera ces montagnes et cette terre? Qui dira aux nuages et aux flots de se revêtir d'une autre forme que celle que nous leur connaissons dans leur cours éternel? Qui le pourrait?

JAPHET.

Celui dont une parole les créa.

AHOLIBAMAH.

Qui entendit cette parole?

JAPHET.

L'univers, qui en reçut la vie! Ah! tu souris avec mépris? Adresse-toi à tes Séraphins; s'ils ne l'attestent pas, ils ne font point partie des anges.

SAMIASA.

Aholibamah! reconnais ton Dieu.

AHOLIBAMAH.

J'ai reconnu toujours notre créateur, Samiasa, le tien et le mien : c'est un Dieu d'amour et non de douleur.

JAPHET.

Hélas! qu'est-ce l'amour si ce n'est une douleur? Même celui qui fit la terre, dans son amour, eut bientôt à s'affliger sur ses premiers habitans.



AHOLIBAMAH.

On le dit.

JAPHET.

C'est la vérité.

(*Noé entre avec Sem.*)

NOÉ.

Japhet! Que fais-tu ici avec les enfans des méchans? Ne crains-tu pas de partager leur perte prochaine?

JAPHET.

Mon père, ce ne peut être un péché de chercher à sauver une créature terrestre; et, voyez, elles ne sont pas des criminelles, puisqu'elles sont dans la compagnie des anges.

NOÉ.

Voilà donc ceux qui désertent le nom de Dieu pour choisir des femmes dans la race de Caïn! voilà les fils du ciel qui recherchent les filles de la terre à cause de leur beauté!

AZAZIEL.

Patriarche, tu l'as dit.

NOÉ.

Malheur! malheur! malheur à de telles alliances! Dieu n'a-t-il pas mis une barrière entre le ciel et la terre?

SAMIASA.

L'homme n'a-t-il pas été fait à l'image de Jehovah ? Dieu n'aima-t-il pas ce qu'il avait fait ? Nous l'imitons et disputons d'amour avec lui pour ce qu'il aime.

NOÉ.

Je ne suis qu'un homme, je ne fus pas fait pour juger mes semblables, encore moins les fils de Dieu ; mais comme notre Dieu a daigné communiquer avec moi, et me révéler ses jugemens, je réponds qu'il ne peut y avoir rien de bien dans le motif qui fait descendre les séraphins des immortelles sphères sur un monde périssable et à la veille de périr.

AZAZIEL.

Quoi ! même pour sauver ?

NOÉ.

Non, malgré toute votre gloire, vous ne pouvez racheter ce qu'a condamné celui à qui vous devez cette même gloire. Si vous aviez reçu une mission de salut, elle serait générale et non bornée à deux filles de Caïn ; elles sont belles, mais elles n'en sont pas moins condamnées.

JAPHET.

O mon père ! rétractez ces paroles.

NOÉ.

Mon fils! mon fils! Si tu veux éviter leur sort, oublie qu'elles existent; elles cesseront bientôt d'exister, et tu seras le père d'un nouveau monde et d'un meilleur monde.

JAPHET.

Ah! laisse-moi périr avec elles.

NOÉ.

Tu le mériterais pour une telle pensée; mais celui qui peut te sauver, te sauve.

SAMIASA.

Et pourquoi lui et toi, plutôt que celle que ton fils préfère à lui-même et à toi?

NOÉ.

Demande-le à celui qui te fit plus grand que moi et les miens, sujet cependant de sa toute-puissance.... Mais voici son plus doux et son plus fidèle messager.

(*L'archange Raphaël entre.*)

RAPHAEL.

Anges! dont la place est autour du trône céleste, que faites-vous ici? Est-ce ainsi que vous remplissez vos devoirs quand l'heure est arrivée de laisser la terre seule? Retournez, adorez et offrez un glorieux hommage

avec les sept archanges ; votre place est dans le ciel.

SAMIASA.

Raphaël, le premier et le plus beau des fils de Dieu, depuis quand est-il défendu aux anges de descendre sur la terre, qui vit souvent les pas de Jehovah ne point dédaigner son gazon ? Jehovah aimait le monde et le créa pour l'aimer; souvent d'une aile joyeuse nous sommes venus exécuter ses messages ; adorant sa présence dans ses moindres œuvres ; surveillant cette jeune plante de ses domaines ; jaloux de la conserver, digne de notre Dieu et comme la dernière production de sa féconde parole. Pourquoi ton front se montre-t-il sévère ? Pourquoi menacer d'une ruine prochaine ?

RAPHAEL.

Si Samiasa et Azaziel étaient restés à leur place avec le chœur des anges, ils auraient vu le dernier décret de Jehovah écrit en caractères de feu, et n'auraient pas eu besoin de demander la volonté de leur Créateur ; mais l'ignorance doit toujours faire partie du péché ; les esprits de science [1] eux-mêmes seront au-dessous d'eux-mêmes, quand ils

---

[1] Il y avait des esprits de science, des esprits d'amour, etc., etc.

nourriront un faux orgueil ; l'aveuglement est le premier fruit de la désobéissance. Tous les bons anges ont quitté le monde ; vous y avez été retenus par des passions étrangères à votre nature, et dégradés par votre amour pour des mortelles. Vous êtes cependant pardonnés et rappelés parmi vos égaux : partez, partez, ou vous perdrez en demeurant les droits de votre éternité.

AZAZIEL.

Et toi ! si le séjour de la terre nous est défendu par un décret ignoré jusqu'ici, ne pèches-tu pas comme nous en y paraissant ?

RAPHAEL.

Je suis venu vous inviter à revenir dans votre céleste sphère, au nom du Très-Haut; je suis venu exécuter ses ordres. Qu'il m'est doux de vous apporter des paroles de clémence ! Nous avons souvent parcouru ensemble les espaces éternels, retournons ensemble vers les astres. Oui, la terre doit périr. Son sein réclame la race des hommes ; mais faut-il que ce monde ne puisse être créé, ou être détruit sans causer un vide dans les rangs célestes, dont les proscrits restent immortels sous leur terrible sentence !

Notre frère Satan se perdit en préférant la révolte au culte qu'il avait rendu jusqu'alors ; vous êtes encore purs ; Séraphins !

moins puissans que l'archange tombé, pensez à sa défaite ! Les filles des hommes ont-elles de quoi compenser le bonheur du ciel que vous regretteriez trop tard ? J'ai long-temps combattu, je combattrai long-temps le rebelle qui gémit d'avoir été créé, et refusa de reconnaître CELUI qui éclipsait les archanges placés à sa droite comme des soleils dépendant d'un astre supérieur ; je l'aimais.... Ciel ! à l'exception de celui qui l'avait créé, quelle puissance céleste fut jamais égale en beauté à Satan ! Ah ! que ne m'est-il permis d'espérer le pardon de son crime ! Ce désir est peut-être impie.... Mais vous, qui pouvez retrouver votre gloire, acceptez mes conseils : l'éternité avec Satan ou avec son Dieu, tel est le choix qu'il vous reste à faire ; il ne vous a pas tentés ; les anges sont exempts désormais de ses piéges ; mais l'homme a écouté sa voix, et vous la voix de la femme.... plus séduisante que le serpent.... La voix du serpent fut moins perfide que ses baisers : le serpent ne fit tomber qu'une créature terrestre ; mais la femme ... menace de nous ravir une seconde ar-
Il ... révoltée pour elle contre les lois du ciel.
pé ... fuyez ! fuyez ! vous ne pouvez mourir ;
seroi ... vous aimez n'existeront plus, et ... plirez les airs de lamentations sur

———

¹ Il y av ... périssable, dont la mémoire atta-
d'amour, et ... immortalité survivra au soleil

qui les éclaira! Songez combien votre essence diffère de la leur, en tout, excepté pour souffrir! Pourquoi partager l'héritage maudit d'une race créée pour être ravagée par les ans, minée par les soucis, et recueillie par la mort, reine de l'empire des hommes? Ah! quand même la colère de Dieu les eût laissés terminer leur carrière, et se traîner à travers le temps vers la fange dont ils sont sortis, ne seraient-ils pas toujours la proie du mal et de la douleur?

AHOLIBAMAH.

Qu'ils se retirent! J'entends la voix qui prononce que tous doivent mourir avant l'âge auquel sont parvenus nos vénérables patriarches; cette voix déclare qu'un océan est préparé dans les airs, pendant que les eaux de l'abîme s'élèveront jusqu'à la hauteur des eaux du firmament; un petit nombre sera épargné, il paraît, et la race de Caïn tournera vainement ses yeux vers le Dieu d'Adam. Ma sœur, puisqu'il en est ainsi, puisque l'Éternel sera imploré en vain pour la rémission d'une heure de douleur, renonçons même à ceux que nous avons adorés, allons au-devant de la vague comme nous irions au-devant du glaive, émues peut-être, mais sans lâche terreur, gémissant moins pour nous que pour ceux qui, nous survivant dans un esclavage mortel ou im-

mortel après l'épuisement de l'onde fatale, auront à pleurer sur ceux qui ne pourront plus verser de larmes. Fuyez, séraphins, fuyez vers vos éternelles demeures, à l'abri des flots et des vents : notre destinée est de mourir, la vôtre de vivre à jamais. Le Créateur seul peut savoir lequel est préférable de la vie ou d'une solitaire éternité. Obéissez-lui, comme nous lui obéirons; je ne voudrais pas pour toute la miséricorde accordée à la race de Seth prolonger d'une heure cette vie condamnée par Dieu, ni vous voir perdre une partie de ses faveurs; quand les ailes vont vous ramener au ciel, ô Samiasa, faut-il que mon amour seul t'y accompagne! si mes yeux restent sans larmes, c'est que la fiancée d'un ange dédaigne de pleurer...... Adieu! maintenant lève-toi, inexorable déluge!

ANAH.

Faut-il donc mourir! Faut-il que je te perde aussi, Azaziel! O mon cœur, mon cœur, tes pressentimens étaient vrais, et cependant j'étais si heureuse! Ce destin fatal, tout redouté qu'il est, me frappe comme une calamité imprévue. Cependant, retire-toi... Ah pourquoi?... Non! que je ne te retienne pas.... fuis! Mes angoisses ne peuvent être durables; les tiennes seraient éternelles, si tu étais pour moi repoussé du

ciel ! tu n'as déjà que trop daigné faire pour une fille de la race d'Adam ! Notre apanage est la douleur, et comme nous les esprits célestes qui nous ont aimées, sont soumis à la peine et frappés de disgrâce. Le premier qui nous révéla les secrets de la science, fut précipité de son trône d'archange dans quelque monde inconnu : et toi, Azaziel..... non, tu ne seras pas malheureux pour moi ! Fuis sans verser de larmes, oublie celle à qui les vagues sans pitié ne causeront aucune angoisse semblable à celle de ce moment ; fuis, fuis ; loin de ta vue, il me sera moins difficile de mourir.

JAPHET.

Oh ! ne dis pas cela !..O mon père !.. Et toi, archange, ton front reste sévère, serein et pur ! la céleste miséricorde va nous annoncer qu'elles ne sont pas abandonnées sur cet océan sans rivage... Que notre arche ne soit pas notre seul refuge, ou faites-moi mourir.

NOÉ.

Silence, enfant des passions, silence ! Si ton cœur murmure, que ta langue n'outrage pas ton Dieu ! Vis comme il l'ordonne, meurs quand il le voudra, de la mort des justes et non comme la race de Caïn. Gémis en silence ; cesse de fatiguer le ciel de ta plainte égoïste. Voudrais-tu que Dieu

se rendit coupable pour toi? Il le serait de changer ses intentions en faveur de la douleur d'un simple mortel. Sois homme! souffre tout ce que doit et peut souffrir la postérité d'Adam.

JAPHET.

Oui, mon père; mais quand nous serons seuls flottant sur le désert des vagues, et quand leur profondeur nous cachera notre terre chérie, et plus chers encore, nos amis et nos frères ensevelis dans ce vaste tombeau, qui de nous saura commander à ses larmes, à ses gémissemens? Pourrons-nous trouver le repos dans le silence de la mort? O Dieu! montre-toi un Dieu en épargnant, quand il en est temps encore; ne renouvelle pas la misère d'Adam. Alors deux créatures composaient tout le genre humain, aujourd'hui il forme un peuple aussi nombreux que les vagues et les fatales gouttes de pluie qui vont couvrir les tombeaux des fils de Caïn, si des tombeaux leur sont accordés.

NOÉ.

Silence, téméraire! chacune de tes paroles est un crime. Archange, pardonne au désespoir de ce jeune homme.

RAPHAEL.

Séraphins, ces mortels parlent avec pas-

sion! vous qui êtes ou qui devriez être purs et sans passions, vous pouvez revenir avec moi.

SAMIASA.

Cela ne saurait être; nous avons fait notre choix.... nous souffrirons...

RAPHAEL.

Est-ce là ta réponse?

AZAZIEL.

Ce qu'il a dit, je le dis comme lui.

RAPHAEL.

Toi aussi!.... Eh bien! de ce moment, vous êtes dépouillés de tout pouvoir céleste; ennemis de votre créateur, je vous laisse.

JAPHET.

Hélas! où iront-ils?... Écoutez, écoutez! Des sons d'abord sourds, et qui deviennent plus retentissans, s'échappent du sein de la montagne. Aucun souffle ne se fait sentir, et cependant toutes les feuilles frémissent, et toutes les fleurs tombent. La terre gémit comme sous un fardeau accablant.

NOÉ.

Écoutez, écoutez! Les oiseaux de mer font entendre leurs cris: ils couvrent le ciel rougeâtre comme d'un nuage, et voltigent

autour de la cime de la montagne, où jamais aucun d'eux n'osait prendre l'essor, même dans les tempêtes les plus menaçantes. Bientôt ce sera leur seul rivage, bientôt il n'y en aura plus pour eux.

JAPHET.

Le soleil! le soleil! il se lève, mais non plus avec sa clarté accoutumée. Un cercle noir tracé autour de son disque proclame que le dernier des beaux jours de la terre est passé. Les nuages ont revêtu les couleurs de la nuit, excepté ceux dont une teinte de bronze distingue les bords.

NOÉ.

Et voyez! Cet éclair soudain est l'avant-coureur du tonnerre! il arrive! fuyons, fuyons, laissons aux élémens leur proie coupable... Courons à l'arche sainte, qui va nous ouvrir son enceinte, garantie contre les naufrages.

JAPHET.

O mon père! arrête! n'abandonne pas ma chère Anah aux flots dévorans.

NOÉ.

Ne devons-nous pas leur abandonner tout ce qui a vie? Retirons-nous.

JAPHET.

Non pas moi!

NOÉ.

Meurs donc avec ceux qui demeurent! Comment oses-tu regarder ce ciel menaçant, et chercher à sauver ce que tout condamne d'accord avec la juste colère de Jehovah?

JAPHET.

La colère et la justice peuvent-elles s'allier?

NOÉ.

Blasphémateur! oses-tu murmurer même en ce moment!

RAPHAEL.

Patriarche! montre-toi encore père, adoucis ton regard : ton fils ne périra pas malgré sa folie; il ne sait ce qu'il veut dire; cependant il ne sera pas condamné à succomber sous l'écume de l'onde amère. Quand sa passion sera passée, il aura ta vertu, et ne sera pas sacrifié avec les filles des hommes comme ces enfans du ciel.

AHOLIBAMAH.

La tempête approche; le ciel et la terre s'unissent pour anéantir toute vie : la lutte est inégale entre notre force et l'éternelle puissance.

SAMIASA.

Notre force est avec toi : nous te trans-

porterons avec Anah dans quelque astre lointain où vous partagerez notre sort; et si tu ne regrettes pas la terre, la perte du ciel sera bientôt oubliée par nous.

ANAH.

Tentes de mon père chéri, lieu de ma naissance! montagnes, vallons, bocages, quand vous ne serez plus, qui séchera mes larmes?

AZAZIEL.

L'ange, ton époux. Ne crains rien; quoique nous soyons expulsés du ciel, il nous reste encore d'autres asiles.

RAPHAEL.

Rebelle! tes paroles sont impies, et la faiblesse sera désormais ton partage : le glaive de feu qui chassa le premier homme du paradis, étincelle encore dans la main de l'ange.

AZAZIEL.

Il ne peut nous atteindre : menace de la poussière de la mort, et parle d'armes à ceux pour qui leurs coups sont funestes. Que sont les glaives pour nos yeux immortels?

RAPHAEL.

Voici pour toi le moment d'éprouver ta force, et d'apprendre enfin combien est



vaine toute guerre contre les ordres de ton Dieu : toute ta force était dans ta foi.

(Des mortels entrent, fuyant et cherchant un refuge.)

CHOEUR DE MORTELS.

Les cieux et la terre se confondent! O Dieu! ô Dieu, qu'avons-nous fait? Sois miséricordieux! écoute-nous! Les bêtes mêmes de la forêt t'adressent une prière. Le dragon sort en rampant de son repaire, et vient, désarmé par la terreur, se mêler à l'homme! Les oiseaux expriment leurs angoisses dans les airs par leurs cris. Détourne ta colère, ô Jehovah! aie pitié du désespoir du monde que tu créas; ce n'est pas l'homme seul, mais toute la nature qui t'implore!

RAPHAEL.

Adieu! adieu, fils malheureux de la terre, je ne puis et ne dois pas vous secourir..... l'arrêt est prononcé.

(Raphaël sort.)

JAPHET.

Des nuages s'abaissent, comme des vautours fondant sur leur proie, tandis que d'autres, fixes comme des rochers, attendent un second signal pour verser leurs torrens vengeurs. Le firmament ne sera plus coloré d'azur, ni parsemé d'étoiles étince-

lantes : la mort s'est levée à la place du soleil, une lueur pâle et sinistre s'est emparée des airs.

AZAZIEL.

Viens, Anah! quitte cette vaste prison, où les élémens accourent pour rétablir le chaos : tu seras en sûreté sous mes ailes, comme un aiglon sous celles de sa mère..... Laisse ce désordre bouleverser la nature, n'écoute pas le terrible fracas. Dans un monde plus brillant que celui-ci, tu respireras une vie aérienne : il est d'autres lieux que ces nuages obscurcis.

(*Azaziel et Samiasa disparaissent avec Anah et Aholibamah.*)

JAPHET.

Les voilà parties ; elles ont disparu au milieu du tumulte du monde abandonné. Soit qu'elles continuent à vivre, soit qu'elles meurent avec les autres habitans de la terre... jamais Anah ne sera rendue à mes yeux!

UN CHOEUR DE MORTELS.

O fils de Noé! prends pitié de tes frères! Quoi, tu nous abandonneras tous, pendant que tu trouveras ton salut dans ton arche privilégiée! (*Une mère tendant son enfant à Japhet.*) Oh, laisse entrer cet enfant dans l'arche : je l'ai mis au jour dans les douleurs ;

mais j'étais heureuse de le voir suspendu à mon sein. Pourquoi est-il né? qu'a-t-il fait... mon fils non sevré encore... pour mériter la colère ou le dédain de Jehovah? Qu'y a-t-il dans le lait de ces mamelles, qui excite la mort à bouleverser le ciel et la terre pour détruire mon enfant, et à appeler les vagues sur sa tête innocente! Sauve le fils de Seth, ou sois maudit.... avec celui qui te créa, toi et ta race, objet d'une perfide préférence.

JAPHET.

Silence!.... ce n'est pas l'heure de maudire..... mais de prier.

CHOEUR DE MORTELS.

L'heure de prier!.... et où s'élèverait la prière, quand les nuages s'affaissent vers la montagne, quand ils mêlent leurs fleuves aux flots de l'Océan échappé à ses limites et inondant les sables du désert même? Maudit soit celui qui te créa, toi et ton père! Nos malédictions sont vaines, il faut mourir; mais, puisque notre destinée est irrévocable, pourquoi prononcerions-nous nos hymnes, pourquoi courberions-nous les genoux devant l'implacable Tout-Puissant? S'IL a créé la terre, que ce soit sa honte de l'avoir faite pour la souffrance..... Les voici, les voici! les vagues furieuses, dont le mugissement rend la nature muette!

Ils sont engloutis ces arbres des forêts, si beaux, si verts encore, malgré leur vieillesse; ces arbres sortis de la terre avec les premiers rameaux qui ombragèrent Éden avant qu'Ève eût apporté à Adam la science pour sa dot.... avant qu'Adam eût chanté le premier hymne de son esclavage; leurs fleurs sont dévorées par l'Océan qui gravit les plus hautes montagnes. Vainement nous voyons les cieux s'abaisser; ils se joignent aux flots, et cachent Dieu à nos regards supplians! Fuis, fils de Noé, fuis, va trouver la paix dans ta tente sur l'Océan, tu verras flotter les cadavres des compagnons de tes jeunes années.... adresse alors à Jehovah le chant de ta reconnaissance!

UN MORTEL.

Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur! Quoique les eaux couvrent la terre, adorons le décret de sa bouche. Il me donna la vie.... il ne prend que ce qui lui appartient. Quand mes yeux seraient à jamais fermés, quand cette faible voix ne devrait pas se faire entendre devant son trône, béni soit le Seigneur pour ce qui est passé, et pour ce qui est.... Tout lui appartient.... le temps.... l'espace.... l'éternité.... la vie.... la mort.... tout ce qui est connu.... et l'inexplicable infini; il a créé.... il peut détruire... Et moi.... j'irais, pour un léger souffle de

vie.... blasphémer et me plaindre! Non; que je meure comme j'ai vécu..... avec la foi..... inébranlable, quand tous les mondes s'écrouleraient.

CHOEUR DE MORTELS.

Où fuirons-nous? sur les montagnes élevées?... non.... leurs torrens se précipitent avec plus de fracas au-devant de l'Océan qui embrasse déjà les moindres hauteurs, et pénètre au fond de toutes les cavernes.

(*Une femme entre.*)

UNE FEMME.

Oh! sauvez-moi, sauvez-moi! Notre vallée n'est plus..... on a cessé d'apercevoir mon père et sa tente, mes frères et leurs troupeaux; les arbres qui nous préservaient des ardeurs du jour et qui servaient d'asile aux oiseaux, dont les chants charmaient mes soirées..... le ruisseau si frais, les verts pâturages arrosés de ses ondes, tout a disparu. Quand j'ai gravi ce matin la montagne, je me suis retournée avec amour vers ce séjour.... aucune feuille ne semblait menacée de tomber; maintenant tout est englouti!.... Pourquoi suis-je créée?

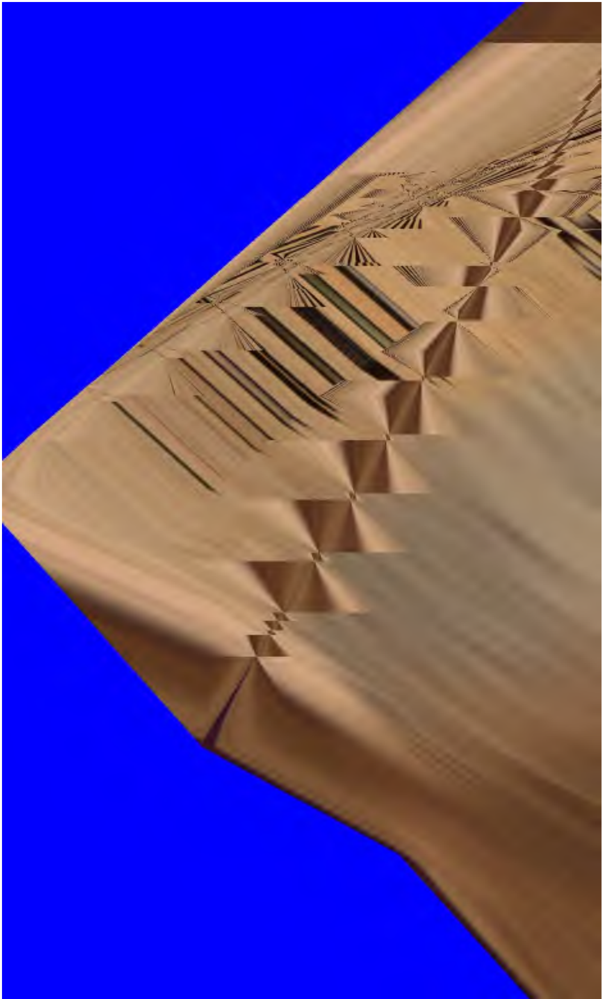
JAPHET.

Pour mourir! pour mourir dans la jeu-

Ils sont engloutis ces arbres des f…
beaux, si verts encore, malgré le…
jour; ces arbres sortis de la terre…
premiers rameaux qui ombragère…
avant qu'Ève eût apporté à Adam l…
pour sa dot… avant qu'Adam eû…
le premier hymne de son esclava…
fleurs sont dévorées par l'Océan q…
les plus hautes montagnes. Vainem…
voyons les cieux s'abaisser; ils s…
aux flots, et cachent Dieu à nos reg…
planent! Fuis, fils de Noé, fuis, v…
la paix dans ta tente sur l'Océan,…
flotter les [illegible] des compagn…
jeunes amis… adresse alors à l…
chant de ta reconnaissance!

UN MORTEL.

Heureux ceux qui meurent da…
guerre! Quoique les eaux couvren…
adorerons le décret de sa bouche. Il…
la vie… il ne prend que ce qui…
tout. Quand mes yeux seraient…
fermés, quand cette faible voix…
pas se faire entendre devant son t…
soit le Seigneur pour ce qui est…
pour ce qui est… Tout lui appar…
temps… l'espace… l'éternité… l…
mort… tout ce qui est connu…
possible infini; il a créé… il peut…
Et moi… j'irais, pour un léger…



nesse ! et plus heureuse de ce destin, que de voir le tombeau de l'univers sur lequel je suis condamné à pleurer en vain. Pourquoi faut-il que je survive quand tous périssent !

(*Les eaux croissent : les hommes fuient de toutes parts ; plusieurs sont atteints par les vagues ; le chœur de mortels se disperse ; ils cherchent leur salut sur les montagnes. Japhet demeure sur un rocher, pendant que l'arche, flottante dans le lointain, s'avance vers lui.*)

FIN.

Recd R.H. 27.11.47

